



HAL
open science

Du phonème au mot: L'apprentissage du lexico-grammatical en anglais (Principes théoriques & méthodologiques)

Paul Carmignani

► To cite this version:

Paul Carmignani. Du phonème au mot: L'apprentissage du lexico-grammatical en anglais (Principes théoriques & méthodologiques). Presses Universitaires de Perpignan, pp.160, 2021, Cahiers de l'Université de Perpignan, Pr. Joan Peytavi, 978-2-35412-441-0. <hal-04162290v3>

HAL Id: hal-04162290

<https://hal.science/hal-04162290v3>

Submitted on 19 Nov 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Copyright - All rights reserved

PAUL CARMIGNANI
Professeur des Universités
(Perpignan-Via Domitia – P. Valéry-Montpellier III)

DU PHONÈME AU MOT :
L'APPRENTISSAGE DU LEXICO-GRAMMATICAL EN ANGLAIS
(Principes théoriques et méthodologiques)

(2^e édition revue et corrigée)

Ἄφιλόλογος μηδεὶς εἰσὶτω

« *Que nul n'entre ici s'il n'est philologue* »

(Philosophe dissident de l'*Académie*)

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| Avant-propos à la 2 ^e édition | |
| Avertissement | 1 |
| Ouvrages de référence/ <i>Corpus</i> | 3 |
| Préface | 9 |
| Section 1 : Du Langage à la Linguistique | 11 |
| Section 2 : Sous le signe de Babel : Aspects de la langue anglaise | 16 |
| Section 3 : D'une langue à l'autre | 21 |
| Section 4 : Langue et Réalité | 29 |
| Section 5 : L'Imbrication du lexico-grammatical : L'Apposition et l'Attribut | 35 |
| Section 6 : Sons de la parole vs. Sons de la langue : Phonétique et Phonologie | 40 |
| Section 7 : Accentuation et Neutralisation | 48 |
| Section 8 : Le Sens : Sèmes et Sémantique | 53 |
| Section 9 : Du lexème au vocable : Différences de structuration des lexiques | 58 |
| Section 10 : Au Zoo linguistique : La Conversion N→V | 64 |
| Section 11 : La Conversion Verbe→Nom | 68 |
| Section 12 : La Conversion Adjectif→Nom | 76 |
| Section 13 : Noms communs et Détermination | 78 |
| Section 14 : Noms Propres | 89 |
| Section 15 : La Compétence lexicale : Aspects de la Lexicologie | 93 |
| Section 16 : La Composition : Substantif et Adjectif | 98 |
| Section 17 : L'Aspect lexical | 102 |
| Section 18 : Faux-amis | 106 |
| Section 19 : L'Étymologie | 110 |
| Section 20 : Les Procédés de traduction | 115 |
| Section 21 : L'Intégration dans l'énoncé : Au-delà du lexème | 118 |
| Section 22 : Les Registres | 122 |
| Section 23 : Mot, Phrase, Texte | 125 |
| Section 24 : Langue et Culture | 133 |
| Section 25 : <i>The Joys of Lex</i> : Jeux de mots et de langue | 138 |
| Section 26 : Verbes irréguliers | 143 |
| Glossaire | 146 |

AVANT-PROPOS À LA SECONDE ÉDITION

Du Phonème au Mot mis en libre accès sur la plateforme *Hal-archives ouvertes* en 2023 a dépassé le cap symbolique et gratifiant – s’agissant d’un ouvrage universitaire – des 1.000 téléchargements ; c’est dire que ce manuel a – comme nous l’espérons – trouvé son public et confirmé son intérêt pédagogique : il répond manifestement à un besoin. Il est donc opportun d’en proposer une seconde édition – revue, corrigée et légèrement augmentée –, mais le soubassement théorique de l’ouvrage reste inchangé : il se résume toujours aux six principes énoncés dans l’*Avertissement au lecteur* et repose plus que jamais sur **la conviction que seule une approche comparative** – telle qu’illustrée de manière aussi pénétrante que convaincante par H. Adamczewski dans *Le Français déchiffré, clé du langage et des langues*¹ ou *Clefs pour Babel ou la Passion des Langues*² – **donne effectivement la clé de l’apprentissage d’une langue étrangère**. Enfin, précisons que cet ouvrage s’articule désormais avec deux autres manuels également en accès libre sur *Hal-archives ouvertes* :

– *Système lexico-grammatical anglais* (Hal-04628320) ;

– *De la règle à l’énoncé : Pratique raisonnée du thème grammatical anglais* (Hal-04667207).

Cette trilogie – fruit de 40 ans de réflexion et d’enseignement – couvre l’ensemble du programme d’initiation à la linguistique, à la syntaxe de l’anglais et au thème grammatical du 1^{er} cycle universitaire. Elle a été conçue spécifiquement à l’intention des étudiant(e)s, frais émoulu(e)s du lycée, et se présente sous la forme d’un parcours allant des **sons de la langue (phonèmes)** au **mot** – composant de **la phrase** – et des **phrases** aux **opérations** et **règles** sous-jacentes (**syntaxe**) à leur composition et grammaticalité.

1. Paris, A. Colin, 1991.

2. Saint-Leu-d’Esserent, Ed. EMA, 1999.

AVERTISSEMENT

« *If you steal from one author, it's plagiarism ; if you steal from many, it's research* » (W. Mizner)

« Qu'on ne dise pas que je n'ai rien dit de nouveau : la disposition des matières est nouvelle. Quand on joue à la paume, c'est une même balle dont on joue l'un et l'autre, mais l'un la place mieux. » (Pascal)

MALGRÉ NOTRE CONSTANT SOUCI DE « rendre à César ce qui lui appartient », il ne nous a pas toujours été possible de retrouver la source de telle ou telle notion, citation ou illustration d'emploi tirée des nombreux ouvrages qui ont jalonné notre parcours universitaire et sous-tendu notre pratique d'enseignant-chercheur. En outre, certaines de ces références sont devenues avec le temps et à force de répétition – secret et plaie de l'enseignement – tellement consubstantielles à une forme de credo méthodologique personnel, prêché avec ferveur et conviction aux étudiants pendant près de quarante ans, qu'elles en ont perdu leur statut d'emprunts. Pour en résumer la teneur et répondre à une légitime curiosité, voici les cinq principaux articles de cette doctrine personnelle :

- 1) *Les langues s'entre-éclairent ;*
- 2) *Il faut comprendre une langue pour l'apprendre ;*
- 3) *Savoir parler une langue, c'est aussi savoir en parler ;*
- 4) *Hors la linguistique – quelle que soit la chapelle ou le conventicule d'appartenance – point de salut¹ ;*
- 5) *Du lexical au grammatical, il n'y a pas de solution de continuité.*

Cette profession de foi, qui nous vaudra – du moins l'espérons-nous –, indulgence plénière, fera aussi office de reconnaissance de dette collective à l'égard des grammairiens, linguistes, lexicologues et philosophes – illustres ou obscurs, contemporains ou non –, auxquels nous devons tout notre savoir ; nous n'y avons apporté d'autre contribution que quelques intuitions (ou partis-pris ?) et l'ardeur à les bien étudier pour mieux diffuser leurs découvertes et leurs enseignements ; ce fut une mission de « passeur de savoir » à laquelle nous nous sommes consacré avec zèle². Le seul hommage, à hauteur de notre dette de reconnaissance, que nous pouvons rendre à cette communauté de *philologues* – au sens étymologique du terme, c'est-à-dire amis du *Logos*, à la fois Raisonnement et Langage – revient à lui appliquer ce que, dans son *Introduction à la philosophie générale*, L. Jerphagnon écrit des *philosophes* – autres amateurs de mots³, de concepts, de théories et de systèmes – à savoir que leur succès, voire

1. “*No salvation outside linguistics!*” Nous devons les deux premiers principes à H. Adamczewski, le troisième à M.-F. Mortureux et pouvons revendiquer la paternité du quatrième – qui ne pêche pas par excès d'originalité –, et du cinquième, fil conducteur de cet ouvrage. Nous serions tenté d'en ajouter un sixième : la conviction intime que théorie et pratique de la linguistique devraient aller de pair avec celle de la poésie – au pluri du “*Poëin*” au sens large du « *faire qui s'achève en quelque œuvre* » (P. Valéry) – et de la philosophie, seule parade pour éviter de tomber sous le coup de la terrible sentence de E. M. Cioran, qui inaugure la Section 1.

2. Au point, d'ailleurs, d'en faire un des thèmes de réflexion de notre Centre de recherches, le VECT-*Mare Nostrum* ; cf. P. CARMIGNANI (dir.), *Figures du passeur*, Presses Universitaires de Perpignan, Collection “Études”, 2002 (accessible sur Hal-archives ouvertes). On le sait depuis R. Debray, fondateur de la médiologie : « *Tout transport transforme* » et le passeur que nous avons été, à force de traversées d'une rive à l'autre – de la chaire aux gradins de l'amphithéâtre – a fini par faire sien une grande partie de l'enseignement à transmettre.

3. On a prétendu – à juste titre –, que : « *Toute philosophie est une philologie* ». Dans *Les Philosophes et leur langage*, Y. Belaval va jusqu'à affirmer que : « *La logique d'Aristote s'est trouvée fondée sur un accident historique : l'existence, en grec, du verbe être.* » En l'absence de verbe “être” en mandarin, la réflexion philosophique en Chine s'est portée sur la “dynamique” engendrée par un principe d'opposition-corrélation : « *Chose (res) en Chinois se dit “est-ouest” (dong-xi) : non pas une substance mais une polarité* » ; de même, *Nature se dit*

« leur triomphe réside dans l’assimilation si parfaite de [leurs] vues que ces vues elles-mêmes ne sont plus visibles. Elles se sont intégrées à la vision qui est la nôtre aujourd’hui encore, dont nous usons comme sans y penser, pour inventer, tant bien que mal, notre pensée d’*aujourd’hui*. » Le rapprochement n’est pas indu : linguistes et philosophes – qui ont pu se trouver naguère en situation de concurrence objective avec l’apparition d’une science linguistique revendiquant l’étude du langage pour domaine exclusif –, sont davantage aujourd’hui en position de complémentarité pour aborder la problématique de la communication langagière.

Resteront, en revanche, anonymes – “*Known but to God*” comme il est dit des soldats morts au champ d’honneur¹ – la plupart des auteurs, britanniques ou américains, auxquels nous avons emprunté de multiples exemples d’emploi de leur langue – ni maternelle ni paternelle – mais personnelle, c’est-à-dire fruit d’une résistance à l’emprise exercée par la première (parce qu’elle est héritée) et par la seconde (incarnation de l’autorité, du Nom du Père) dont il faut se libérer pour se forger un style. Même si elles ne sont pas attribuées à un auteur particulier toutes les citations sont authentiques (Cf. *Corpus* des auteurs et ouvrages cités).

“ciel-terre” », cf. Fr. Jullien, *Dépayser la pensée : Dialogues hétérotopiques avec François Jullien sur son usage philosophique de la Chine* (Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003).

1. « *Connu de Dieu seul* » : épitaphe officielle choisie par le romancier Rudyard Kipling au nom de l’*Imperial War Graves Commission* pendant la Grande Guerre pour être gravée sur les tombes des soldats dont la dépouille n’a pu être identifiée.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

« *Timeo hominem unius libri* » (St Thomas d'Aquin)

- ADAMCZEWSKI, H., *BE+Ing dans la grammaire de l'anglais contemporain*, Thèse d'État, 1976
- ADAMCZEWSKI, H., *Grammaire linguistique de l'anglais*, Paris, A. Colin, 1990
- ADAMCZEWSKI, H., *Le Français déchiffré, clé du langage et des langues*, Paris, A. Colin, 1991
- ADAMCZEWSKI, H., *Caroline Grammairienne en herbe ou Comment les Enfants inventent leur Langue Maternelle*, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1995
- ADAMCZEWSKI, H., *Clefs pour Babel ou la Passion des Langues*, Saint-Leu-d'Esserent, Ed. EMA, 1999
- ADAMCZEWSKI, H. et J.-P. Gabilan, *Les Clés de la grammaire anglaise*, Paris, A. Colin, 1992
- ADAMCZEWSKI, H. et J.-P. Gabilan, *Déchiffrer la grammaire anglaise*, Paris, Didier, 1993
- ANDREYEV, J., *Wondering about words : D'où viennent les mots anglais ?* Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005
- BACQUET, P., *Le Vocabulaire anglais*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1982
- BARTHES, R., *Le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973.
- BELAVAL, Y., *Les Philosophes et leur langage*, Paris, Gallimard, 1952
- BENVENISTE, E., *Problèmes de linguistique générale*, I & II, Paris, Gallimard ("Bibliothèque des Sciences Humaines"), 1966 & 1974
- BOUQUET, S., *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot & Rivages, 1977
- BOURCIER, G., *L'Explication grammaticale anglaise*, Paris, A. Colin, 1981
- BOUSCAREN, J., *Linguistique anglaise : Initiation à une grammaire de l'énonciation*, Gap, Ophrys, 1991
- BOUSCAREN, J. et S. PERSEC *et al.*, *Analyse grammaticale dans les textes*, Gap, Ophrys, 1998
- BOUSCAREN, J., M. MOULIN, & H. ODIN, *Pratique raisonnée de la langue*, Gap, Ophrys, 1996
- BOUSCAREN, J. & J. CHUQUET, *Grammaire et textes anglais : Guide pour l'analyse linguistique*, Gap, Ophrys, 1987
- BOUTON, C., *La Linguistique appliquée*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1979
- BRUCKER, C., *L'Étymologie*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1988
- BRUN, J., *L'Homme et le langage*, Paris, PUF, 1985
- CALVET, L.-J., *Pour et contre Saussure*, Paris, Payot, 1975
- CALVET, L.-J., *Langue, Corps, Société*, Paris, Payot, 1979
- CALVET, L.-J., *Essais de linguistique : La langue est-elle une invention des linguistes ?*, Paris, Plon, 2004
- CHUQUET, H. et M. PAILLARD, *Approche linguistique des problèmes de traduction*, Gap, Ophrys, 1989
- COTTE, P., *L'Explication grammaticale de textes anglais*, Paris, PUF, 1996
- COTTE, P. et A. JOLY, *et alii*, *Les Théories de la grammaire anglaise en France*, Paris, Hachette, 1993
- CRÉPIN, A., *Histoire de la langue anglaise*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1967
- CULIOLI, A., *Pour une théorie de l'énonciation : Opérations et représentations*, Tome 1, Paris, Ophrys, 2000
- CULIOLI, A., *Pour une théorie de l'énonciation : Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2, Paris, Ophrys, 1999

- CULIOLI, A., *Pour une théorie de l'énonciation : Domaine notionnel*, Tome 3, Paris, Ophrys, 1999
- CULIOLI, A., *Variations sur la linguistique : Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck, 2002
- CURME, G. O., *A Grammar of the English Language*, New York, Barnes and Noble, 1970
- DELEDALLE, G., *Théorie et pratique du signe : Introduction à la sémiotique de Charles S. Peirce*, Paris, Payot, 1979
- DELMAS, C. et al., *Faits de langue en anglais*, Paris, Dunod, 1993
- DESSONS, G., *Émile Benveniste, l'invention du discours*, Paris, Éd. In Press, 2006
- DOUAY, C. et D. ROULLAND, *Vocabulaire technique de la psychomécanique du langage*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes 2, 1990.
- CRYSTAL, D., *The English Language*, London, Penguin Books, 2002
- DUBOS, U., *L'Explication grammaticale du thème anglais*, Paris, Nathan, 1990
- ECO, U., *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF ("Quadrige"), 2001
- ECO, U., *Le Signe : Histoire et analyse d'un concept*, Bruxelles, Éditions Labor, 1988
- FAURE, G. & CASANOVA, J., *Nouvelle grammaire anglaise*, Paris, Hatier Université, 1968
- FAURE, G., *Manuel pratique d'anglais parlé*, Paris, Hachette, 1975.
- FLAUX, N. et D. VAN DE VELDE, *Les noms en français : Esquisse de classement*, Paris, Ophrys, 2000
- FLAUX, N., *La Grammaire*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1997
- FUCHS, C. et P. LE GOFFIC, *Initiation aux problèmes des linguistiques contemporaines*, Paris, Hachette, 1973
- GABILAN, J.-P., *Grammaire expliquée de l'anglais*, Paris, Ellipses, 2006
- GENETTE, G., *Mimologiques : Voyage en Cratylie*, Paris, Le Seuil, "Poétique", 1976.
- GENETTE, G., *L'Œuvre d'art : La relation esthétique*, Paris, Le Seuil, 1997.
- GILSON, E., *Linguistique et philosophie*, Paris, Vrin, 1981
- GOLDSCHMIDT, G.-A., *À l'insu de Babel*, Paris, CNRS Éditions, 2009
- GRÉVISSE, M., *Le bon usage*, Paris-Gembloux, Éd. Duculot, 1980
- GROUSSIER, M.-L. et P. CHANTEFORT, *Grammaire anglaise : Thèmes construits*, Paris, Hachette, 1975
- GROUSSIER, M.-L. ET C. RIVIÈRE, *Les mots de la linguistique : Lexique de la linguistique énonciative*, Paris, Ophrys, 1996
- GUILLAUME, G., *Langage et science du langage*, Québec, Presses Universitaires de l'Université Laval, 1994
- GUILLAUME, G., *Temps et verbe : Théorie des aspects, des modes et des temps*, Paris, H. Champion, 1993
- GUILLEMIN-FLESCHER, J., *Syntaxe comparée du français et de l'anglais : Problèmes de traduction*, Gap, Ophrys, 1981
- GUIRAUD, P., *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, 1986
- GUSDORF, G. *La Parole*, Paris, PUF, "Quadrige", 3^e édition, 2013
- HAGÈGE, C., *L'Homme de paroles : Contribution linguistique aux sciences humaines*, Paris, A. Fayard, 1985.
- HJEMSLEV, L., *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Éd. de Minuit, 1968-1971
- JAKOBSON, R., *Essais de linguistique générale*, Paris, Éd. de Minuit, 1963
- JAKOBSON, R., *Une vie dans le langage : Autoportrait d'un savant*, Paris, Éd. de Minuit, 1984

- JESPERSEN, O., *Essentials of English Grammar*, London, G. Allen & Unwin Ltd, 1966
- JOLY, A. et D. O'KELLY, *Grammaire systématique de l'anglais*, Paris, Nathan, 1990
- JOLY, A. et D. O'KELLY, *L'Analyse linguistique des textes anglais*, Paris, Nathan, 1989
- JULLIEN, Fr., *Dépaysier la pensée : Dialogues hétérotopiques avec François Jullien sur son usage philosophique de la Chine*, Paris, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003
- JULLIEN, F., *Chemin faisant, connaître la Chine, relancer la philosophie*, Paris, Seuil, 2007
- JULLIEN, F., *Oser construire : Pour François Jullien*, Paris, Le Seuil, « Les Empêcheurs de penser en rond » 2007
- LAPAIRE, J.-R. et W. ROTGÉ, *Réussir le commentaire grammatical de textes*, Paris, Ellipses, 1992
- LAPAIRE, J.-R. et W. ROTGÉ, *Linguistique et grammaire de l'anglais*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1991
- LARREYA, P. et C. RIVIÈRE, *Grammaire explicative de l'anglais*, Longman, 1999
- MARTIN, R., *Comprendre la linguistique*, Paris, PUF ("Quadrige"), 2002
- MARTINET, A., *Éléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 1967
- MARTINET, A., *Des steppes aux océans*, Paris, Éds Payot & Rivages, 1994
- MOIGNET, G., *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981
- MORIN, E., *Le Paradigme perdu*, Paris, Le Seuil, 1973
- MORTUREUX, M.-F., *La Lexicologie entre langue et discours*, Paris, Sedes, 1997
- NIKLAS-SALMINEN, A., *La Lexicologie*, Paris, A. Colin, 1997
- PERGNIER, M., *Le Mot*, Paris, PUF, "Linguistique nouvelle", 1986
- POTTIER, B., *Sémantique générale*, Paris, PUF, 1992
- QUIRK, R. et S. GREENBAUM, *A Comprehensive Grammar of the English Language*, London, Longman, 1985
- RAFROIDI, P., *Manuel de l'angliciste, Tome I / Grammaire*, Paris, OCDL, 1961
- SANTIN-GUETTIER, A.-M., *Analyse de l'anglais en contexte*, Paris, Ellipses, 1994
- SAPIR, E., *Le Langage : Introduction à l'étude de la parole*, Traduit de l'anglais par S. M. Guillemin, Paris, Éds Payot & Rivages, 2001.
- SAUSSURE (de), F., *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1969
- SAUSSURE (de), F., *Écrits de linguistique générale*, Paris, "NRF", Gallimard, 2002
- SAUVANET, P., *Le Rythme grec*, Paris, PUF, 1999
- SCHEURWEGHS, G., *Present-Day English Syntax*, London, Longmans, 1961
- SOUESME, J.-C., *Grammaire anglaise en contexte*, Gap, Ophrys, 1992
- STAROBINSKI, J., *Les mots sous les mots : Les Anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 1971
- STEINER, G., *Martin Heidegger*, Paris, Flammarion, 1981
- STEINER, G., *Après Babel : Une poétique du dire et de la traduction*, Paris, Albin Michel, 1998
- TAILLÉ, M., *Histoire de la langue anglaise*, Paris, A. Colin, 1995
- TELLIER, A.-R., *Cours de grammaire anglaise*, Paris, Sedes, 1971
- TEYSSIER, J., *Anglais moderne et anglais ancien*, Paris, F. Nathan, 1968
- THOMSON, A. J. et A. V. MARTINET, *A Practical English Grammar*, OUP, 1980
- TOURNIER, J., *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*, Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1985.
- TOURNIER, J., *Précis de lexicologie anglaise*, Paris, Nathan, 1988

UTAKER, A., *La philosophie du langage : Une archéologie saussurienne*, Paris, PUF, 2002.
 VALIN, R., *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Québec, Presses Universitaires de l'Université Laval, 1973
 VINAY, J.-P. et J. DARBELNET, *Stylistique comparée de l'anglais et du français*, Paris, Didier, 1968
 WISMANN, H., *Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012
 ZANDVOORT, R. W., *A Handbook of English Grammar*, London, Longmans, 1967

Les termes suivis de la marque• apparaissant dans le corps de l'ouvrage font l'objet d'une définition dans un *Glossaire* composé à partir des ouvrages de référence mentionnés ci-dessus auxquels nous sommes, une seconde fois, redevable.

Les termes et les énoncés précédés d'un astérisque* ne sont pas considérés comme grammaticalement acceptables.

CORPUS (FICTION)

All The King's Men by R. P. Warren
All That Is by James Salter
Author, Author by D. Lodge
A Confederate General From Big Sur by Richard Brautigan
A Good Scent From A Strange Mountain by Robert Olen Butler
A History of the Universe in 10½ Chapters by J. Barnes
Answered Prayers by Truman Capote
A Man in Full by Tom Wolfe
A Short History of Nearly Everything by Bill Bryson
A Tidewater Morning by W. Styron
A Time And A Place by William Humphrey
A Vocation And A Voice by Kate Chopin
A Walk On The Wild Side by Nelson Algren
A Year in Provence by Peter Mayle, Penguin Books
American Novelists in Italy by Nathalia Wright, Philadelphia UP
Back to blood by Tom Wolfe
Bella Tuscany : The Sweet Life in Italy by Frances Mayes, New York, Broadway Books
Cathedral by R. Carver
Changing Places by David Lodge
Darkness Visible by W. Styron
Democracy by H. Adams
Early Victorian Britain by J. F. C. Harrison
Entropy: A New World View by J. Rifkin
Farewell, My Lovely by R. Chandler
Five Stories by Willa Cather
Flaubert's Parrot by Julian Barnes
Franny and Zooey by J. D. Salinger
Ginger, You're Barmy by D. Lodge
Gravity's Rainbow by Th. Pynchon
Haircut and Other Stories by Ring Lardner
H. Adams: A biography by E. Stevenson
Home From The Hill by William Humphrey
How Far Can You Go by D. Lodge
I Am One of You Forever by Fred Chapell

In Country by Bobbie Ann Mason
In One Person by J. Irving
In The Country of Last Things by Paul Auster
Invitation To A Beheading by V. Nabokov
Jazz by Toni Morrison
Leviathan by Paul Auster
Lolita by V. Nabokov
Looking Backward by E. Bellamy
Made in America by Bill Bryson
Moon Palace by Paul Auster
More Shapes Than One by Fred Chappell
Naked Lunch by W. S. Burroughs
Nice Work by David Lodge
No Resting Place by W. Humphrey
Notes From A Small Island by Bill Bryson
Out of the Shelter by D. Lodge
Paradise News by D. Lodge
Redeployment by Phil Klay
Small World by D. Lodge
Song Of The Silent Snow by H. Selby Jr.
Songbirds, Truffles, and Wolves by Gary Paul Nabhan, Penguin
Speak Memory by V. Nabokov
Suttree by Cormac McCarthy
Sweet Bird of Youth by Tennessee Williams
Ten Indians by Madison Smartt Bell
The Bonfire of the Vanities by Tom Wolfe
The British Museum Is Falling Down by D. Lodge
The Brooklyn Follies by P. Auster
The Crack-Up by F. S. Fitzgerald
The Discoverers by D. Boorstin
The Enormous Room by E. E. Cummings
The Good Soldier by Ford Madox Ford
The Honorable Schoolboy by John Le Carré
The Invention of Solitude by Paul Auster
The Lemon Table by Julian Barnes
The Lesson of The Master by H. James
The Liar by Stephen Fry
The Light In The Piazza by E. Spencer
The Light of Day by Graham Swift
The Living End by S. Elkin
The Lost Decade by F. S. Fitzgerald
The Man With The Golden Arm by Nelson Algren
The Music of Chance by Paul Auster
The Neon Wilderness by Nelson Algren
The New York Trilogy by Paul Auster
The Outcasts of Poker Flat by Bret Harte
The Poetry of S. Crane by D. Hoffman
The Picturegoers by D. Lodge
The Roman Spring of Mrs Stone by T. Williams
The Literature of the USA by M. Cunliffe
They Called it Passchendaele by Lyn Macdonald
Thinks by D. Lodge

Three Soldiers by J. Dos Passos
Trout fishing in America by Richard Brautigan
V by Th. Pynchon
Vineland by T. Pynchon
Wilt in Nowhere by Tom Sharpe
Wish you were here by G. Swift
Without Feathers by W. Allen
Zen and the Art of Motorcycle Maintenance: An Inquiry into values by R. Pirsig

PRÉFACE

« Le mot recèle en lui l'insondable secret de sa venue au monde, secret issu de celui de la venue du monde. » (J. Brun)

« Le propre de l'intelligence est précisément de pouvoir circuler entre des intelligibilités diverses, comme on passe d'une langue à l'autre – c'est même là ce qui fait sa capacité. » (F. Jullien)

L'APPRENTISSAGE DU VOCABULAIRE est le parent pauvre des études anglophones ; rares sont les départements qui proposent des cours spécifiques abordant les questions fondamentales relatives au lexique et fournissent à l'apprenant conseils et directives. Dans la majorité des cas, l'acquisition est laissée à l'initiative de l'étudiant et s'effectue, de manière décousue, au hasard des cours, au gré des lectures imposées et des manuels faisant l'objet de recommandations.

Les manuels de vocabulaire anglais sont légion et, s'ils ont fait de notables progrès en termes d'actualité et d'élargissement des champs lexicaux passés en revue, ils restent, dans leur grande majorité, construits sur le bon vieux principe de la liste établissant des relations bi-univoques entre les mots des deux langues, assorties – dans le meilleur des cas –, d'exemples d'emplois. Le résultat de ce mode d'apprentissage se traduit par une vision fragmentaire – sans repères fiables –, qui ramène l'inconnu au connu, l'autre au même par l'importation dans le lexique de l'anglais – si ce n'est le placage sur lui – de catégories et de modes de fonctionnement propres au français (cf. l'exemple classique, et désolant, de l'association dans l'esprit de maint étudiant francophone de la particule “*To*” à la terminaison en *R* de l'infinitif français). Si ce modèle de présentation en colonnes paraît assuré et sanctionné par l'usage, il n'en comporte pas moins de graves défauts, parfois rédhibitoires, qui nuisent à la réalisation même du but que se proposent d'atteindre ces manuels : la compréhension et la maîtrise des spécificités du lexique anglais.

L'apprentissage du lexique d'une langue étrangère met en jeu des compétences bien plus nombreuses et complexes que ne le laisse supposer l'instauration d'une correspondance bi-univoque et mécanique entre deux termes – du genre *house*/« maison » ; *to jump*/« sauter » – à quoi se limitent bien des manuels ; il y faut l'appoint d'indications sur la structure et le fonctionnement du lexique étudié et l'apport d'autres disciplines (phonologie, lexicologie, étymologie, syntaxe, etc.) voire d'une théorie comparative du fonctionnement des deux idiomes mis en contact :

Le lexique est situé au carrefour des autres secteurs de la linguistique, la phonologie et la morphologie pour la forme des mots, la sémantique pour leurs significations et la syntaxe pour leurs propriétés combinatoires. Le lexique, au lieu de constituer un système au sens strict, forme un ensemble ouvert et non autonome. C'est pour cela que l'on ne peut pas en donner une description systématique ou simple, mais seulement des descriptions complémentaires, selon le point de vue adopté. (A. Niklas-Salminen, *La Lexicologie*)

C'est à présenter succinctement à l'apprenant quelques-uns de ces principes théoriques et méthodologiques que s'emploiera le présent manuel afin de le guider dans son apprentissage du vocabulaire anglais. Le public visé en priorité – les lycéens entrant en 1^{er} Cycle dans un Département d'Études anglophones – exclut, de ce fait, toute ambition de traitement approfondi et encore moins exhaustif des questions abordées dont on veut seulement indiquer l'existence et souligner la pertinence : nous laisserons aux ouvrages spécialisés, indiqués en cours de route, le soin de développer chaque rubrique. Il s'agit de rendre le futur angliciste – qui fait souvent preuve d'une méconnaissance déconcertante des difficultés inhérentes à l'apprentissage d'une

langue étrangère auquel l'enseignement secondaire l'a rarement bien préparé –, conscient du fait :

– que l'acquisition du vocabulaire anglais ne peut, en aucun cas, se faire en calquant les catégories du français et sans remettre en cause certaines structurations du savoir ou faire appel à quelques notions linguistiques fondamentales ;

– que le mot¹, entité complexe, ne se réduit pas à la version étique et simpliste qu'en donnent généralement les manuels de vocabulaire. Le présent ouvrage souhaite, au contraire, en révéler toutes les potentialités et lui rendre – malgré son origine peu glorieuse : il serait issu du latin “*muttum*”, désignant le grognement... qui plus est du porc ! – son statut plénier et sa dignité de constituant-clé de la phrase, doté non seulement d'un « *poids* » mais aussi, selon Claudel, de « *couleur, saveur et tension* ».

Au terme de ce parcours de reconnaissance en une vingtaine d'étapes, d'inégale longueur parce que traitant chaque question plus ou moins profondément, l'étudiant, mieux averti des difficultés de l'exercice – “*forewarned is forearmed*” – devrait être en mesure d'aborder l'étude des manuels de vocabulaire existant avec la capacité d'en corriger les défauts et les lacunes pour en tirer le meilleur parti possible.

1. Nous reviendrons sur ce terme, que le fondateur de la linguistique moderne, F. de Saussure a évacué de sa théorie au profit de la notion de *Signe*. À titre provisoire, nous en proposerons la définition suivante (reprise et approfondie par la suite) : « *la plus petite forme linguistique autonome, porteuse de sens et partie intégrante de la phrase, elle-même unité du texte.* » Cf. Section 23.

SECTION 1

DU LANGAGE À LA LINGUISTIQUE

« Le langage n'est pas dans la nature, il est dans la nature de l'homme. » (E. Benveniste)

« La langue est dans l'homme mais l'homme est dans le langage. » (J. Brun)

« Quand on aime une langue tant pour ses vertus manifestes que pour ses vertus latentes, la manière sacrilège dont les linguistes la traitent les rend si odieux, qu'on se rallierait volontiers au premier régime qui les pendrait d'office. » (Cioran, *Écartèlement*)

LE LANGAGE VEUT ÊTRE IGNORÉ : C'EST SA DESTINATION NATURELLE D'ÊTRE UN MOYEN ET NON UN BUT (L. Hjelmslev)¹. L'observation du linguiste danois s'applique avec plus de pertinence encore à la langue maternelle (L1) dont on attend – à l'instar des divers appareils (mobile, iPad, ordinateur, etc.) dont nous faisons un usage quotidien – une disponibilité de tous les instants et un fonctionnement sans anicroche. Tout au plus s'interrogera-t-on, dans quelques rares cas – entretien d'embauche, rédaction d'un CV – sur la question de savoir s'il convient de dire ou d'écrire en bon français : « *Je me le rappelle* » ou « **Je m'en rappelle* » et si « *Après que* » est suivi de l'indicatif (c'est le cas) ou du subjonctif, mais la réflexion n'ira guère plus loin. On peut le déplorer, comme le fait un autre linguiste, français celui-ci, H. Adamczewski :

« La plupart de nos contemporains se contentent de parler et d'écrire leur langue, sans se poser de questions sur leur aptitude à construire des énoncés, c'est à dire sur "les règles du jeu" qui régissent la fabrication spontanée de ce qu'ils appellent "des phrases". »

mais, c'est, au fond, heureux pour le locuteur lambda d'une langue maternelle, qui n'a pas ainsi à « se prendre la tête ». On parle en général comme on respire sans plus prêter d'attention aux complexes mécanismes qui sous-tendent ces deux opérations vitales que sont la respiration et la communication. Il existe, cependant, une sorte de linguistique intuitive – une para- ou péri-linguistique – une capacité naturelle à parler sur la langue, sans référence savante². Du fait de cette connaissance intériorisée que les sujets parlants ont de leur langue, tout locuteur francophone³ percevra bien l'opposition entre, par exemple : « *Il préférerait les blondes* » vs. « *Il préféra la blonde* » et n'hésitera point entre le choix de l'un ou l'autre énoncé dans le cadre d'une situation où serait évoquée une soirée en discothèque. Tout en étant, au fond, incapable d'expliquer la différence de manière claire et convaincante, son « sentiment de la langue » le guiderait infailliblement vers l'énoncé le mieux adapté à la visée de son propos : soit l'indication d'une préférence potentielle (au sens de « qui existe en puissance »), présentée comme une propriété ou trait caractéristique de "Il", soit l'expression d'une préférence effective (qui « existe en acte »), c'est-à-dire d'un choix déterminant une action (cf. Section 17 sur l'Aspect lexical).

1. L. Hjelmslev (1899-1965), fondateur de la *glossématique* (du grec, γλῶσσημα : « glose, explication d'un mot »), approfondissement et tentative de formalisation des concepts du *Cours de linguistique générale* (désormais abrégé en *CLG* dans le texte) de F. de Saussure.

2. C'est ce que A. Culioli entend par *Gloser* : « fabriquer spontanément de la métalangue avec de la langue naturelle ». Toutes les langues sont effectivement ouvertes à la paraphrase.

3. « Ce qui permet de dire d'un individu qu'il sait le français, c'est non seulement sa capacité à produire et à comprendre n'importe quelle phrase de français, mais aussi son aptitude à établir une discrimination entre les séquences qui appartiennent au français et celles qui ne lui appartiennent pas, i.e. à établir une partition entre phrases grammaticales et phrases non grammaticales. » (N. Flux, *La Grammaire*). C'est à acquérir cette aptitude que vise l'apprentissage d'une langue étrangère.

Cette bienheureuse ignorance – voire inconscience – n’est pas de mise quand on apprend une langue étrangère (L2) dont, par définition, l’absence de familiarité avec ses usages en situation prive l’apprenant de l’intuition et de la maîtrise instinctive du locuteur natif : il faudra les acquérir par l’étude, confortée par les séjours précisément appelés “linguistiques”. D’où la nécessité de reconstruire le système de règles sous-jacentes sur lequel s’appuient et la pratique et l’intuition du locuteur de la langue étrangère : « *Il faut comprendre les langues pour pouvoir les apprendre* » (H. Adamczewski, *Le français déchiffré*). Et la seule discipline qui permette de comprendre et d’analyser le fonctionnement d’une langue – en l’occurrence, l’anglais – c’est la linguistique, car « *savoir parler une langue, c’est aussi savoir en parler.* » (M.-F. Mortureux).

La linguistique – branche de la sémiologie ou science des signes (« étude de la vie des signes au sein de la vie sociale » selon F. de Saussure) – est la science du langage• et des langues•. On a dit d’elle qu’elle était « *la plus scientifique des disciplines littéraires, et la plus littéraire des disciplines scientifiques* » (M. Pergnier). Discipline *a priori* dissuasive voire rébarbative pour l’étudiant frais émoulu du secondaire qui la découvre, car il s’agit d’une approche théorique résultant du fait qu’une langue n’est pas directement observable :

Ce que nous pouvons observer, ce sont des productions langagières, des phrases en français ou en anglais, et non le français ou l’anglais en soi, c’est-à-dire le système qui rend ces productions possibles. Empreinte dans le cerveau de ceux qui la parlent, une langue n’est accessible qu’à travers ses effets. *Cela revient à dire que la langue en soi, inappropriée à l’observation directe, ne peut être que l’objet d’une construction théorique.* La linguistique est *forcément* une science théorisante. [...] Il n’existe pas en linguistique d’objet brut [...]. La langue et le langage ont assurément une réalité ; mais c’est une réalité située au-delà de l’observable, de telle sorte que seules des constructions hypothétiques peuvent en donner une idée. (R. Martin, *Comprendre la linguistique*. Nous soulignons)

Approche théorisante donc, mais incontournable, car « *on ne peut s’approprier une L2 sans un minimum de métatermes¹ qui renvoient au fonctionnement de L1 et L2* » (H. Adamczewski, *Genèse et développement d’une théorie linguistique*). La linguistique est l’auxiliaire indispensable de l’étude d’une langue étrangère parce qu’elle vise à accéder à une compréhension intime de celle-ci et à dégager les règles abstraites qui régissent les agencements permis ou interdits par la langue. On doit à F. de Saussure, considéré comme le fondateur de la linguistique moderne, la décomposition du langage en *langue*, d’un côté, et *parole*•, de l’autre :

Constitué de signes et de règles combinatoires, la langue est un système inscrit dans la mémoire commune, qui permet de produire et de comprendre l’infinité des énoncés ; la parole est l’ensemble des énoncés effectivement produits. [...] Le seul domaine observable étant celui de la parole, et la langue, par nature étant inaccessible à l’observation, parler de la langue, c’est inévitablement formuler des hypothèses, dont l’ensemble, que l’on veut cohérent, constitue une théorie. Accepter le concept de langue, c’est quitter la stricte observation des faits et opter pour une méthode où les hypothèses prennent le relais. (R. Martin, *Introduction à la linguistique*)

Comme le précise Saussure : « *Il n’y a rien dans la langue que la parole n’y ait tout d’abord déposé.* » (CLG)

Résumons :

– **La langue** est un patrimoine collectif, antérieur à tout emploi : « *Elle siège virtuellement dans le cerveau d’une somme d’individus appartenant à une même communauté [...] c’est le trésor déposé dans notre cerveau à chacun* » (Saussure). Comme le suggère le *Cours de linguistique générale* : « *Un dictionnaire et une grammaire sont une image admissible de la langue, ce dépôt d’images acoustiques* ».

1. **Métaterme** : élément constitutif de la langue artificielle (ou Métalangue) servant à décrire une langue naturelle. La métalangue désigne l’ensemble des concepts permettant de parler des phénomènes mis en jeu lors du passage de la langue au discours• (Cf. Section 10).

– **La parole**¹ correspond à une infinité d’exploitations individuelles. Donc, si la langue est la part collective du phénomène langagier ; la parole est l’acte par lequel un produit individuel est créé à partir de ce « *trésor commun* » (R. Martin). Si la « *langue est dépôt passif, la parole est force active* ». Plus brièvement encore : la langue est la part collective, sociale du fait langagier donc indépendante de l’individu tandis que la parole est très précisément : « *l’acte individuel par lequel le sujet fait usage de la langue et communique avec ses semblables* » (U. Eco, *Le Signe*)

Poursuivons :

La langue peut, dans un premier temps, se définir comme un répertoire de signes et de règles sur lesquelles se fonde le sujet parlant. Cette notion de Signe est un autre apport essentiel de F. de Saussure, qui le définit comme « *une entité psychique à deux faces, l’image acoustique et le concept, deux éléments intimement unis qui s’appellent l’un l’autre* ». L’image acoustique prendra le nom de **signifiant** (Sa) et le concept celui de **signifié** (Sé). Cette union serait « *arbitraire, c’est-à-dire qu’elle n’est motivée par aucune raison naturelle ou logique.* » Un exemple facilitera la compréhension de ce concept :

Soit la suite de sons : /m/-/ε/-/z/-/ʃ/ cette suite renvoie à un objet du monde, un certain type d’habitation ; maison est un Signe, et comme tout signe il est constitué d’un Sa (la suite de sons ou plutôt l’empreinte acoustique que le locuteur intériorise) et d’un Sé (le sens d’un certain type d’habitation, qui permet de référer à certains objets du monde). La fonction d’un signe est bien de renvoyer à autre chose que lui-même [c’est-à-dire, le Réfèrent•]. » (R. Martin)

La relation du Sa au Sé serait donc, selon Saussure, immotivée ou arbitraire ; cette notion d’arbitraire du signe linguistique implique que : « *le sens des mots n’entretient pas de relation nécessaire avec leur forme (leur Sé ne se déduit pas de leur Sa).* » (M.-F. Mortureux). À l’appui de sa thèse, F. de Saussure donne l’exemple suivant :

Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire [...] nous pouvons dire plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire*. Ainsi l’idée de « sœur » n’est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s-ø-r* qui lui sert de signifiant : il pourrait être aussi bien représenté par n’importe quel autre : à preuve les différences entre les langues et l’existence même de langues différentes : le signifié « bœuf » a pour signifiant *b-ø-f* d’un côté de la frontière, et *o-k-s* (Ochs) de l’autre².

En réalité, les exemples cités par Saussure concernent davantage la relation du Signe au Réfèrent³ que celle du Sa au Sé. Quoi qu’il en soit, la thèse de l’arbitraire du signe – à savoir que « *rien dans le Sa n’évoque le Sé par une ressemblance ou un symbolisme sonore ; et réciproquement, rien dans le Sé n’exige qu’il soit lié à un Sa plutôt qu’à un autre* » (A. Utaker)

1. Le concept de Parole ne prenant pas en compte la situation d’énonciation•, on a tendance à lui substituer aujourd’hui celui de Discours• qui recouvre la totalité des réalisations orales, scripturales, pictographiques, gestuelles ou mentales (discours intérieur). Cf. Martin : « *Le discours est l’ensemble infini des énoncés possibles, dont la parole est un sous-ensemble réalisé. La langue est alors le système capable d’engendrer (et de décoder) le discours.* »

2. Exemple malencontreux – mais ce n’est pas la première fois que F. de Saussure, tout grand linguiste et indo-européaniste qu’il ait été –, fait un mauvais choix, car le mot « *sœur* » est, en fait, un ancien composé et, à ce titre, comme la majorité des composés (tire-bouchon ; porte-voix ; rouge-gorge ; *blackbird* ; *zebra-crossing*, etc.), il est motivé : « *sœur* » provient de **swe-sor* désignant « *la femme de chez nous* » (*swe* : « soi-même ») donc, celle que l’on ne peut épouser du fait de la prohibition de l’inceste, par opposition à **uk-sor* : « *la femme qui vient d’ailleurs* », passé en latin sous la forme de *uxor* : « épouse » ; en français, sous la forme de l’épithète « *uxorien* » : « du côté de la femme » (Littré cite en exemple : « ses neveux uxoriens ») et en anglais de « *uxorial : relating to a wife* » (“*She was typecast in uxorial roles*”, *Merriam-Webster Dictionary*). Cf. A. Martinet, *Des Steppes aux océans*.

3. Réalités et idéalités (ce qui n’existe pas en dehors de nous comme l’idée de triangle ou de cercle) du monde extra-linguistique auxquelles renvoient les signes.

est devenue, une sorte de *mantra*, « **le parti pris fondateur de la linguistique, et donc inévitablement quelque chose comme l'idéologie professionnelle du linguiste** » (G. Genette, *Mimologiques*). On peut, cependant, se rallier à une définition plus consensuelle selon laquelle : « *dire qu'un signe est arbitraire ne signifie pas qu'on puisse choisir n'importe quelle suite de sons pour un objet donné, mais qu'il échappe à notre volonté et qu'il n'a d'autre raison d'être que celle d'être transmis.* »

La fonction du signe linguistique est double : il permet de *désigner* un élément X de la réalité non linguistique (“*a dog*” ; “*a tree*”, etc.) et d'en *évoquer* (ou d'en *abstraire*) les propriétés caractéristiques (constituant la définition ou « *notion*• » de cet élément X) ; par exemple :

Dog: an animal with four legs and a tail, often kept as a pet or for work, for example hunting or guarding buildings ;

Tree: a tall plant that can live a long time. Trees have a thick central wooden stem (the trunk) from which branches grow, usually with leaves on them (OALD).

Les signes “*dog*” et “*tree*” peuvent donc s'appliquer à tout élément de la réalité correspondant peu ou prou à leur définition : cet élément d'universalité est une des propriétés essentielles du signe linguistique.

Enfin, nous noterons, en écho à certains débats contemporains, que la langue humaine – à la différence des codes utilisés par les animaux pour communiquer¹ –, se caractérise par la double articulation : « *Une langue est un instrument de communication, de caractère vocal, doublement articulé, en unités significatives, les monèmes, et en unités distinctives, les phonèmes* ». On doit cette distinction capitale au linguiste fonctionnaliste A. Martinet :

La première articulation du langage est celle selon laquelle tout fait d'expérience à transmettre, tout besoin qu'on désire faire connaître à autrui s'analysent en une suite d'unités douées chacune d'une forme vocale (ou phonique) et d'un sens (« *j'ai mal à la tête* » : 6 unités successives). La première articulation est la façon dont s'ordonne l'expérience commune à tous les membres d'une communauté linguistique déterminée. [...] Mais la forme vocale est, elle, analysable en une succession d'unités dont chacune contribue à distinguer *tête*, par exemple, d'autres unités comme *bête*, *tante* ou *terre*. C'est ce qu'on désigne comme la 2^e articulation du langage (*tête* : 3 unités /tet/)².

C'est là une différence radicale ; comme l'écrit le philosophe G. Gusdorf : « *De la bête à la personne, la coupure est infime. Il ne manque à l'animal, en vérité, que la parole* » et c'est une lacune que ne sauraient véritablement combler les tentatives d'apprentissage ou plutôt de dressage aussi patientes et ingénieuses soient-elles :

L'avènement du mot manifeste la souveraineté de l'homme. L'homme interpose entre le monde et lui le réseau des mots et par là devient maître du monde. L'animal ne connaît pas le signe, mais le signal, c'est-à-dire la réaction conditionnelle à une situation reconnue dans sa forme globale, mais non analysée dans son détail. [...] Le mot humain permet d'échapper à la contrainte de l'actualité pour prendre position dans la sécurité de la distance et de l'absence. [...] La parole est structure d'univers ; elle procède à une rééducation du monde naturel, qui grâce à elle devient la surréalité humaine, à la mesure de la nouvelle puissance qui l'a suscitée.

Ce cadre général désormais établi, nous pourrions passer – armés de ces premiers concepts linguistiques (d'autres suivront, définis en cours de route) – à l'étude de l'élément de

1. « Appliquée au monde animal, la notion de langage n'a cours que par un abus de termes [...] Les abeilles n'utilisent pas un langage mais un *code de signaux*. » (É. Benveniste). Et le philosophe G. Gusdorf de renchérir : « Le langage fournit le mot de passe pour l'entrée dans le monde humain [...] Si le chimpanzé a la possibilité du langage, mais non pas sa réalité, c'est que la fonction de la parole, dans son essence, **n'est pas une fonction organique, mais une fonction intellectuelle et spirituelle**. » (Nous soulignons)

2. A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, A. Colin, 1967.

base de la langue : les *sons* ou *phonèmes* intégrés dans les niveaux immédiatement supérieurs de la *syllabe*¹, puis du *lexème* en passant par le *vocable* et l'*énoncé* pour parvenir enfin au *mot* et la *phrase*, ultime composante où « *l'on quitte le domaine de la langue comme système de signes, et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue comme instrument de communication, dont l'expression est le discours.* » (É. Benveniste)

1. Composée d'un noyau vocalique et d'une ou plusieurs consonnes éventuellement, la syllabe possède une certaine unité acoustique, articulatoire et perceptive.

SECTION 2

SOUS LE SIGNE DE BABEL : ASPECTS DE LA LANGUE ANGLAISE

“English has always been a vacuum cleaner of a language¹, sucking in words from other languages.” (D. Crystal)

AVANT D’ABORDER L’ÉTUDE DU LEXIQUE de la langue anglaise, qui appartient au groupe des langues germaniques (incluant, entre autres, le scandinave et l’allemand), il convient d’en connaître quelques caractéristiques essentielles². Comme toutes les langues européennes, mais à un degré bien plus élevé, l’anglais est, avant la lettre, un “*melting-pot*” linguistique, formé au cours de l’histoire tumultueuse du Royaume-Uni, scandée de vagues d’invasions (Romains, Anglo-Saxons et Jutes, Vikings, Normands) puis d’expansion aux quatre coins du monde à travers les conquêtes coloniales aboutissant à la constitution de l’Empire britannique.

Primitivement occupée par diverses communautés parlant des dialectes celtes (dont le gaélique et le gallois d’aujourd’hui sont des survivances), la Grande-Bretagne fut, en plus ou moins grande partie, successivement colonisée par :

– les Romains, de 55 av. J.-C. (premières expéditions de Jules César) jusqu’au début du V^e siècle (ils rembarquent en 407). Témoignent de cette occupation les nombreux toponymes terminés par *-c(h)ester* ou *-caster* dérivant du latin *castra* pour “camp” ou “ville fortifiée” (*Manchester, Winchester, Lancaster, Gloucester*) ou par *-wick* (issu de *vicus*, « village » : *Gatwick, Greenwich, Sandwich, Wickham*) ou encore *street* (issu de *strata via*, voie pavée).

Le fonds latin sera par la suite considérablement enrichi par l’apport des missionnaires prêchant la “bonne parole”/“*Gospel*” – à l’origine, *Gōdspel*, traduction du latin *Evangelium*, composé de *gōd* (*good*) + *spell* (*tale*) – puis par l’occupation des Normands et enfin, par les multiples emprunts au français au cours des relations mouvementées, faites d’antagonisme et d’attirance réciproque (notamment à l’époque de la Renaissance), entre les deux puissances rivales ;

– les Angles (rapport évident avec le mot “*angle*” [*a fishing-hook* = hameçon] selon *The Concise Oxford Dictionary of Word Origins* : “the people of Angul district of Schleswig so called from its shape”), les Saxons et les Jutes (à partir de 450), peuples issus du nord de l’Allemagne et du Jutland danois. Ils furent indistinctement désignés par les auteurs écrivant en latin sous le nom de *Angli*, d’où proviennent *Englisc* (*English*) et *Englaland* (*Land of the Angles* ou *England*) attestant l’impact durable de cette colonisation. Le terme générique d’Anglo-Saxons est de création tardive puisqu’il date de la Renaissance ;

– les Danois (Vikings) dont les raids débutèrent vers 787 et durèrent jusqu’au XI^e siècle. On compte plus de 1.500 toponymes scandinaves – dont 600 terminés par *-by*, danois pour “ferme” ou “village” : *Rugby, Derby, Grimsby* – et 1.800 mots du vocabulaire courant parmi

1. Sur la construction de l’expression « *a vacuum-cleaner of a language* », cf. Section 5 : L’Épithète et l’Attribut.

2. Le sujet est vaste aussi nous contenterons-nous d’un simple survol en renvoyant pour tout approfondissement aux ouvrages dont nous nous sommes inspirés : P. Bacquet, *Le Vocabulaire anglais*, Paris, PUF, “Que sais-je ?”, 1982 ; A. Crépin, *Histoire de la langue anglaise*, Paris, PUF, “Que sais-je ?”, 1967 ; D. Crystal, *The English Language*, London, Penguin Books, 2002 ; Michel Taillé, *Histoire de la langue anglaise*, Paris, A. Colin, 1995 ; J. Teyssier, *Anglais moderne et anglais ancien*, Paris, F. Nathan, 1968.

lesquels ceux qui comportent le groupe consonantique caractéristique /sk/ : *sky, skirt ; skin ; scare ; score ; whisk ; skill ; bask, etc. ;*

– Guillaume le Conquérant et les quelque 20.000 Normands qui se fixèrent Outre-Manche à sa suite après la bataille de Hastings en 1066. Débute alors une longue période d’influence du français sur l’anglais, qui finira toutefois par évincer totalement son rival aux environs de 1425 (dix ans plus tôt, la défaite d’Azincourt avait déjà sonné le glas de la prédominance du français). Vestige curieux, parmi tant d’autres, de cette occupation : la série de mots commençant par [W] en anglais et correspondant à des mots issus du franco-normand ou du picard débutant par [G(u)] : *William ; Wales* (pays de Galles) ; *walnut* (“*Gaulish nut*” : la noix) ; *wardrobe ; warranty* (« garantie ») *warrant* (aujourd’hui : « mandat » : *The police had a warrant for his arrest*) ; *warden* (« gardien ») ; *warren* (« garenne » ou « dédale » : *I got lost in the warren of interconnected side streets*) ; *wasp* (« guêpe ») ; *war ; ward* (sens primitif de “garde[r]” ; en anglais moderne : « salle » [d’hospital] ; « pupille ») ; *waste* (correspondant en ancien français à l’adjectif « *gaste* » = « désolé », « aride » ; le poème de T. S. Eliot, “*The Waste Land*” peut se traduire par “La Terre gaste”), *wise* (« guise » au sens de « manière, façon, goût » – comme dans « à ma/votre guise », « en guise de ») que l’on retrouve dans les adverbes “*likewise*” (“*similarly*”) ; “*no-wise*” (“*by no means*”) ; “*in no wise*” (“*not at all*”).

Les Îles britanniques n’ont depuis lors jamais été envahies et c’est, à l’inverse, la culture et la langue anglo-saxonnes qui vont – au rythme des conquêtes territoriales formant le socle de l’Empire –, se répandre dans le monde et s’enrichir réciproquement au contact des autres cultures. La langue anglaise, qui se caractérise par une extraordinaire aptitude à accueillir des mots étrangers – “*English has a long history of welcome for foreign words*” (D. Crystal) – est ainsi devenue un véritable “mille-feuille” lexical. Sur un substrat de base, d’origine celte, dont il reste très peu de traces (*crag/rocher escarpé ; bin/mangeoire, coffre ; rood/crucifix ; brock/blaireau ; Thames/rivière sombre ; London/lieu inondable*), se sont superposées :

– **une strate latine** apportée par les légions romaines puis les missionnaires de l’église du même nom : *abbot ; alms/aumône ; apostle ; creed ; mass ; offer ; temple ; verse, minster/église abbatiale ;*

– **une strate anglo-saxonne** (Angles, Jutes et Saxons) : *father ; mother ; king ; earl/comte ; lord ; walk ; breathe ; see ; look ; speak ; land ; field ; tree ; oak/chêne ; beech/hêtre ; sea ; shore, etc. ;*

– **une strate scandinave**, très importante dans le lexique fondamental : *leg ; neck ; skin ; cake ; knife ; scowl/se renfrogner ; scrap/bout, bribe ; sly/rusé, sournois ; take* (qui a supplanté *nehmen*) ; *die ; happen ; want ; window ; call ; fellow¹ ; husband ; law ; outlaw ; hit ; snare/piège[r] ; flat ; ugly ; wrong, etc. ;*

– **une strate franco-normande** : *baron ; chancellor ; court ; duke ; government ; liberty ; majesty ; manor ; accuse ; blame ; heir/héritier...*

De cette variété d’apports résulte l’existence de doublets (*no/nay ; shirt/skirt ; from/fro ; less/loose ; Yule/Christmas ; holy/saint ; This is my last will and testament* [« Ceci est mon testament »] ; *I deliver this as my act and deed* [« Signé de ma main »] ; *My lord and master ;*

1. Serait passé en français sous la forme de l’adjectif « falôt(e) » avec le sens de « drôle », « gai » « joyeux » avant de prendre son acception moderne de : « sans relief » et « sans intérêt ». Le mot “*fellow*”, formé sur “*fee*” [*payment/money*] + “*lay*”, désignait à l’origine : “*one who lays down money in a joint undertaking*” (« un associé, un commanditaire »). “*Fee*” en anglais contemporain a le sens de : « rémunération ; honoraires ; droits de scolarité ». “*Fee*” est issu du germanique **fehu*, en allemand moderne, “*Das Vieh*”, qui désigne le bétail (“*cattle*”) – primitif moyen de paiement –, comme le prouve à son tour le latin “*pecus*”, « troupeau », qui a donné « *pecunia* » au sens de “*money or property*” et que l’on retrouve en français dans l’adjectif épïcène (valable pour le masculin comme le féminin) : « *pecuniaire* » : « qui concerne les ressources en argent, la fortune. » (CNRTL)

Weep and cry ; My heart and my courage ; I pray and beseech you, etc...)¹ voire de triplets ; par exemple, pour désigner une fleur, l'anglais contemporain dispose de trois termes : *flower* (vieux-français) ; *bloom* (scandinave) ; *blossom* (fonds vieil-anglais) reflétant ce "feuilletage" linguistique. Le tableau suivant montre la double désignation, reflet de la division sociale de l'époque entre, d'une part, le paysan anglo-saxon, qui élève l'animal et le nomme dans sa langue maternelle (celle du vaincu) et, de l'autre, le seigneur normand, qui en consommait la viande et la désignait d'un terme d'origine française (langue du vainqueur, de la classe dirigeante) :

| Origine anglo-saxonne (Bétail sur pied) | Origine normande (Viande) |
|---|-------------------------------------|
| <i>ox</i> | <i>beef</i> |
| <i>sheep</i> | <i>mutton</i> |
| <i>pig</i> | <i>pork</i> |
| <i>calf</i> | <i>veal</i> |

Exemples de triplets :

| Old English | French | Latin |
|--------------------|-----------------|--------------------|
| <i>*kingly</i> | <i>royal</i> | <i>regal</i> |
| <i>ask</i> | <i>question</i> | <i>interrogate</i> |
| <i>fast</i> | <i>firm</i> | <i>secure</i> |
| <i>rise</i> | <i>mount</i> | <i>ascend</i> |
| <i>holy</i> | <i>sacred</i> | <i>consecrated</i> |

**We paid a kingly price for it / The Royal Navy – "A royal pain in the ass"² (P. Auster) / A regal manner – a regal wedding – regal grandeur*

Conséquence pour l'apprenant francophone de cette abondance d'emprunts au français dans le lexique anglais : les mots anglais d'origine gréco-latine auront tendance, en raison de leur ressemblance avec leurs homologues français, à lui venir plus facilement à l'esprit – du fait de son conditionnement linguistique – que leurs équivalents anglo-saxons, généralement plus courts : *judgment* vs. *doom* ; *demand* [exiger] vs. *ask* ; *cordial* vs. *hearty* ; *conceal* vs. *hide* ; *principal* vs. *main* ; *desire* vs. *wish* ; *confiscate* vs. *take away* ; *paternal* vs. *fatherly* ; *maternal* vs. *motherly* ; *marry* vs. *wed*, etc. Sur ce point, il convient de suivre la recommandation de W. Churchill – ce maître ès mots et procédés de rhétorique – qui conseillait de toujours d'utiliser des "*short homely words of common usage*" en précisant que : "*short words are the best and the old words when short are the best of all*" ;

– **une strate européenne** : emprunts multiples faits au français (*ambush* ; *fashion* ; *dress* ; *jewel* ; *biscuit* ; *vinegar* ; *grape* ; *salmon* ; *grammar* ; *image* ; *medecine* ; *chess* ; *adventure* ; *curtain* ; *forest* ; *foreign* ; *gay* ; *people* ; *please* ; *towel* ; *in the last analysis* ; *flea-market* ; *ivory tower* ; *it goes without saying*) ; au hollandais (*sloop* ; *yacht* ; *boss* ; *bowsprit/beaupré* ; *buoy* ; *rover/vagabond* ; *skipper* ; *hose/tuyau* ; *freight/frêt* ; *mart* ; *sketch/esquisse* ; *landscape*) ; à l'allemand (*knapsack/sac à dos* ; *Bildungsroman/roman d'apprentissage* ; *kindergarten* ; *loden* ; *plunder/piller* ; *marshall* ; *Doppelgänger/un double*) ; à l'italien (*balcony* ; *ballot/scrutin* ;

1. Phénomène lié à une situation de diglossie ou coexistence de deux langues de niveau hiérarchique différent, l'une populaire, anglo-saxonne, et l'autre "importée". Le premier terme, anglo-saxon, facilitait la compréhension du second, emprunt d'origine française.

2. "Un emmerdeur de première."

chiaroscuro ; opera ; fiasco ; mafia ; spaghetti) ; au castillan (*cargo ; sherry/Xérès ; renegade ; creole ; armada ; comrade ; escalade ; bravado/bravade* (cf. “*Displays of macho bravado*”) ; *tobacco ; potato ; negro ; mosquito*), etc. ;

– **une strate “impériale”** composite liée à l’expansion coloniale du Royaume-Uni : **Amérique du Nord** : *howl ; cookie ; bayou ; hoodlum/truand ; coyote ; kosher/casher ; nosh/bouffe[r]* ;

Inde : *jungle ; bungalow ; guru ; shampoo ; pyjamas ; dungarees/salopette, bleus de travail ; jodhpurs ; mongoose/mangouste ; calico ; curry ; pariah ; nabob* ;

Afrique du Sud : *mumbo-jumbo/charabia ; trek ; apartheid* ;

Australie et Nouvelle-Zélande : *kangaroo ; bush*, etc.

Tous ces phénomènes d’enrichissement successif du lexique anglais, intimement liés aux vicissitudes du peuplement des Îles britanniques et à l’histoire politique, sociale et coloniale du Royaume-Uni, ont contribué à faire de l’anglais d’aujourd’hui – *the Queen’s English and its Received Pronunciation*¹ – “*the most catholic*² *medium of communication that the world has ever seen*” (A. Burgess), une langue riche de plus de 626.000 termes alors que les autres langues européennes n’en comptent que 40.000 à 80.000 environ (classement par ordre d’importance du lexique : anglais>français>allemand>espagnol>italien)³. Il va sans dire que nul n’en possède la totalité⁴ :

At two years old, the average vocabulary is about 300 words. By the age of five, it is about 5,000. By twelve, it is about 12,000. And there for most people it rests – at the same size as the repertory employed by a popular daily newspaper. [...] Graduates have an average vocabulary of about 23,000 words (Guardian, 12th August 1986)

On estime qu’un angliciste digne de ce nom doit en posséder entre 35.000 et 40.000 dont l’acquisition – répartie sur les 3 ou 4 années d’études conduisant à Licence, plus éventuellement deux années de Master –, donne un idée du rythme d’apprentissage journalier auquel il faut s’astreindre pour atteindre cet objectif ; comme dit le proverbe : “*There’s no royal road to learning*”⁵. C’est le prix à payer pour s’arracher à la piteuse catégorie des “*Keskidies*”, référence moqueuse aux migrants francophones qui participèrent à la Ruée vers l’or et que leur méconnaissance de l’anglais faisait souvent poser la question : « *Qu’est-ce qu’il dit ?* » à leur entourage ; leurs interlocuteurs américains eurent tôt fait de relever cette fréquente interrogation et de l’appliquer – prononcée à leur façon – à ces malheureux Français qui n’entendaient point leur langue, le *Yankee*, expression d’un génie national que M. Fuller, co-éditrice avec R. W. Emerson de la revue *The Dial*, décrivait comme « *wide and full as our rivers, flowery, luxuriant and impassioned as our vast prairies, rooted in strength as the rocks on which the Puritan fathers stood.* » Description qui n’a rien perdu de son actualité et de sa validité...

1. La *Received Pronunciation* [RP] désigne la prononciation standard de l’anglais, admise comme modèle ; c’est en fait « une variété mi-sociale, mi géographique car elle se confond avec l’anglais parlé par les classes instruites du Sud-est de l’Angleterre » (A. Crépin). Se greffe, effectivement, là-dessus la distinction sociale entre prononciation *U* (short for “*Upper class*” : l’élite) vs. *non-U*, distinction qui affecte, bien entendu, le lexique ; ainsi, dans les années 60-70 : « “le dessert” se disait *pudding* dans la haute société, *sweet* dans la moyenne bourgeoisie, *dessert* dans la petite, *afters* dans les classes inférieures et vulgairement *pudding*, ce qui montre que les extrêmes se rejoignent. » (*Histoire de la langue anglaise*).

2. Sur le sens de cet adjectif cf. Section 18 sur les “Faux Amis”.

3. Rappelons la boutade de Charles Quint : « *Je parle espagnol à Dieu, italien aux femmes, français aux hommes et allemand à mon cheval.* »

4. Et certainement pas les adeptes du “*globish*” (mot-valise obtenu par association des deux éléments résultant de la troncation de “*global*” et de “*English*”), variété d’anglais international au lexique d’environ 1.500 mots et à la syntaxe sommaire, servant – comme le “*pidgin*” – de langue utilitaire pour les étrangers au cours de leurs échanges aux quatre coins du monde avec des locuteurs anglophones ou non.

5. *A proverb meaning there is no short cut* (« raccourci ») *to the acquirement of any valuable art*. L’allusion équivalente en français pourrait être : « Travaillez, prenez de la peine... ».

Il faut donc relever le redoutable défi de l'abondance du lexique anglais pour démentir le constat du romancier et essayiste anglo-américain, W. Sheed (1930-2011), qui n'a point épargné les Français quand il a émis l'opinion – en forme de sentence impitoyable –, que : « *If the French were really intelligent, they'd speak English.* » On le voit, Américains et Britanniques concourent dans la piètre estime qu'ils ont des capacités linguistiques des francophones.

SECTION 3

D'UNE LANGUE À L'AUTRE



« L'apprentissage d'une langue étrangère ne doit pas être la négation de sa propre langue, mais un enrichissement. » (H. Adamczewski)

CE MÊME LINGUISTE PROFESSAIT ÉGALEMENT QUE : « *Les langues s'entre-éclairent les unes les autres* » et, effectivement, la compréhension de l'une – en l'occurrence, la langue maternelle (L1) – favorise celle d'une autre (L2) surtout quand elles appartiennent toutes les deux à la même famille – ce qui est le cas de l'anglais et du français, qui ont pour ancêtre commun l'Indo-européen – car il est rare qu'elles ne présentent pas quelques similitudes. Aussi est-il vain de chercher à tout prix à court-circuiter la langue maternelle lors de l'apprentissage d'une langue étrangère car « *l'évacuation totale de L1 dans l'enseignement se traduit dans les faits par son retour dès que l'apprenant ouvre la bouche ; ce qu'on empêche d'entrer par la porte réussit à entrer par la fenêtre*¹ ». Au lieu d'être frappée d'ostracisme, « *la langue maternelle peut et doit jouer un rôle capital dans l'appropriation d'une L2, car c'est à travers elle que nous accédons au langage.* » Dont acte...

Cela dit, la langue maternelle est une arme à double tranchant, pouvant à tour de rôle se révéler auxiliaire autant qu'obstacle car « *pour l'adulte et l'adolescent qui découvrent la langue seconde, l'expérience que représente la situation d'acquisition est immédiatement réorganisée par la langue maternelle*² ». En effet, comme le résume excellemment, C. Bouton³ ;

Tout sujet qui aborde l'étude d'une langue étrangère a été auparavant construit par sa langue maternelle. Sur le plan du contenu, la langue maternelle lui a imposé une certaine manière de voir et d'analyser la réalité, soit au niveau de la perception du monde concret dans lequel il se meut, soit au niveau des entités de l'intelligence et de la sensibilité, donc de l'abstraction. Sur le plan de l'expression, cette langue a spécialisé son oreille pour la perception de sons particuliers et l'interprétation de l'organisation, également particulière, de ces sons en séquences et entraîné ses organes phono-articulatoires à la production de ces sons et à la réalisation des séquences qu'ils composent. [...] Qu'il s'agisse de la perception auditive et de la reproduction des unités du plan de l'expression, les phonèmes, ou de l'expression plus intellectuelle sur le plan du contenu des unités signifiantes, les morphèmes, *le sujet ne pourra achever l'acte de « reconnaissance » auquel on le convie qu'à travers un écran perceptif et idéationnel constitué justement par son conditionnement initial à la langue maternelle.*

Deux exemples ayant trait aux temps suffiront à se convaincre du rôle d'écran ou d'adjuvant-opposant joué par la langue maternelle : l'anglais, comme le français, possède un temps présent (*Present tense*) dont la seule difficulté d'emploi pour l'apprenant francophone serait *a priori* la possible et regrettable omission de la marque de la 3^e personne du singulier, le fameux -S, sur lequel se concentre toute l'attention de l'enseignant et de l'enseigné. Or, s'il

1. H. Adamczewski, *Genèse et développement d'une théorie linguistique*, TILV, 1996.

2. C. Bouton, *APLV*, 1987, 53-54.

3. C. Bouton, *La Linguistique appliquée*, Paris, PUF, "Que sais-je ?", 1979.

n'était question que de cela, tout irait bien ou presque, mais ce n'est pas le cas, car si les deux langues possèdent bien chacune un temps présent, il fonctionne de manière totalement différente ; *l'architecture des temps en anglais et en français n'est pas la même*, et ignorer ce point capital expose à de graves déconvenues lors du passage d'une langue à l'autre. Une très sommaire présentation de la problématique des temps – centrée sur le présent (sous la double forme Présent simple/auxilié) et le conditionnel – prouvera qu'on ne peut plaquer sur les temps anglais les valeurs et les emplois de leurs pseudo-équivalents français¹.

Le système temporel français repose sur une opposition à trois termes, d'où, au mode indicatif, trois époques nettement marquées : passé (j'allai/j'allais), présent (je vais), futur (j'irai/j'irais). Le français se caractérise par une distribution ternaire du temps d'univers² au mode indicatif : passé-présent-futur. L'anglais, en revanche, a une représentation binaire qui oppose le plan du *non-accompli* (le “pas encore”) au plan de l'*accompli* (le “déjà”)³. Il fonctionne sur un modèle à deux termes, puisqu'il oppose le passé (*past* : *I went*) au non-passé (*non past* : *I go*). Il n'a pas de futur à proprement parler – pas de futur représenté dans la systématique de langue –, et il exprime en discours les événements situés dans l'au-delà de l'instant de parole à l'aide d'auxiliaires “puissanciers” (lexicalement orientés vers le futur) – notamment *Shall* et *Will* – qui sont d'ailleurs eux-mêmes des formes de présent. Pour résumer la situation à la manière de G. Guillaume, on dira qu'à « *la spatialisation trimorphe du temps dans les langues romanes (passé, présent, futur) s'oppose la spatialisation dimorphe des langues germaniques (passé/présent extensif)* ».

Le présent français et le présent anglais n'ont donc pas la même représentation ; le présent français est une sorte de *Janus bifrons*⁴, c'est un instant où coexistent le regard vers le passé et vers le futur : c'est un lieu de temps où l'on peut s'arrêter et d'où l'on peut contempler le passé comme le futur : **Passé←Présent français→Futur** (« *Il sort à l'instant* » [passé récent] ; « *Je pars demain* » [futur proche] ; « *Je suis ici depuis deux semaines* » [durée écoulée] ; « *Je reste ici deux semaines et puis je rentre à Paris* » [durée projetée], etc.). Le présent français inclut une parcelle de temps qui emporte un regard vers le passé et une parcelle de temps qui emporte un regard vers le futur. Cf. G. Guillaume : « *Le présent [français] se recompose intérieurement de deux parcelles de temps, aussi petites que l'on voudra, l'une faite de passé, l'autre de futur* » ; c'est « *un être de composition* » comme le définit succinctement R. Martin :



1. Pour toute cette section, nous sommes redevable aux travaux de G. Guillaume et de ses continuateurs, A. Joly et D. O'Kelly, dont nous reprenons et adaptons la présentation de la problématique des temps proposée dans leurs divers ouvrages et notamment dans *Grammaire systématique de l'anglais*.

2. Désigne dans la théorie de G. Guillaume, le temps universel en tant que cadre ou “contenant” du « temps impliqué que le verbe emporte avec soi, qui lui est inhérent et fait partie intégrante de sa substance. [...] Il suffit de prononcer le nom d'un verbe comme “marcher” pour que s'éveille dans l'esprit avec l'idée d'un procès, celle du temps destiné à en porter la réalisation. » (*Langage et science du langage*)

3. *Grammaire systématique de l'anglais*. Ces deux notions – accompli et inaccompli – relèvent de l'aspect ou point de vue sur le procès (ce qu'exprime un verbe). « Les procès se répartissent entre *états*, n'impliquant ni déroulement, ni progression, par ex. *know geography* ; *be blue* et *processus* [ayant un début et une fin, donc un déroulement], par ex. *write a dissertation* ». (G. Bourcier). L'aspect désigne les diverses manières dont un procès est envisagé : à son début [aspect inchoatif], en cours de déroulement [ou inaccompli], comme achevé [ou accompli], se répétant [aspect itératif], etc. (Cf. Section 17).

4. Divinité romaine à deux faces, gardienne des seuils et des portes, symbolisant les notions de choix, de passage et d'état de guerre ou de paix. Il formerait avec Hermès – messager des dieux, maître des transactions et des transitions – le couple de génies tutélaires des opérations de traduction ou translation entre les langues.

« *En français, le passé et le futur sont vus comme des mouvements en éloignement du présent* » (A. Joly, *Grammaire systématique de l'anglais*). Le présent anglais n'a pas cette valeur ; **il est vu comme le terme ou l'aboutissement du passé et il est exclusivement orienté vers le futur, dont il est en fait le premier instant ou le point de départ**. Le présent anglais interdit un regard rétro-spectif ; il n'accepte qu'un regard pro-spectif : **“John works here for two years”* est impossible si l'on veut exprimer l'idée « qu'il travaille ici *depuis* 2 ans ». En revanche, l'énoncé redevient acceptable si la période de référence est située dans l'avenir : *“John works here for two years and then he goes on to a new posting”* signifie que « Il travaille(ra) deux ans ici puis change(ra) d'affectation ».

De même, *“I am here for a week”* annonce combien de temps on compte rester, on restera (orientation vers le futur = « Je suis ici *pour* une semaine) vs. *“I've been here for a week”* (bilan allant du passé au moment présent : « Je suis ici *depuis* une semaine »).

La conséquence radicale de cet état de fait est, comme l'indiquent A. Joly et D. O'Kelly, qu'il « *suffit en anglais que, de ce présent [de parole], on évoque un événement senti comme passé, si peu que ce soit, pour qu'on utilise le prétérit, temps du passé* » (*Grammaire systématique de l'anglais*).

En résumé : **le présent anglais est donc constitutivement prospectif** ; ainsi, contrairement à ce qui se passe en français (cf. « Elle travaille depuis deux heures »), la forme simple, dite *Present tense*, est incapable d'emporter un regard rétrospectif vers l'accompli. Pour exprimer la rétrospection, l'anglais doit recourir soit au *Preterite* pour l'accompli (*“I learnt English for two years”* : « J'ai appris l'anglais *pendant* deux ans ») ou au *Present perfect* pour le non-accompli (*“I've learnt English for two years”* : « J'apprends l'anglais *depuis* deux ans »). La fonction de ce dernier temps – comme l'indique clairement son appellation en anglais : *Present perfect* –, est d'établir un pont ou un lien entre un moment du passé et l'instant présent. Son emploi ne saurait se calquer sur le fort mal-nommé *Passé composé* français (en effet, qu'est-ce qu'un passé composé ? Composé de quoi ?). On distinguera bien désormais les trois énoncés suivants : *“Jimmy has (got) a new car for three days”* (Il l'a pour trois jours) vs. *“Jimmy has had a new car for three days”* (Il l'a depuis trois jours) vs. *“Jimmy had a new car for three days, then he had an accident and the new car is a wreck”* (Il l'a eue pendant 3 jours et il ne l'a plus).

La forme auxiliée¹ de ce même présent (*Be+V+Ing*) n'est pas mieux lotie que la forme simple : victime de l'analyse à courte vue – par opposition à la théorie, « *le superlatif du comprendre* », selon G. Guillaume – qui sévit dans la plupart des manuels et méthodes d'apprentissage, la signification de cette forme est réduite à une correspondance univoque avec la notion de « *être en train de* », ce qui bloque toute possibilité de compréhension d'énoncés tels que les suivants, fort bien analysés par H. Adamczewski :

When you drive too fast, you're driving to your death (réanalyse/réinterprétation d'un donné co-accepté : *“drive too fast”*) ;

I am not answering questions (rejet de la relation présupposée par l'interlocuteur) ;

No, I wasn't meaning that! (correction d'une interprétation erronée → passage d'une valeur approchée à la valeur réelle du prédicat *“mean”*) ;

When are you leaving? (l'énonciateur pose le départ comme validé de façon certaine, donc connu de lui → « *C'est quand que tu pars, déjà ?* » vs. *When do you leave?* = À **quand** le départ ?)

He's always making little jokes about so and so (Ici on a affaire à *“A modal form expressing joy, sorrow, pleasure, displeasure, praise, censure also emphasis”* (G. O. Curme) = Jugement/commentaire sur ou réaction à un comportement, une façon d'être : « *Il faut toujours qu'il fasse des plaisanteries* »). Cf. autres exemples en fin de section.

1. Pour une analyse détaillée des valeurs de cette forme cf. la section correspondante dans *Système lexicogrammatical anglais* [Hal-04628320]).

Quant au conditionnel, il y a un emploi propre au français qui n'est absolument pas transposable en anglais : c'est celui qui permet à un locuteur d'indiquer qu'il ne se porte pas garant de l'information qu'il communique et qu'elle est, de ce fait, sujette à caution : « *Il y aurait trois blessés* » ; « *Le suspect se serait réfugié en Espagne* », etc. C'est ce que C. Hagège appelle « **le conditionnel de distanciation** ». D'ailleurs, révélatrice, à cet égard, est la précaution d'usage prise par les présentateurs du journal télévisé déclarant : « *Je parle au conditionnel* » pour signifier leur réserve. Donc, impossible en anglais de calquer ces énoncés ; il faut passer par du lexical – des périphrases – mettant en relief la nature hypothétique de l'information qu'ils véhiculent : “*There are reported to be three wounded people*” ; “*The suspect is said to have taken refuge in Spain*”.

Cette incursion dans le grammatical prouve sans conteste que lexicale sans syntaxe n'est que ruine de l'apprenant ; nous en donnerons d'autres exemples.

Pour en revenir à l'apprentissage du lexique anglais, nous relèverons quelques-uns des obstacles résultant de la confrontation des deux langues ou du mode de présentation du lexique proposé par la majorité des manuels de vocabulaire.

La première des difficultés que rencontre l'étudiant tient au fait qu'un « *francophone perçoit les sons à travers le filtre de son système phonologique* » (C. Fuchs). Ce filtrage des sons par la phonologie de la langue maternelle se double de la fréquente importation du schéma accentuel du français, d'autant plus prégnant qu'il est largement inconscient puisque la majorité des locuteurs francophones ignorent que le français est une langue à accent syntaxique. Où tombe cet accent¹ en français ? Réponse : Si le mot est isolé, l'accent se place toujours sur la dernière voyelle du mot à l'exception de [e] caduc. Sont ainsi accentués : *amiral* ; *confortable* ; *village* ; *misérable* ; *nécessaire* ; *comédie* et *absolument* (mais en cas d'emphase, l'accent peut remonter : *'absolument*). Or dans les cas, fort nombreux en anglais, d'emprunts au français on notera que l'accent du mot tend à remonter lors de son intégration dans le lexique anglo-saxon : c'est ce qui s'est passé pour tous les termes précédemment cités, dont l'accentuation en anglais est la suivante : *'admiral*, *'comfortable*, *'village*, *'miserable*, *'necessary*, *'comedy* et *'absolutely*

Cette remontée est d'ailleurs favorisée par la tendance de l'anglais au monosyllabisme. A. Crépin, dans son *Histoire de la langue anglaise*, remarque, à juste titre, que : « *L'accent d'intensité, principal caractère des langues germaniques, donne à l'anglais un aspect monosyllabique fondamental. L'accent frappe la syllabe radicale, généralement initiale. Les syllabes inaccentuées s'affaiblissent et parfois disparaissent.* » C'est là un phénomène d'une importance capitale, que nous étudierons plus loin quand il sera question de l'accentuation.

Retenons pour l'instant la tendance de l'anglais à élider, caractéristique occultée par ce que l'auteur précédemment cité, nomme « *l'asservissement aux formes écrites* » de l'apprenant – l'acquisition du vocabulaire anglais passant majoritairement par l'imprimé – avec pour conséquence que : « *Si l'étranger prononce mal l'anglais, c'est en grande partie par asservissement aux formes écrites artificiellement complètes* », qui masquent l'existence des formes fortes et faibles sur lesquelles nous reviendrons dans la section consacrée à l'accentuation. Mais pour donner déjà quelque idée du phénomène, nous citerons les trois exemples suivants² :

| Transcription orthographique | Forme pleine | Forme réduite | Exemples (Forme faible) |
|------------------------------|--------------|---------------|---|
| <i>are</i> | [ɑ:] | [ə] | <i>The 'boys are 'pleased</i> [ðə 'bɔiz ə 'pli:zd] |

1. L'accent de mot équivaut à une syllabe accentuée, c'est-à-dire une syllabe que l'on prononce plus fortement que les autres. Tous les mots anglais prononcés isolément, contiennent une syllabe accentuée, qui est, par convention, signalée par un trait incliné la précédant : *'carpet* ; *to'day* ; *'formidable*. Si le mot est long et comporte un accent secondaire, la convention est de l'indiquer par un filet incliné en position basse : *revo'lution*.

2. Tirés du *Manuel pratique d'anglais parlé* de G. Faure

| | | | |
|-------------|--------|-------|--|
| <i>been</i> | [bi:n] | [bin] | 'Have you been 'there? [hævju bin 'ðeə ?] |
| <i>was</i> | [wɔz] | [wəz] | I was 'sure of it [ai wəz 'ʃʊə əvɪt] |

À ces difficultés, inhérentes à la confrontation des deux langues, s'ajoutent celles résultant du mode de présentation adopté par la majorité des manuels de vocabulaire, qui minorent ou occultent totalement les questions liées :

– **à l'accentuation des mots anglais** ; est rarement évoquée, par exemple, la valeur discriminante de l'accent, qui permet de distinguer entre Adjectif/Substantif, d'un côté, et Verbe, de l'autre : *'absent* [Adj] vs. *ab'sent* [V] ; *'cement* [N] vs. *ce'ment* [V] ; *'perfume* vs. *per'fume* (cf. Section sur l'accentuation) ;

– **à leur construction** : savoir que « différent » se dit *'different* n'est pas d'un grand secours si l'on ignore qu'il est passible de trois constructions : *'Different from/than/to*¹ et que si « dépendant »/« indépendant » se disent respectivement *"de'pendent"* et *"inde'pendent"*, le premier se construit avec *"on/upon"* et le second avec *"of"* ; *"freedom to"* et *"freedom from"* n'ont pas du tout le même sens : le premier désigne la faculté d'agir sans entraves et le second : *"The state of not being subject to or affected by (something undesirable)"*, c'est-à-dire l'idée de ne pas être soumis (ou d'échapper) à quelque chose de préjudiciable, ainsi pourra-t-on parler de : *"freedom from want"* ; *"freedom from poverty"* ; *"freedom from rape"* ; *"freedom from care"* : être à l'abri du besoin ; de la pauvreté, du risque de viol, des soucis, etc. Cf. le graffiti suivant, fort peu charitable et très certainement griffonné par un universitaire désabusé : *"The only freedom students enjoy is freedom from culture"*², qui joue donc sur les deux sens du mot *"freedom"*.

– **à l'illusion d'une correspondance terme à terme** entre les éléments des deux lexiques, illusion entretenue par une présentation en colonnes masquant le fait que, par exemple, *"window"* ne se limite pas à désigner la « fenêtre », mais englobe aussi dans son champ sémantique les notions de « vitre » (de véhicule), « guichet », « vitrine » et « devanture ».

La question de la non-coïncidence entre les signes de deux langues est d'une importance capitale et il convient, malgré sa difficulté, d'essayer d'en comprendre la cause complexe. Quand l'apprenant français assimile un lexème anglais – par ex. le verbe *"jump"* –, le terme nouvellement appris **attache un Sa jusqu'alors inconnu** – [dʒʌmp] – **à un Sé déjà constitué dans la langue maternelle (c'est-à-dire tous les sens se rattachant à la notion "sauter")**. Or le Sé pré-existant (c'est-à-dire l'idée de "sauter") ne peut être dissocié de son support signifiant français [sote] inscrit dans l'esprit du locuteur. Aussi, le mot étranger apparaît-il, au final, comme l'union, **non de deux éléments [Sé/Sa] mais de trois** : un Sa anglais [dʒʌmp] fait corps avec un Signe [Sé/Sa] français, qui emporte avec lui l'ensemble de ses constructions et de ses emplois, car « *un mot n'a pas de sens, il n'a que des emplois* » (L. Wittgenstein). Le signe français est inévitablement lesté du poids – ou de l'éventail – de tous ses emplois possibles, qui coïncident rarement avec celui de son "équivalent" anglais.

Le *Dictionnaire Hachette* (2017) recense 9 emplois de « sauter » : 1) faire un saut ; 2) se jeter dans le vide ; 3) s'élancer sur ; 4) passer sans transition d'une chose à une autre ; 5) être envoyé brusquement en l'air (bouchon) ; 6) fondre (plombs) ; causer un court-circuit ; 7) franchir (barrière) ; 8) omettre (ligne ; phrase) ; 9) posséder sexuellement.

Pour sa part, *The New Oxford Dictionary of English*, à l'article *"jump"* en dénombre 16, qui ne couvrent pas, cependant, l'emploi n° 5 (qui se traduit par *"pop"*) et 6 (on recourra à *"blow"* comme dans : *"The fuse in the plug had blown"*) du verbe français ; quant au 9^e, si

1 *"It was different than aiding the enemy."* (J. Salter)

2. N. Rees, *Graffiti lives, O.K.*, London, Unwin Paperbacks, 1981.

“jump” au sens de “*have sexual intercourse with sm*” est possible, il est signalé comme étant un américanisme ; l’anglais britannique aura le choix entre “shag” et ses nombreux équivalents. En revanche, le dictionnaire britannique liste plusieurs emplois de “jump” que « sauter » ne possède pas, par ex. :

- *Rise suddenly : Pre-tax profits jumped from £ 51,000 to £ 1,03 million* (bondir)
- *Be full of lively activity : The bar is jumping on Fridays and Sundays* (être en plein boum ou battre son plein)
- *Fail to stop at a red traffic light : Jump the traffic lights* (griller un feu)
- *Get on or off a train illegally or dangerously* (voyager clandestinement)
- *Startle : An howl hooted nearby making her jump* (faire sursauter)
- *Attack : They jumped me in the street* (agresser/tomber dessus)

Et bien d’autres encore ; l’équivalence entre [dʒʌmp] et [sote] n’est que partielle et ce sera souvent le cas entre les lexiques anglais et français. Ce point illustre le constat fondamental, en matière d’apprentissage, qu’une langue n’est ni un répertoire ni une nomenclature, c’est-à-dire que le découpage de la réalité ne préexiste pas aux langues mais en résulte. La structure du langage ne reflète pas automatiquement celle de l’univers. Les langues différentes expriment par des structures linguistiques différentes des faits physiques identiques (« *Le langage est à la fois et informant et déformant* » [Y. Belaval]). Chaque langue découpe et nomme donc à sa guise l’expérience que les hommes ont de l’univers ; c’est une observation capitale, faite par les anthropologues américains, E. Sapir et B. L. Whorf, qui étudiaient les langues amérindiennes, – elle porte d’ailleurs le nom d’hypothèse de Sapir-Whorf – et se résume à la proposition suivante : “*We dissect nature along lines laid down by our native languages*”. Bien que controversée, l’hypothèse de Sapir-Whorf est souvent reprise avec des variantes, à l’instar de E. Benveniste, qui pose comme principe que : « *Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre* ». Les vocabulaires des différentes langues ne sont pas isomorphes comme le montrent ces divers exemples :

– À l’unique terme « mouton » en français correspondent trois termes anglais : “*Sheep*” (l’animal sur pied) ; “*mutton*” (la viande) ; “*mouton*” (la peau, travaillée pour lui donner l’aspect du castor ou du phoque : “*processed sheepskin that has been sheared and dyed to resemble beaver or seal*” [Collins Dictionary]). Même chose pour le concept de « temps » auquel correspondent : “*time*” (temps d’univers) ; “*tense*” (temps grammatical) et “*weather*” (météo) ;

– Le castillan distingue entre “*pez*” (le poisson dans l’eau) et “*pescado*” (le poisson hors de l’eau, péché) ;

– L’allemand a deux termes : “*mieten*” et “*vermieten*” là où « le français dit indifféremment louer (une maison) pour “prendre à bail” et “donner à bail” » (CLG)

– Pour désigner le « sang », le latin distinguait entre “*sanguis*” (le sang circulant dans le corps) et “*cruor*” (le sang qui s’en échappe. Le terme se retrouve dans le français « cruel », et « cruauté »). Là où le français se contente d’un vocable pour désigner un « baiser », le latin en possède trois : “*basium*” (affectueux et familier) ; “*osculum*” (civil et respectueux) ; “*sua-vium*” (charnel et lascif)¹.

– Au concept de « vérité » en français, correspondent deux termes en russe, difficiles à définir : “*правда*” (*pravda*), vérité factuelle, rationnelle mais contestable, et “*истина*” (*istina*), vérité intime voire ultime relevant de l’intuition si ce n’est de la spiritualité…

Inutile de multiplier les exemples : il est évident que les langues ne dénomment pas des “objets” leur préexistant et qu’en conséquence « *les signifiés linguistiques ne se superposent pas d’une langue à l’autre : ils représentent autant de conceptualisations des choses et des*

1. A. Lacroix, *Contribution à la théorie du baiser*, Éds Autrement, 2011.

états de choses » (R. Martin) ; en d'autres termes : « *les signifiés linguistiques naissent du réel, mais ils le structurent et l'interprètent.* »

Nous porterons également au passif des manuels usuels, l'instauration d'une coupure, d'une compartimentation étanche entre le lexical, d'un côté, et le grammatical, de l'autre, or, ***il y a maints problèmes d'ordre grammatical qui se résolvent par du lexical et inversement***, l'exemple classique étant celui de la traduction des deux énoncés : « *Il voulait s'enfuir* » vs. « *Il voulut s'enfuir* » jouant sur l'opposition de temps – Imparfait/Passé simple – en français. Cette opposition, n'ayant pas d'équivalent en anglais – qui ne possède qu'un *Simple past* – trouve une solution d'ordre lexical liée, cependant, à la question de l'Aspect (abordée dans la Section 17) :

He wanted to escape vs. He tried to escape.

De même que H. Adamczewski, au terme d'une brève démonstration portant sur la différence entre : *I don't* (Non !) et *I 'don't* ou bien *I do 'not* (fortement accentués et correspondant à : « Jamais de la vie ! ») pouvait conclure que « *la phonétique est bel et bien de la grammaire*¹ », nous pouvons affirmer que le ***lexical relève bien du grammatical et vice versa***.

Enfin, autre pierre d'achoppement – qui n'en épuise pas la liste – l'escamotage du fait essentiel que la structuration des deux lexiques est fondamentalement différente : alors qu'en langue (c'est-à-dire avant emploi effectif dans le discours), le français ne connaît pas de distinction tranchée entre catégorie du Nom et de l'Adjectif, c'est entre Nom et Verbe que l'anglais gomme la frontière (nous y reviendrons). En revanche, pour ce qui est du Nom et de l'Adjectif, l'anglais, à l'inverse du français, connaît une distinction morphologique nette entre catégorie du Nom (flexionnelle : *a dog*→*dogs* ; *child*→*children*) et catégorie de l'Adjectif (sans flexion puisque invariable : *fierce*∅ *dogs*). Toutes questions qui feront l'objet d'une étude plus approfondie dans les sections suivantes.

Exemples de Présent auxilié tirés de divers ouvrages :

You're being outrageous, Jeff! That's abominable! (W. Styron)

And you're being as usual boringly puritanical (W. Styron)

Like my father when he's being a proud Pullman porter seeing the world (Toni Morrison)

Or am I missing something? (Tom Wolfe)

You're just being kind (Tennessee Williams)

Do you really think so? You're not just being nice, Sally? (Tennessee Williams)

My, my, we are being clever today, aren't we? (P. Auster)

He was probably just being polite (P. Auster)

I am not being dramatic when I say this (P. Auster)

He's being absurd (E. Spencer)

And when you miss seeing that, I swear to you, you're missing the whole point of the Jesus prayer (J. D. Salinger)

I'm just being devil's advocate (D. Lodge)

If I am not being nosy (D. Lodge)

She was being for the 1st time her own natural self (Ford Madox Ford)

Are we having to walk all the way to X? (D. Lodge)

She was only being realistic (D. Lodge)

They never laugh that way just when they are being polite or at a joke (R. P. Warren)

He's just being logical (R. P. Warren)

1. H. Adamczewski et J.-P. Gabilan, *Déchiffrer la grammaire anglaise*.

SECTION 4

LANGUE ET RÉALITÉ

« Il n'y a pas d'idées préétablies et rien n'est distinct avant l'apparition de la langue » (F. de Saussure)

« Le langage reproduit le monde, mais en le soumettant à son organisation propre » (E. Benveniste)

« Il apparaît donc que la langue que nous parlons, avec ses préjugés vains ou valables, avec les suggestions de ses sonorités, avec les rapprochements qu'elle indique par l'étymologie sérieuse ou fantaisiste, oriente notre pensée »

(Y. Belaval)

LA QUESTION DES RELATIONS ENTRE langue, pensée et réalité est l'une des plus complexes qui se posent à la linguistique ; en la simplifiant à l'extrême, elle peut se réduire à la question suivante : « *Les langues dénomment-elles des objets qui leur pré-existent ?* » (R. Martin). Interrogation primordiale à laquelle on a spontanément tendance à répondre par l'affirmative tant est naturel le sentiment que la structure du langage refléterait celle de la réalité environnante dont le découpage préexisterait à l'apparition de la faculté de communiquer par le truchement de signes linguistiques. La présentation traditionnelle des manuels de vocabulaire – à base de listes de relations bi-univoques entre des termes issus de langues étrangères différentes – renforce d'ailleurs l'illusion naïve d'une langue-répertoire ou calque de la réalité extra-linguistique ; or, « *les signifiés linguistiques ne se superposent pas d'une langue à l'autre : ils représentent autant de conceptualisations des choses et des états de choses* » (R. Martin). Effectivement, loin que le monde s'ordonne – antérieurement à la vision que nous en avons –, en catégories distinctes, chacune recevant une désignation spécifique dans chaque langue, nous le disséquons, pour reprendre l'expression de L. B. Whorf¹, selon des lignes de force ou de partage imposées par nos langues maternelles : « *L'activité symbolisatrice ne sert pas à nommer un monde déjà connu mais à produire les conditions même de sa connaissance* » (U. Eco). En conséquence, à chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience ; tout système linguistique renferme une analyse du monde extérieur qui lui est propre et qui diffère de celle des autres systèmes et c'est d'ailleurs, à ce plan-là – celui du découpage de la réalité – que se situerait l'arbitraire dont nous avons déjà parlé : « *Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité* » (E. Benveniste). Il en résulte que :

Les mots ne sont pas de simples étiquettes dont l'ensemble constituerait les langues en purs inventaires. Ce ne sont pas les articles énumérables d'une taxinomie. Ce sont des sources de concepts. Par eux, l'univers se trouve ordonné en catégories conceptuelles. Des catégories, donc, qui ne sont d'aucune manière inhérentes à la nature des choses. La langue reconstruit à son propre usage, en se les appropriant, les objets et notions du monde extérieur qui [...] constituent ce que les linguistes appellent le référent*. [...] Ainsi, en parlant le monde, les langues le réinventent ; elles ordonnent objets et notions selon ce qu'on pourrait appeler un *principe de double structuration* :

– la création de catégories par abstraction et hiérarchisation. Le monde ne contient pas d'objets qui représentent la pluralité, la singularité, la dualité, l'animé, l'humain, la qualité, la quantité, la possession, la détermination, l'agent, le patient, la transitivité, la couleur, la parenté. Mais ces catégories sont présentes dans les langues en tant qu'universaux... ;

1. "We dissect nature along lines laid down by our native languages."

– la seconde structuration est interne. C’est celle qui organise les langues elles-mêmes, à plusieurs niveaux, en réseaux de solidarité. Le signifié d’un signe, au sein du lexique et, en particulier, d’une zone sémantique, est défini par sa différence. Les systèmes phonologique et grammatical de chaque langue sont liés entre eux, dans leur histoire comme dans leur synchronie, par des rapports d’interaction qui ne correspondent à rien dans la réalité extérieure, et façonnent, par opposition à cette dernière, l’autonomie des langues en tant que modèles de production de sens. (C. Hagège)

Il est donc patent, à présent, que tout en étant un système indépendant de la réalité extralinguistique, la langue n’en filtre pas moins la réalité et organise notre vision de l’univers de sorte que notre pensée se coule dans le moule de la langue maternelle, qui a plus ou moins de rapport avec celui d’une autre langue. Par exemple, le spectre des couleurs, qui peut apparaître comme une donnée de la nature, ne se prête pas au même découpage selon les différentes langues : le gallois n’a qu’un seul terme pour le bleu et le vert (*glas*), le latin distingue le blanc mat (*albus*) du blanc brillant (*candidus*), etc. Et pour prendre un exemple très éloigné des langues européennes : le wolof (langue d’Afrique de l’Ouest), rend par des *verbes* – qu’on peut qualifier d’auxiliaires –, des notions que le français exprime par des *adverbes*. Ainsi, pour dire : « Il vient souvent », on dit quelque chose comme : « Il fréquente de venir » ; pour « Il est ici depuis longtemps », « Il a duré ici » ; pour « Il est venu tôt », quelque chose comme : « Il a tôté à venir » (Cf. en français : « Il a tardé à répondre à ma lettre »).

En fait, et c’est un paradoxe souligné par C. Hagège : « *Les langues diffèrent non parce qu’elles peuvent ou non exprimer, mais par ce qu’elles obligent ou non à dire* ». Elles se distinguent par le type d’information que véhiculent obligatoirement leurs structures grammaticales. La traduction de : « Viens ici ! » par “*Come here!*” n’est valable que hors situation, car il existe en anglais une contrainte imposant de tenir compte de **la position respective des interlocuteurs** ; du coup, on dira : *Come over here!* s’ils sont sur le même plan ; *Come in/out here!* s’il s’agit pour l’un des deux d’entrer ou de sortir et *Come up/down here!* s’il est question de monter ou de descendre.

Il est des cas plus subtils et redoutables tel cet *incipit* de texte littéraire évoquant les passagers d’un navire de croisière et que devait traduire, sous la houlette de Mme Guillemin-Flescher, un groupe d’agrégatifs : « *Le matin du troisième jour....* » ; et le groupe de proposer en chœur : « *On the morning of the third day...* », sauf que pour satisfaire une linguiste aussi précise et exigeante que l’auteur de *Syntaxe comparée de l’anglais et du français*, il manquait un petit rien qui changeait tout : l’indication de la situation en mer des passagers, donc : « *On the morning of the third day out...* » ; la leçon n’a jamais été oubliée.

Si nous comparons « L’ouvrier travaille » et ses deux traductions anglaises (hors contexte) : “*The worker is working*”/“*The worker works*”, on remarque que le français contraint à fournir une information sur le sexe du travailleur par l’intermédiaire du genre masculin, mais ne permet pas de savoir si l’ouvrier travaille *en ce moment* ou bien *de manière habituelle* ; le contexte tranchera. L’anglais, en revanche, ne donne pas d’indication sur le sexe du sujet, mais oblige à trancher entre l’aspect habituel et l’aspect ponctuel. Conséquence ? L’étude d’une langue étrangère implique non seulement **l’assimilation d’un savoir nouveau, mais également la refonte de certaines catégories de pensée** – une adaptation des schémas d’analyse et de perception de la réalité extra-linguistique ainsi qu’une modification de la façon d’en rendre compte. Au fond, il s’agit moins de « faire de l’anglais », selon l’expression consacrée des étudiants entrant à l’université, que de laisser l’anglais « refaire » ou refondre l’apprenant, processus aussi difficile qu’exaltant.

À titre d’illustration des divergences entre les langues concernant le « rendu » de la réalité, nous évoquerons la façon dont français et anglais déroulent ce que J. Vinay et J. Darbelnet appellent « *le film de l’action* » à partir de l’exemple, devenu depuis canonique, de : « Blériot a traversé la Manche en avion », traduit par “*Blériot flew across the Channel*” où l’on constate une inversion des données de l’expérience dans le compte-rendu linguistique de chaque idiome : direction du mouvement (« traverser ») + moyen (« en avion ») en français *vs.* moyen (“*flew*”)

+ direction du mouvement (“*across the Channel*”) en anglais. Il s’établit effectivement entre les deux langues un *chassé-croisé* où l’anglais rend par un verbe (“*fly*”) la modalité de l’action que le français décrit par une locution adverbiale (« en avion »), le verbe français (« traverser ») se transposant en préposition (“*across*”).

Il est évident, comme l’écrit C. Hagège, que : « *L’ordre des mots est un ordre spécifique. Ce ne peut être l’ordre du monde [...]. Ni reflet de l’univers, ni miroir de l’idée, l’ordre des mots n’a d’orient qu’en lui-même. En quoi il représente l’ordre du langage* ». Et les structures dites « résultatives » – rendant compte d’un résultat et du moyen (ou de la manière) dont il a été atteint – témoignent de la validité de cette observation capitale, aussi en proposerons-nous – après un recensement à peu près exhaustif des principaux types qu’elles sont susceptibles d’adopter –, un large et authentique échantillonnage – puisé dans diverses œuvres de fiction américaines et britanniques ou des essais – qui donnera une juste idée de la fréquence et de l’importance de ces constructions propres à l’anglais.

STRUCTURES RÉSULTATIVES

PRINCIPAUX TYPES

1. Agent + Verbe + Groupe Nominal + Adjectif :

The crow picked the skull empty → Le corbeau a évidé le crâne à coups de bec

The dog licked his plate clean

2. Agent + Verbe + Groupe Nominal + Participe Passé :

He pulled his tie undone → Il a défait le nœud de sa cravate en tirant dessus

Flush barks one distracted when he wants a door opened → Flush aboie à vous rendre fou quand il veut qu’on ouvre la porte

3. Agent+Verbe+Groupe Nominal+postposition :

They kicked the dog out → Ils ont fait sortir le chien à coup de pied

She kissed the child’s tears away → D’un baiser, elle a arrêté les pleurs de l’enfant

4. Agent+Verbe+Groupe Nominal +Groupe Prépositionnel :

She sang the baby to sleep→ Elle a endormi le bébé en lui chantant une chanson

She rocked / lulled the baby to sleep→ Elle l’a endormi en le berçant

Into vs. Out of

I nearly talked him into reading contemporary verse → Je l’ai presque persuadé de lire...

You won’t frighten me out of telling the truth → Vous ne me dissuaderez pas de dire la vérité par des menaces/intimidation

We talked him out of selling his car → Nous l’avons dissuadé de vendre...

They laughed him out of his plans → Ils l’ont fait renoncer à ses projets à force de moqueries

5. Agent+Verbe+Pronom réfléchi+Groupe Prépositionnel :

I wrote myself back to sanity → L’écriture m’a permis de retrouver la raison

He drank himself to death → La boisson l’a tué

Milton read himself blind → Milton est devenu aveugle à force de lire

He shouted himself hoarse → Il a perdu la voix/s’est enroué à force de crier

6. Agent+Verbe+One's way+ Groupe Prépositionnel/Postposition :

He has worked his way up → Il s'est élevé à force de travail

He had idled his way through Oxford → Il avait fait Oxford sans se fouler

He shouldered (elbowed, kicked, threaded, etc.) his way through the crowd → Il a fendu/traversé la foule à coup de coude ; de pied ; en se fauflant)

We laughed our way through that fortnight → On a passé cette quinzaine à se marrer

She wanted to marry her way out of the house (T. Wolfe, *Back to Blood*)

Absence de GN à droite → c'est le S agent qui subit le résultat :

He ran out → Il est sorti en courant

He limped up the hill

She struggled out of her coat

Passivation possible :

He was booed from the stage → Il a quitté la scène sous les huées

St Stephen was stoned to death → Saint Étienne a été lapidé

The square has been changed beyond all recognition → La place est devenue méconnaissable

Pour qu'il y ait un schéma résultatif, il est nécessaire qu'il y ait un état résultant (à droite du verbe) ; le verbe indique le processus par lequel on arrive à ce résultat. Comparer : *They burnt her alive* (« Ils l'ont brûlée vive », qui n'est pas un schéma résultatif) et *They shot her dead* (« Ils l'ont fusillée/tuée d'un coup de feu »)

EXEMPLES DE STRUCTURES RÉSULTATIVES

Bert felt sure from his brief visit that Songbirds had been virtually hunted out of the area (Gary P. Nabhan, *Songbirds, Truffles and Wolves*)

I was unsure of just how these days of dancing down an unfamiliar trail had redirected my entire trajectory (*Ibid.*)

The cypresses against a sky blown clean of clouds by this afternoon's wind (*Ibid.*)

Robber bands were lurking close by waiting for us to go to the village butcher before swooping down to pick the house bare: vider la maison de son contenu (P. Mayle, *A Year in Provence*)

They rented a car so they weren't dependent on us to ferry them around (*Ibid.*)

And every September she had the job of coaxing another few kilometers out of the grape truck (*Ibid.*)

I've worried myself grey-headed (W. Styron, *A Tidewater Morning*)

Essentially he was a poet who had stumbled by error into technology

He devoured three cantaloupes, slurped down bowl after bowl of Rice Krispies, and gummed his way through a panful of hot cornbread

I had passed most of the day [...] squinting my way through volume three of Freeman's R. E. Lee, A Ford truck...dimly limped past...screeched to a stop...slammed into reverse

It's her I've fought my way up for (C'est pour elle que je me suis battu pour atteindre le sommet)

The idea of fatherhood has sobered him into a new sense of responsibility (P. Auster, *The New York Trilogy*)

Trap me into a confession / Drinking myself into another world / Sobbing myself to sleep

I saw no choice but to lie my way out of these scrapes (Pas d'autre option que de mentir pour me tirer d'affaire)

He ate his way to the brink of oblivion, gorging himself on cream puffs and doughnuts (Il était parvenu au seuil de l'oubli en s'empiffrant de choux à la crème et de beignets à la confiture)

X, the jovial eunuch who had eaten his way past desire (X, l'eunuque jovial, avait tué en lui tout désir sexuel en s'empiffrant)
Grope his way through a simple conversation
I waved down a cab
His need to wipe the slate clean and start over again
He had tricked himself into a false reading of the facts
Two teams would sweat their way through a free-for-all of kicking and running and knocking each other down
A small but significant number of women have battled their way into the political arena, medicine, law, the universities
I saw my father campaigning himself to death
Women are socialized into becoming inauthentic beings with no real personal autonomy (Introducing Postfeminism)
The Logos has bewitched us into the mistaken belief that meaning somehow exists "out there" and guarantees the truth of our statements (Lacan and Postfeminism).
Material well-being is universally appealing to those who have sufficient means to buy into the dream
They acquire semi-American accents, homogenising out their distinctiveness
European nations have been fought out of their colonies
Thinking our way into the fundamental natures of things
She got off the bed and finally worked her way into a pair of Levi cut-offs (H. Crews, Celebration)
He would usually drink himself into unconsciousness
As he bulled his way to the exit (Tandis qu'il fonçait vers la sortie comme un taureau)
The evils that come from the Lord and burn the prophet clean.... (Flannery O'Connor) : Les maux qu'envoie le Seigneur et qui purifient le prophète par le feu
This is not something you can talk your way out of this time like you've done before
St Francis was not anthropomorphizing or coaxing the wolf into becoming a pet (P. Nabhan)
I was shamed into an awareness of myself
To towel oneself dry
He had a habit of lapsing into foreign phrases at key emotional moments
Debating within himself whether or not to steam the envelope open
Some disturbing vision would weave itself into a dream (Kate Chopin)
To stump through life lame after breaking a leg (W. Humphrey)
The act of a nation willing itself into existence (H. Adams)
He twisted the water from his shirt
A streetcar clanking into motion (Cormac McCarthy)
She lived herself gradually into the life at London
Worry oneself sick over temporary troubles (R. Lardner)
A butcher's block, bleached colorless from scrubbing (W. Humphrey)
The permanent breaking loose from this poetic gentility was not accomplished until a generation later
The appearance of an original artist, springing without antecedent into life is always an illusion
See if you can talk some sense into him (J. Le Carré)
Sweat the fever out (Th. Pynchon)
I could drink you under the table any day of the week (D. Lodge)
The paradise motif brainwashes the tourists into thinking they've actually got there, in spite of the mismatch between reality and archetype (D. Lodge)
Like a child eating his way through a bag of mixed sweets (D. Lodge)
The young man sweats and stammers through an explanation (D. Lodge)
Soldiers who had fainted were being slapped into consciousness (D. Lodge)
He was frightened off attempting any more extra-marital adventures (D. Lodge)
Immigrants adapted their names to ease their way into American society

Shells pulverising the earth into a tormented moonscape of hillocks and craters
Birds eaten out of existence by the Maoris
They [i.e. viruses] burst into busyness/into life
She managed to diet away close to one-fifth of her body weight
She did a swan dive and knifed into the water
Nursed his wife through the torturous terminal stages of breast cancer
Marry one's way out of the house / Drink away one's demons

Le constat s'impose : « **les signifiés linguistiques naissent du réel, mais ils le structurent et l'interprètent** » (R. Martin), observation que tout angliciste se doit de garder présente à l'esprit pendant son apprentissage.

SECTION 5

L'IMBRICATION DU LEXICO-GRAMMATICAL : L'APPOSITION ET L'ATTRIBUT

« Il n'existe pas de catégorie grammaticale sans composante lexicale, de même qu'il n'existe pas de lexique qui ne comporte pas de propriétés formelles d'ordre grammatical. Bref, toute grammaire est grammaire lexicale. » (A. Culioli)

POUR ILLUSTRER L'IDÉE SUR LAQUELLE s'est conclue la Section 3, à savoir que *le lexical et le grammatical s'interpénètrent*, nous proposerons un exemple concret, une étude de cas : la traduction de deux énoncés simplissimes – « *Son père est médecin généraliste* » et « *Son père, physicien célèbre, a reçu le Prix Nobel en 1990* » – proposée à titre d'exercice inaugural d'un Cours de thème grammatical à destination des étudiants de 1^{ère} année d'un Département d'Études Anglophones. Promotion après promotion, le constat a toujours été le même : après sept ou huit ans d'étude de l'anglais dans le secondaire, 90% des étudiants de L1, entrant à l'université, sont incapables de traduire correctement ces deux énoncés ; à de très rares exceptions près, ils proposent invariablement les traductions suivantes : **His/her father is doctor* pour le premier énoncé, et **His/her father, famous physicist, was awarded the Nobel Prize in 1990* pour le second¹. Quelles sont les causes de cette incapacité chronique ? L'indéracinable conviction que parler une langue étrangère consiste simplement à “plaquer” des mots de L2 (en l'occurrence l'anglais) sur des mots français sans se rendre compte que les vocables constituant un énoncé remplissent des fonctions grammaticales dont il faut tenir compte et surtout que les structures sous-jacentes à leur emploi peuvent différer d'une langue à l'autre ; en d'autres termes, *les vocables s'organisent en énoncés en fonction de règles de construction et de position (dont l'ensemble forme la Syntaxe)* qui diffèrent d'une langue à l'autre :

- « Ça m'intéresse » devient en anglais “*I'm interested*” ;
- « Ça me plaît » → “*I like it*” ;
- « Ça m'est égal » → “*I am not bothered*” ;
- « Tu me manques » → “*I miss you*” ;
- « Il est devenu aveugle à force de lire » → “*He read himself blind*” ;
- « Elle ne se doutait guère que... » → “*Little did she suspect that...*” ;
- « Je regrette d'être venue » → “*I wish I hadn't come*” ;
- « On lui donnerait le bon Dieu sans confession » → “*She looks as if butter wouldn't melt in her mouth*” ;
- « Elle lui plaira sûrement » → “*She's sure to please him*” ;
- « J'ai l'impression que c'était hier » → “*It feels like yesterday to me*”, etc.

On pourrait, là aussi, multiplier les exemples de ces réorganisations des éléments de l'énoncé, qui s'expliquent d'ailleurs, pour les trois premiers cas, par la tendance spontanée en anglais – bien mise en lumière par J. Guillemin-Flescher² – de prendre comme terme de départ d'un énoncé un élément plus déterminé de préférence à un moins déterminé et, en particulier, un animé humain de préférence à un animé non-humain : c'est bien le cas de “*I*” par rapport à “*It*” ou “*This/That*” qu'entraînerait un calque fort maladroit (**It/This interests me*).

1. Précisons que le vocabulaire est donné. Solutions : “*Her/his father is a general practitioner*” // “*His/her father, a famous physicist, was awarded the Nobel Prize in 1990*”.

2. J. Guillemin-Flescher, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*, Gap, Ophrys, 1981.

La gamme descendante des choix d'un terme de départ se poursuit par celle d'un animé non-humain de préférence à un inanimé et enfin d'un singulier de préférence à un pluriel... Ce qui explique que, dans la notice nécrologique d'un général (parue dans *Le Monde*), la mention : « *Sa troisième étoile lui vint en 1965*¹ » devienne sous la plume d'un traducteur anglophone : “*He got his third star in 1965*” ; le thème principal (“*topic*”) de la notice reste bien le défunt et non le grade de général de corps d'armée. C'est notamment par ce souci de cohésion discursive ou syntaxique que s'expliquent maintes passivations en anglais comme dans l'exemple suivant : “*She rose to speak and was listened to with great attention*” (O. Jespersen), qui évite la rupture de cohésion qu'entraînerait à la voix active la concurrence de deux sujets différents : “*She rose to speak and the audience listened to her with great attention*” ; la passivation fait de “*She*”, le véritable thème et l'unique pivot du propos et non *the audience*.

Explication 1 :

Les deux opérations, qui sous-tendent les énoncés proposés en exemple permettent en fait (malgré leurs différences de surface) d'exprimer la même chose, c'est-à-dire d'apporter une information nouvelle et ensuite d'établir une équivalence – une égalité, une identité – entre deux éléments distincts, X et Y : X est Y signifie X = Y (identité de X et de Y), par exemple : « *Elle est française/étudiante/sage-femme, etc.* » Cet énoncé indique l'identité du sujet “*Elle*” et des qualités ou attributs qui suivent : *française, étudiante, sage-femme*².

De même, mais par un moyen différent (virgule + pause à l'oral), l'énoncé X,Y permet de poser sans passer par le relais d'un verbe, par simple juxtaposition, l'égalité entre X et Y : « *Citoyen britannique, il n'avait pas besoin de visa pour se rendre en Australie* » : « *Citoyen britannique* » (X) = « *Il* » (Y) : “*A British citizen, he did need a visa to go to Australia*” ; « *Son père, physicien célèbre, etc.* » → « *Son père* » (X) = (Y) « *physicien célèbre* ». Nous pouvons à présent donner la définition des deux fonctions illustrées par les énoncés ci-dessus.

Attribut : la qualité ou la manière d'être que l'on reconnaît appartenir à quelqu'un ou à quelque chose par le moyen d'un verbe exprimé (*être, devenir, sembler, etc.*) ou sous-entendu : « *Notre homme est fou* » (“fou” est attribut du sujet “notre homme” avec lequel il est mis en rapport par l'intermédiaire du verbe être) ; « *Je le juge coupable* » (“coupable” est attribut du complément “le”), « *Il est ingénieur* », etc.

Apposition : la notion s'applique au mot ou au groupe de mots qui, placé à la suite d'un nom, désigne la même réalité que ce nom, mais d'une autre manière et en est séparé par une pause (dans la langue parlée) et une virgule (dans la langue écrite) : ainsi, *chef-lieu de la Corse* est en apposition à *Ajaccio* dans l'énoncé : « *Ajaccio, chef-lieu de la Corse, est la ville natale de Napoléon* » ; « *Vous, Duval, le génie de la classe, répondez, etc.* »

1. C'est au seuil de la traduction – à la relecture et à la réflexion – que ce type d'énoncé, courant en français, révèle son étrangeté ; l'étoile, comme par magie, vient se déposer de son propre chef et mouvement – « *Objets inanimés avez-vous donc une âme ?* » – sur l'épaulette du brave général.

La tendance à supprimer dans une phrase anglaise la qualité agentive d'un inanimé et à choisir un animé humain comme point de repère d'une restructuration a été relevée et analysée par J. Guillemain-Flescher dans *Syntaxe comparée* où figurent, entre autres exemples : « *Sa conscience le taraudait...* » (M. Tournier, *Vendredi*), traduit par : « *He suffered pangs of conscience*” et « *Aussitôt la vieille angoisse bien connue et si redoutée lui mordit le foie. Elle ne relâcha son étreinte qu'à moitié, lorsqu'il eut découvert dans une anfractuosité de rocher un petit poulpe gris* » que le traducteur de l'œuvre rend par : “*At once he was assailed by that familiar and dreaded sense of alienation, which was only partly relieved when he discovered, in a cavity in the rocks, a small grey squid*”.

2. Cf. l'hypothèse suivante : « On peut penser, comme les auteurs de la *Grammaire de Port-Royal* que les N[oms] de métier (*médecin, professeur*) sont, en fait, des adjectifs (*un roi* = « un homme roi »), ce qui explique leur capacité à fonctionner comme attribut sans article (*Pierre est médecin / *Pierre est garçon*), propriété qu'ils ont en commun avec tous les N[oms] d'agents. » (N. Flaux et D. Van de Velde).

Explication 2 :

La traduction correcte de deux énoncés proposés implique, en outre, la prise en compte de deux autres données fondamentales liées aux caractéristiques de l'anglais :

1. la distinction entre substantifs comptables (*Countable nouns*) et non-comptables (*Uncountable nouns*) que les dictionnaires monolingues indiquent en faisant suivre tout nom d'un C ou d'un U ;
2. la fonction de l'article rhématique• : A ou An.

1. Countables vs. Uncountables

Il existe en anglais deux principaux types de fonctionnement pour les noms :

- le discontinu ou discret [*discrete* or *separate*] (*Countable*) : ces noms renvoient à des entités séparables en unités que l'on peut donc compter ou dénombrer (*a dog*→*two dogs* ; *a book*→*a dozen books*) ;
- le continu dense (*Uncountable*) : on ne peut pas distinguer d'unités détachées les unes des autres : *sugar*, *water*, *courage*, *kindness* mais on peut quand même quantifier (*a little/much/some water...*).

En conséquence, pour désigner une ou x unité(s), il faudra la/les prélever au moyen d'un outil linguistique appelé « **dénombrer** » : *luggage* (les bagages)→*a piece of luggage* (un bagage) *sugar* (du sucre) vs. *three lumps of sugar* (trois sucres) ; *two items of news* (deux nouvelles) ; *three pieces/words of advice* (trois conseils) ; *four pieces of furniture/luggage* (quatre meubles/valises), etc.

Conclusion : **En anglais, tout nom comptable au singulier en fonction d'attribut ou d'apposition doit être précédé d'un article rhématique A/An** : “*He is a retired army officer*” ; “*Her father, a retired army officer, died two years ago*” (le terme apposé peut apparaître en tête : “*A retired army officer, her father died two years ago*”.)

Notons – pour faire coup double (“*To kill two birds with one stone*”) – que cette même règle permet de comprendre la différence de construction entre le français et l'anglais quand il faut traduire un nom introduit par une préposition : s'il s'agit d'un nom comptable au singulier, il sera précédé d'un article : “*His reputation is without a blemish*” [C] : « *Sa réputation est sans tache* », mais : “*I hope I may say it without Ø vanity*” : “*vanity*” étant indénombrable [U] est précédé du déterminant Ø.

She went out without an umbrella [C] : sans Ø parapluie ;

He was without a boyfriend [C] *at the moment* : sans Ø compagnon ;

Without Ø fear / Ø sugar / Ø enthusiasm : déterminant zéro devant ces trois indénombrables : « sans peur » ; « sans sucre » ; « sans enthousiasme ».

2. Fonction de l'article rhématique A/An

Cet outil grammatical a pour fonction essentielle de permettre l'extraction et l'actualisation d'un élément appartenant à la classe à laquelle renvoie la notion nominale : “*Her father is a doctor*” : cet énoncé permet de poser l'existence d'une classe¹ et d'indiquer qu'on en prélève un élément caractéristique : “*Her father is a doctor*” veut donc dire que “*her father*” appartient à la classe des “*doctors*”, dont il est un élément représentatif.

La structure française : « X est Y » devient en anglais : “*X is a(n) Y*” si Y appartient à la catégorie des dénombrables et « X, Y » devient “*X, a(n) Y*” sous la même condition : “*Her father is a general practitioner*” / “*His father, a famous physicist, was awarded the NP in 1990*“. QED (*Quod Erat Demonstrandum*) = CQFD !

1. Au sens linguistique du terme, c'est-à-dire un ensemble d'éléments discontinus regroupés sur le critère de propriétés communes : ici la classe des “*doctors*”.

3. Développement

L'attribut et l'apposition se combinent et culminent dans une troisième structure qualitative existant en français : le groupe binominal en "de" (« *un imbécile de journaliste* » ; « *cet abruti de fonctionnaire* ») mais beaucoup plus répandue en anglais sous la forme : *Noun (X) + of + a(n) + Noun (Y)*. Cette construction permet de mettre en relation (souvent métaphorique) deux noms partageant au moins un trait caractéristique : X est Y (« *Ton frère est un crétin* ») → X,Y (« *Ton frère, ce crétin, prétend que...* ») et enfin, troisième structure : « *Ton crétin de frère* » = "*Your fool of a brother*".

Autres cas : entre une "femme" et un "papillon" peut s'instituer un rapprochement fondé sur le partage d'une ou plusieurs propriétés communes ou supposées telles : la légèreté, l'insouciance, le "papillonnage", etc., ce qui permet de forger l'expression : "*His butterfly of a wife*" (R. O. Butler) ; un mot qui change de forme – comme *Ci* en italien, qui peut devenir *Ce* ou *C'* selon le cas – inspire à une Américaine, qui apprend cette langue, l'image suivante : " "*Ci* a chameleon of a word that shifts meaning shamelessly" (F. Mayes) ; un jardin, grand comme un mouchoir de poche, est évoqué par l'expression : "*My handkerchief of a garden*", etc.

Les textes américains ou britanniques regorgent d'exemples : "*He was a mountain of a man*" [une vraie montagne] ; "*A firecracker of a woman*" (P. Nabhan) [une femme pétillante] ; "*An incredible rattletrap of a truck*" (W. Styron) [un tacot brinquebalant] ; "*A physical wreck of a man*" [une épave] ; "*This balding old ruin of a woman*" [un vieux débris chauvissant]¹ ; "*His stump of an arm*" [son moignon de bras] ; "*This wonderful, beautiful beast of a girl [...]*" *A young black girl, a single shining muscle of a girl*" [il s'agit d'une culturiste, un bel animal tout en muscles] (H. Crews) ; "*English has always been a vacuum cleaner of a language, sucking in words from other languages*" (D. Crystal) ; "*Her trombone of a voice*" ; "*A joke of a phrase*" ; "*A biggish box of a house*" ; "*A fat cow of a wife*" ; "*A little weasel of a man*" ; "*Her scarlet gash of a mouth*" ; "*Wife, that knife of a word*" (J. Updike) ; enfin, une publicité vantant les performances d'une Aston Martin : "*The AMB001 is a lightweight racer of a bike*" (une bête de course ; un poids léger, taillé pour la compétition), etc.

L'apprentissage d'une langue étrangère implique la maîtrise d'opérations et d'outils linguistiques plus ou moins complexes sans laquelle il est impossible de produire des énoncés acceptables (*id est*, grammaticalement corrects) et donc compréhensibles. Apprentissage qui requiert réflexion, une certaine aptitude à l'abstraction, méthode et régularité dans l'effort : hors ces qualités, point de salut.

Autres exemples de structures appositives ou attributives :

I am a cop ; He died a Catholic

She's a witch and she looks it ; My desire to become a writer

In 1984, a novel by G. Orwell, the ministry of Truth put up giant posters which read : "War is peace Freedom is slavery Ignorance is strength"

The house, a rough translation of my body into a mute language of windows, doors, and stone

The Post-Office, a great castle of a building within eyeshot of the Manhattan Bridge...

This girl looked absolutely innocent and guileless, a clueless white madonna come to Overtown

A Southerner born and bred, M. Twain used to claim that "A Southerner talks music"

But once I started being a student, a mere freshman, at Favorite River, there were all these older boys around [...] The latter was Gery's new girlfriend – a vivacious, chatty woman who'd just dumped her husband and was coming out (J. Irving, In one person)

1. "Chauvir" : devenir chauve. Vieux verbe français attesté par le *Dictionnaire historique de l'ancien langage françois* de J.-B. de la Curne de Sainte Palaye (1882). Le *CNRTL*, pour sa part, ne recense que l'homonyme "chauvir" signifiant "dresser, bouger les oreilles" (notamment pour un cheval).

Autres exemples de structures *Noun + of + a(n) + Noun* :

A violent madman of a fellow (Ford Madox Ford) / *A beast of a patient* / *A giantess of a chambermaid* / *A gawky stick of a man* (P. Auster) / *A pedantic little weasel of a man* / *He was an ox of a man* / *A fat cow of a wife* (P. Auster) / *A horse of a woman* / *A dumpling of a woman* (J. Salter) / *A lovely figure of a woman* (P. Auster) / *A failure of a husband* / *A stripling of a boy* (W. Humphrey) / *The small bundle of a woman who was his mother* (Ph. Roth) / *A little old squirt [foutriquet] of a fellow* (R. P. Warren)

Her long Calvary of a life

The PO, a great castle of a building within eyeshot of the Manhattan Bridge (Paul Auster)

You'll make a hell of a soldier

This great swollen fat fowl of a continent (= the USA)

A crazy hodgepodge of a book / *This rathole of a city* (P. Auster)

An old wreck of a building

A dreary, damp, cold dungeon of a world (E. Spencer)

Think what a hell of a position you put me in

A small arc of a rainbow / *The shambles of a hall* / *X walked carefully down the dark tomb of a corridor* (Ph. Roth)

He made a whale of a catch (au baseball) (Ring Lardner)

An assembly of lesser gods surrounding that god of a father of his (W. Humphrey)

That's a bit of a bad face isn't it? (J. Le Carré)

Without a shadow of a doubt

I did feel a bit of a prat [stupid person] / *His ugly wedge of a face* (D. Lodge)

Screwing that cunt of a lab assistant / *A prat of a heroine* (Stephen Fry)

That passport of a skill

His hoarse rook's caw of a voice

He was one dickens of a motivator

Fly the Ocean alone in a frail, singled-engined mosquito of a plane

A biggish box of a house / *A smack of a kiss* (R. P. Warren)

Gustafson was a mouthful of a name

SECTION 6

SONS DE LA PAROLE vs. SONS DE LA LANGUE : PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIE

« Grossièrement parlant, la phonétique recherche ce qu'on prononce en réalité et la phonologie ce qu'on imagine prononcer. » (N. S. Troubetzkoy¹)

« Aborder l'anglais sans un minimum de connaissances phonétiques et phonologiques relatives au français est tout simplement suicidaire. » (H. Adamczewski)

UNE LANGUE EST ESSENTIELLEMENT un ensemble de sons émis et perçus (les *phonèmes*, terme issu du grec *φωνή/phôné* : la voix) qui s'organisent en *système*. Dans un système, tout se tient et rien ne signifie en soi mais en fonction de l'ensemble ; par exemple : les diverses pièces d'un jeu d'échec forment un système et leur valeur, leurs fonctions et possibilités de déplacement dépendent de l'existence de toutes les autres ; elles se déterminent mutuellement ; il en va de même pour les phonèmes².

En fonction de leurs propriétés, on distingue plusieurs catégories de phonèmes ; l'anglais en comporte 49 (12 voyelles simples ; 8 diphtongues [deux voyelles prononcées d'une même émission de voix] ; 5 triphthongues [trois voyelles prononcées d'une même émission de voix] et 24 consonnes) ; le français, pour sa part, en compte 36 (16 voyelles dont 4 nasales et 20 consonnes).

| Voyelles brèves | Voyelles longues |
|---|--|
| /i/ fish /e/ bed /æ/ cat /ɔ/ box /ʊ/ book /ʌ/ bus */ə/ an *cette voyelle porte le nom de : <i>schwa</i> | /i:/ key /a:/ car /ɔ:/ door /u:/ shoe /ɜ:/ girl |
| Diphtongues | |
| /ai/→bike /aʊ/→house /ei/→plate /eə/→chair /iə/→beer /ɔi/→boy /əʊ/→boat /ʊə/→poor | |
| Triphthongues | |
| /eɪə/→player ; /aɪə/→fire ; /ɔɪə/→employer ; /aʊə/→sour ; /əʊə/→sower | |

Les consonnes se répartissent en *consonnes sonores* (produites avec vibration des cordes vocales) et *consonnes sourdes* (produites sans vibration)

1. Le prince Troubetzkoï, linguiste russe, dont les *Principes de phonologie* ont été publiés en 1949, à titre posthume, est un des fondateurs de la discipline comme distincte de la phonétique. Il fut membre du Cercle Linguistique de Prague, avec notamment, R. Jakobson, auteur des *Essais de linguistique générale*, Paris, Éds. de Minuit, 1963.

2. C'est là, également, la définition de la notion de « *structure* », terme que F. de Saussure n'a jamais employé (il parle de « système »), mais qui caractérise la linguistique dite structurale dont il est l'initiateur. Le linguiste danois, L. Hjelmslev, a donné de la structure la définition suivante aussi nette qu'abstraite : « *Une entité autonome de dépendances internes.* »

| Consonnes | | | | | | | | |
|----------------|------------|------------|------------|------------|--------------|-----------------|--------------|-------------|
| Sourdes | p | t | k | f | s | ʃ | tʃ | θ |
| Sonores | b | d | g | v | z | ʒ | dʒ | ð |
| Exemples | <i>pin</i> | <i>tin</i> | <i>cot</i> | <i>fat</i> | <i>cease</i> | <i>sure</i> | <i>rich</i> | <i>thin</i> |
| | <i>bin</i> | <i>din</i> | <i>got</i> | <i>vat</i> | <i>ease</i> | <i>pleasure</i> | <i>ridge</i> | <i>this</i> |

À cela s'ajoutent les trois nasales : /m n ŋ/ (*man* ; *sing*→/siŋ/) ; la liquide : /l/ sous deux variantes : le /l/ clair, proche du /l/ français : *liberty* et le /l/ sombre en finale : *bottle*, *little* ; la rétroflexe alvéolaire : /r/ ; la consonne expirée : /h/ et les deux semi-consonnes : /j/ (*yoke*) et /w/ (*water*) qui participent à la fois des consonnes (par un léger frottement) et des voyelles par le timbre.

Rappelons, après G. Faure, les principales différences entre l'articulation de l'anglais et du français, qui tiennent aux caractéristiques suivantes :

- faible tension des organes dans l'articulation des sons anglais et tension beaucoup plus grande en français ;

- les sons vocaliques du français sont très nets et très fermés (/i/, /é/, /è/) alors que voyelles anglaises présentent un caractère beaucoup plus indécis (lors de leur articulation, les muscles du cou et de la bouche sont beaucoup plus relâchés qu'en français) ;

- le plan d'émission des sons en français est placé dans la partie avancée de la bouche et les lèvres jouent un rôle important dans l'articulation ; le plan de l'anglais est plus proche du larynx ;

- instabilité des voyelles anglaises qui ne gardent leur timbre original que dans les syllabes accentuées d'où la neutralisation des voyelles inaccentuées (le schwa [ə], voyelle inaccentuée par excellence, est la plus fréquente de l'anglais) ;

- existence des diphtongues caractérisées par le glissement d'une voyelle forte vers une voyelle faible ;

- les plosives anglaises (p, b, t, d, k, g) s'arrêtent avant l'explosion quand elles sont à la fin des mots : *lip*, *curb*, *dead*, *book*, *bag*, etc. Pas de [ə] parasite (comme les francophones ont tendance à le rajouter).

Le phonème est une « *unité complexe acoustico-vocale dont l'articulation relève de la physiologie alors que sa réception est d'ordre psychique* » (A. Utaker), aussi l'étude des sons du langage se prête-t-elle à une double approche :

- **Phonétique** : la phonétique, c'est l'étude des sons du langage dans leur réalisation concrète, c'est-à-dire dans leurs particularités articulatoires et acoustiques, indépendamment de leur fonction linguistique ; la phonétique se préoccupe de la face matérielle des sons du langage humain ;

- **Phonologique** : la phonologie est la science qui étudie les sons du langage du point de vue de leur fonction dans le système de communication linguistique ; elle aboutit à la mise au jour des phonèmes, que l'on peut également définir comme la *plus petite unité dépourvue de sens que l'on puisse délimiter dans la chaîne parlée*. De ce point de vue, le phonème est donc une *unité distinctive minimale* caractérisée par un ensemble de « traits distinctifs ». R.

Jakobson a proposé un système de douze traits distinctifs binaires : sonore/sourd, nasal/non-nasal, etc. pour caractériser toutes les langues de la planète.

Bien que notre propos ne soit pas d'entrer dans le détail de la phonétique et de la phonologie de l'anglais¹, nous ferons une brève incursion dans le domaine de la phonétique combinatoire (qui s'occupe des modifications qu'entraînent les combinaisons des sons entre eux) dont les effets se constatent fréquemment dans le lexique. Nous nous intéresserons à trois phénomènes particuliers : l'**assimilation** (une consonne assimile sa voisine quand elle la modifie à son image) sous ses deux variantes (**progressive** et **régressive**) et le processus inverse de la **dissimilation** :

– l'**assimilation progressive** : un son est modifié sous l'influence de celui qui le précède (influence du 1^{er} sur le 2nd : c'est le cas en français du verbe « *subsister* » où le [b] sonore assimile le [s] qui le suit et se sonorise en [z] : [subzister]). La prononciation des pluriels anglais en /s/ présentent deux cas de figure : un assourdissement quand le [s] est précédé d'une consonne sourde (par ex. [k] ; se reporter au tableau précédent) ; ainsi on prononce avec la sourde [s] le pluriel de *book* → *book+s* [bʊks] ; mais [s] précédé de la sonore [d] se sonorise dans *seed+s* (sonore [z]) → [si:dz]

– l'**assimilation régressive** : un son est modifié sous l'influence de celui qui le suit (influence du 2nd sur le 1^{er} comme en français dans “*anecdote*” : le /d/ sonore impose sa sonorité au /k/ précédent, qui devient /g/ → [anegdot] ; de même dans “*seconde*” prononcé [s(ə)gõd]). On observe fréquemment ce phénomène dans la formation des mots (entre Nom et Verbe) comme dans : *give* [giv] → *gift* où l'on voit [v], sonore, se muer en la sourde correspondante [f] sous l'influence du [t] qui le suit dans le nom tiré du verbe. Autres exemples : *Drive* (conduire ; pousser) → *drift* (dérive) ; *rive* (fendre, déchirer) → *rift* (crevasse) ; *sieve* (tamis/er) → *sift* (passer au crible) ; *thrive* (prosperer) → *thrift* (épargne, économie) ; *cleave* (fendre) → *cleft* (fissure ; fente), etc.

La substitution d'un [f], consonne sourde, à [v], consonne sonore, s'observe dans d'autres cas : *grieve* (déplorer) → *grief* (chagrin) ; *relieve* (soulager) → *relief* (soulagement) ; *believe* → *belief*, etc.

L'opération inverse se réalise dans le cas du pluriel des substantifs terminés par un [f] qui va se sonoriser en [v] sous l'influence de la marque du pluriel [es] : *calf* [veau/mollet] → *calves* ; *elf* [lutin] → *elves* ; *half* → *halves* ; *knife* → *knives* ; *leaf* → *leaves* ; *life* → *lives*² ; *loaf* [miche] → *loaves* ; *scarf* [écharpe] → *scarves* ; *sheaf* [gerbe] → *sheaves* ; *shelf* → *shelves* ; *thief* → *thieves* ; *wolf* → *wolves*. Il existe quelques cas de double pluriel : *handkerchiefs/chieves* ; *hoofs* [sabot]/*hooves* ; *turfs* [gazon, motte, territoire de gang aux USA]/*turves* ; *wharfs* [quai]/*wharves*...

– la **dissimilation**. Dans le cas des pluriels de substantifs se terminant par une chuintante ou une sifflante – c'est-à-dire les sons suivants : [s] ; [z] ; [ks] ; [ʃ] et [tʃ] –, l'ajout de la marque du pluriel [s] donnant une forme imprononçable ou inaudible (**boxs* : pluriel non-perceptible), on ajoute une voyelle d'appui [i] facilitant la prononciation : *boxes* → [bɒksiz] ; *dish* → *dishes* [diʃiz] ; *glasses* ; *topazes* ; *brushes* ; *churches*, etc.

Le phénomène de l'**assourdissement** en fin de mot d'une sonore – caractéristique des langues comme l'allemand ou le russe³ où [d] final se prononce [t] comme dans : *und* (et) ; *das*

1. Il existe pour cela d'excellents manuels : R. Lilly & M. Viel, *Initiation raisonnée à la phonétique de l'anglais* ; H. Adamczewski, *Phonétique et phonologie de l'anglais contemporain* ; M. Ginesy, *Phonétique et phonologie de l'anglais*, etc.

2. Mais le pluriel de “*a still-life*”, une “nature morte” (en peinture), est “*still-lives*” (faute que nous nous retenons de corriger sur les cartels du Louvre et autres musées !).

3. Le phénomène de l'assourdissement (ou dévoisement) n'est pas inconnu en français : “Bourg-en-Bresse” est prononcé [burk] par les gens du cru ; le /g/ final s'assourdit en /k/. De même, dans le couplet de “*La*

Hund (le chien) ou город (*gorod* : la ville) – se retrouve également dans certaines formes de verbes forts au prétérit et au participe passé : *bend*→*bent/bent* ; *build*→*built/built* ; *gild*→*gilt/gilt* [dorer] ; *gird*→*girt* [ceinturer] ; *lend*→*lent/lent* ; *rend*→*rent/rent* [déchirer] ; *send*→*sent/sent* ; *spend*→*spent/spent*.

Enfin, et ce n'est pas le moins important, ce phénomène permet d'expliquer les trois réalisations différentes du suffixe -ED dans diverses formes verbales :

- 1) *-ed* se prononce [t] dans les verbes dont l'infinitif se termine par une consonne sourde : *stopped* ; *obsessed* ; *stooped* ; *looked*, etc.
- 2) *-ed* se prononce [d] dans les verbes dont l'infinitif se termine par un son vocalique ou une consonne sonore : *played* ; *said* ; *died*, *begged* ; *called* ; etc.
- 3) *-ed* se prononce [ɪd] avec la voyelle d'appui [i] après les verbes se terminant par les dentales [d] ou [t] : *wanted* ; *added* ; *pitted* ; *contradicted* ; *ascended* ; *responded*...

Les phonèmes sont a priori non-signifiants, même si on peut relever quelques unités minimales de signification (ou *monèmes* dans la terminologie de A. Martinet) se réduisant à un seul phonème : *a* [ə] (article) ; *are* [a:] ; *I* [ai], etc.

Au niveau supérieur de la syllabe¹, le rendement est plus élevé, car il y a de nombreux monosyllabiques en anglais, particularité renforcée par un mécanisme caractéristique de la langue moderne qui « consiste à abrégier les polysyllabes et à en retenir soit la première syllabe que, dans la plupart des cas, le système accentuel privilégie par rapport au reste du mot, soit une forme réduite, allégée d'une terminaison jugée trop savante » (P. Bacquet) comme le montrent les exemples suivants : “*mob(ile)*” ; “*gents*” ; “*phone*” ; “*baccy*” [*tobacco*] ; “*broolly*”, etc. “*Broolly*” (issu de “*um'brella*”), terme familier pour désigner un « parapluie » – ou plutôt pour rester dans le même registre : le “*pépin*” ; le “*pébroc*” ou le “*riflard*”, tombé en désuétude – est une illustration particulièrement intéressante de ce phénomène de troncation car seul a été conservé le noyau accentué du mot ; la syllabe antérieure [ʌm] a été escamotée.

Autre forme lexicale intéressante où le son – le phonème – avec ses qualités acoustiques et articulatoires, prime le sens, l'onomatopée, que Saussure définit comme « imitation approximative et déjà conventionnelle de certains bruits » : *cock-and-doodle-do/Cocorico* ; *hee-haw/Hi-han* ; *Achoo/Atchoum !* ; *Bang/Vlan !* ; *Hoot/Hou !* ; *Plop/Floc/Flac !* ; *Splash/Plouf !* ; *Whack/Paf !*

Nous aborderons ce domaine à partir des travaux que linguiste P. Guiraud² expose dans *Structures étymologiques du lexique français* (1967) où il élargit la définition de l'onomatopée aux « mots dans lesquels la relation Sa/Sé tient moins à la qualité acoustique du son qu'à ses caractères articulatoires », en d'autres termes, aux cas où « le sens dérive d'une image phonocinétique réalisée par le mouvement de la langue ». Comme il l'écrit joliment, à titre d'illustration, à propos des mots français comportant le groupe phonétique [gr] :

Marseillaise” où il question d'un « Sang impur » (la liaison entre le substantif et l'adjectif fait entendre un /k/. Cf. en allemand : “*Der Krieg*”, la guerre, qui se prononce avec un /k/ final). La liaison entre “grand” et “homme” dans le syntagme « un grand homme » laisse aussi entendre un /t/ au lieu de /d/.

1. « La syllabe est l'unité phonétique immédiatement supérieure au phonème. Elle se compose d'un noyau vocalique et d'une ou plusieurs consonnes éventuellement. C'est le “schème élémentaire gouvernant tout groupement de phonèmes”, pour reprendre Jakobson. La syllabe possède une certaine unité acoustique, articulatoire et perceptive. Ainsi, chaque syllabe correspond à une unité d'autonomie vocale constituée par un souffle. » (M. Billières, *La syllabe, unité essentielle en français*)

2. Linguiste français (1912-1983), Professeur à l'Université de Nice, dont les thèses originales et les recherches novatrices (*Les Caractères statistiques du vocabulaire* ; *La Grammaire* ; *Les Mots savants* ; *Essais de stylistique* ; *La Syntaxe du français* ; *La Versification* ; *Les Mots étrangers* ; *La Sémiologie* ; *L'Étymologie* ; *L'Argot* ; *L'Ancien Français* ; *Les Gros Mots* ; *Les Jeux de mots* ; *Sémiologie de la sexualité*, etc.) n'ont pas reçu l'écho qu'ils méritaient et sont injustement oubliés.

Lorsqu'on *gripe* ou qu'on *s'agrippe*, les organes de la phonation et le corps lui-même miment le mouvement : les doigts s'incurvent en griffes tenaces, l'r se glottalise en raclements, la tenue occlusive s'intensifie et se redouble.

C'est ainsi qu'il va s'intéresser au « champ des formes formé des variations vocaliques du bilittère labial B.B. et P.P. ; le sémantisme de base étant celui de “joues”, “lèvres gonflées” » comme le suggèrent les mots : *babines* « grosses lèvres », *babouin* « visage grotesque, singe », *bambin* (emprunt à l'italien : *bambino*), *bobine* « objet rond », *bombance* « festin, ripaille », *pouper* « têter », *poupon* « enfant joufflu », *poupée* « pansement ; chiffon ». Les variantes formées sur les racines *bouf-*, *buf-*, *baf-* confirment le sémantisme de base (« l'image d'un visage enflé, de grosses lèvres, d'une moue plus ou moins grotesque »), c'est le cas de *bouffer* « souffler puis se goinfrer », *bouffi* « niais » (« un *bouffi* c'est un *enflé* » fait remarquer P. Guiraud), *bouffon*, *baffrer*, *baffe(r)*, *bafouer* (se moquer), etc.

P. Guiraud enrichit la conception traditionnelle de l'onomatopée en démontrant qu'elle peut se former à partir de trois types de base : « **acoustique**, là où les sons reproduisent un bruit ; **cinétique**, là où l'articulation reproduit un mouvement ; **visuelle**, dans la mesure où l'apparence du visage est modifiée. »

On peut rapprocher les découvertes du linguiste niçois des séries parallèles posées par J. Tournier (*Précis de lexicologie anglaise*) où il attache une valeur signifiante à certains agrégats consonantiques initiaux comme par exemple : [gr] valeur de « grognement » : *groan* ; *growl* ; *grunt* ou [kr] évoquant « craquement ; crissement ; croassement » : *crack* ; *creak* ; *croak*... Au niveau supérieur à l'onomatopée, on trouve **l'idéophone**¹ ou « *segment submorphémique du Sa d'un mot dont le Sé peut appartenir à divers champs notionnels* » (J. Tournier). L'idéophone se caractérise par l'association d'une image acoustique à une notion ; c'est le cas du groupe [sn] qui se trouve à l'initiale d'une série de termes concernant le nez ou la région nasale :

Snarl : montrer les crocs en retroussant la babine supérieure

Sneer : ricaner en retroussant la lèvre supérieure

Sneeze : éternuer

Sniff : renifler

Sniffle : renifler plusieurs fois (-le est un suffixe à valeur itérative comme dans : *suckle* → *suckle* ; *read* → *riddle* [parler en énigmes ; résoudre une énigme] ; *chuckle* [glousser] ; *mumble* [marmonner] ; *scribble* [griffonner] ; *wriggle* [se tortiller] ; *wrestle*, etc.)

Snigger : ricaner (rire étouffé)

Snivel : avoir le nez qui coule

Snook : faire un pied de nez

Snoop : fourrer son nez

Snore : ronfler

Snort : renâcler

Snout : museau

Snuff : priser

Snoot : pif, tarin, blase

Snog : se bécoter

C'est aussi le cas du groupe [wr] qui se trouve à l'initiale de termes évoquant une idée de « torsion » tels que : *wrist* [poignet] ; *wrest* [arracher] ; *wrestle* [lutter ; se débattre] ; *wring* [tordre] ; *wrench* [arracher] ; *wriggle* ; *writh* [se tordre] ou du groupe [gl] associé à la notion de « lumière » : *gleam* ; *glimmer* ; *glint* ; *glow* ; *glisten* ; *gloss* ; *glare* (Cf. Tableau Section 8

1. On entend par idéophone un type de signes caractérisés par une relation particulière entre Sa et Sé visant à rendre “visible”, “physique” – à matérialiser en quelque sorte – une sensation ou une perception, tels qu'une odeur, une couleur, une forme ou un son, voire un mouvement. L'idéophone essaie de susciter, par la puissance évocatrice de certains sons, une image sinon une sensation du sens.

pour les nuances de sens) ; [tw], lié à la notion de « dualité », se retrouve dans *two*, *twenty*, *twain* [a couple or pair], *twin*, *twine* [verb : *twist together or part*], *twilight* [crépuscule], *twist* [tordre, torsader], *twill* [sergé]¹, *entwine*, *entertwine*, *twig* [brindille], *between* [qui, à son tour, a donné *tween* : *teenager*], *betwixt*, *twitchel* (a path between hedges), etc.

Toutes ces données démontrent que la thèse de l'arbitraire du signe est loin d'être aussi universelle qu'on l'a cru et qu'il y a dans tout lexique des îlots de formes motivées prouvant, comme l'écrit P. Guiraud, que :

« C'est la loi de toute création linguistique d'être à la fois motivée et arbitraire ; nécessaire par rapport au système et contingente par rapport à l'histoire ; nécessité et contingence qui varient selon la situation de chaque mot. »

Le phonème, dans sa pure matérialité sonore, intervient aussi dans les nombreuses créations lexicales formées sur le modèle paronomastique du français « *méli-mélo* » ; « *bras-dessus bras-dessous* » ; « *mic-mac* » ; « *cahin-caha* » ou de l'anglais "*huffing and puffing*" (soufflant comme un bœuf ou un phoque) ; "*spick and span*" (tiré à quatre épingles)², c'est-à-dire jouant sur la répétition, les effets d'échos, les rimes internes et les allitérations. Toutes ces formes témoignent de l'existence de ce que L.-J. Calvet – qui l'a mise en lumière et fort bien étudiée – appelle la « *compétence rythmique* » ; elle se manifeste notamment :

– dans l'invention de slogans³ (par exemple le fameux "*C.R.S. SS*" de Mai 68 ou le "*I like Ike*" de la campagne pour l'élection présidentielle de Dwight D. Eisenhower) ;

– dans les comptines ("*Tinker, tailor, soldier, sailor, rich man, poor man, beggar man, thief*") ;

– les phrases pièges ("*tongue-twisters*") reposant sur des similitudes phonématiques et aboutissant à un cafouillage dénué de sens (ou prenant un sens "interdit" par les conventions sociales comme le scabreux : « *Six fûts, six caisses*, etc. ») quand on les prononce de plus en plus vite tel le grand classique : « *Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches, archi-sèches ?* » ou en anglais : "*Gather thistles, expect prickles*"⁴ et le redoutable couplet qui, prononcé à vitesse croissante, a tôt fait de prendre un tour babélique :

*She sells seashells on the seashore,
The shells she sells are seashells, I am sure.
So if she sells seashells on the seashore,
Then I'm sure she sells seashore shells.*

Ces créations illustrent « *la recherche d'un certain plaisir phonique* » et militent en faveur de « *la constitution d'une linguistique du rythme, de la pulsion, capable de rendre compte de tous ces énoncés* » (L.-J. Calvet, *Langue, Corps, Société*). L'anglais en possède des exemples fort nombreux et variés :

For bliss or bale (i.e. great evil)

Fair and square (I told him fair and square to pack his bags: in a direct way)

Make or break (be the thing that makes sb/sth either a success or a failure: *It's make-or-break time for the company*)

Mend or end (either repair sth or dispense with it. It's better to buy something new than to try to fix the old) Cf. *If you're in a bad marriage, don't try to mend it – end it*

1. Tissu obtenu à partir de fils torsadés ensemble ou "double retors".

2. On trouve chez E. Cummings la formule originale suivante : "A spick not to say span gentleman."

3. Le mot "slogan" désigne à l'origine le cri de guerre des Écossais.

4. Proverbe correspondant au français : « *Qui s'y frotte s'y pique* », mais le mot-à-mot est plus éclairant : « *(Si vous) cueillez des chardons, attendez-vous aux épines* ». Les étrangers sont souvent invités à dire ce proverbe de plus en plus vite avec les résultats qu'on imagine : une totale confusion des phonèmes.

Toil and moil (work hard; drudge)

Wear and tear (the damage that is the result of normal use: *The insurance policy does not cover damage caused by normal wear and tear: « l'usure »*)

The name of the game (the most important aspect or quality: *Hard work is the name of the game if you want to succeed in business*)

As dead as a dodo (**Dead as a doornail**: « mort et bien mort »)

With bell, book and candle (“A method of putting a curse on someone. The phrase refers to the implements once used when someone was excommunicated from the Roman Catholic Church”. *I'll go after him bell, book, and candle if he threatens my family again*)

Argy-bargy: (BrE, informal) noisy disagreement. “*It wouldn't be a cricket match without a little argy-bargy over the umpire's every call*”

Dilly-dally: (old-fashioned, informal) to take too long to do sth, go somewhere or make a decision; dawdle. “*Don't dilly-dally on the way to the store*”

Drag-and-drop: (computing) relating to the moving of icons, etc. on a screen using the mouse

Gritty-nitty: the basic or most important details of an issue or a situation: *Time ran out before we could get down to the real nitty-gritty.*

Helter-skelter: a tall tower at a fairground that has a path twisting around the outside of it from the top to the bottom for people to slide down (« *toboggan géant à spirales* »). Adjective [only before noun]: done in a hurry and in a way that lacks organization: *a helter-skelter dash to meet the deadline*

Higgledy-piggledy: Adverb→(informal) in an untidy way that lacks any order: *Files were strewn higgledy-piggledy over the floor.* Adjective: *A higgledy-piggledy collection of houses; One of those peculiarly higgledy-piggeledy hotels*

Hocus-pocus: [U] language or behaviour that is nonsense and is intended to hide the truth from people: *Enough Hocus-Pocus, Rely on Real Reporting*

Hoity-toity: (old-fashioned, informal) behaving in a way that suggests that you think you are more important than other people. *I'll have none of your hoity-toity airs here!*

Hugger-mugger: (in) secrecy; (in) disorder

Hurly-burly: a very noisy and busy activity or situation

Hustle and bustle: busy noisy activity of a lot of people in one place: *I enjoy the hustle and bustle of the city*

Knick-knack: noun [usually pl.] (sometimes disapproving) a small decorative object in a house (« *un bibelot* »)

Mumbo-jumbo: [U] (informal, disapproving) language or a ceremony that seems complicated and important but is actually without real sense or meaning; nonsense (« *baragouin* » ; « *charabia* »)

Namby-pamby: (informal, disapproving) weak and too emotional (« *gnangnan* » ; « *cul* » ; « *fadasse* ») “*She was sick of such namby-pamby sentimentality*”. “*No namby-pamby young man for me!*”

Roly-poly: Adjective [only before noun] (informal) (of people) short, round and fat; plump. Noun: (also *roly-poly 'pudding*) a hot dessert (= a sweet dish) made from suet pastry spread with jam and rolled up

Shilly-shally: Verb (informal, disapproving): to take a long time to do sth, especially to make a decision; dither: *Stop shilly-shallying and make up your mind.*

Tittle-tattle: gossip

Willy-nilly: Adverb (informal): 1. whether you want to or not: *She was forced willy-nilly to accept the company's proposals.* 2. in a careless way without planning: *Don't use your credit card willy-nilly*

Wishy-washy: 1. not having clear or firm ideas or beliefs: *a wishy-washy liberal* 2. not bright in colour: *a wishy-washy blue* 3. without strength: *wishy-washy tea*

En résumé :

Les phonèmes constituent la charpente sonore des lexèmes et vocables, unités de vocabulaire dotées d'un sens¹ (dont l'étude relève de la sémantique) et d'un accent dès qu'elles comportent deux syllabes et plus. À ce stade, une précision terminologique s'impose :

– nous entendons par **lexique** l'ensemble des “mots” ou **lexèmes** qu'une langue met à la disposition des locuteurs. Entité théorique, le lexique, reflet de la multiplicité du réel, constitue la réserve où les locuteurs puisent les mots au rythme de leurs besoins. Le lexique ne forme pas un système au sens strict ; c'est un ensemble ouvert et non autonome.

– Le **vocabulaire**, est par définition plus restreint puisqu'il désigne l'ensemble des “mots” utilisés par un locuteur donné dans une réalisation orale ou écrite. Point capital : c'est l'énonciation qui convertit les **lexèmes** en **vocables**. Donc « *la différence entre lexème et vocable se formule à travers l'opposition virtuel et actuel : un vocable est l'actualisation d'un lexème dans un discours [...] à l'inverse, les lexicographes cherchent à construire à partir des discours qu'ils observent des représentations du lexique en langue.* » (Mortureux).

On peut, à la suite du linguiste J.-Cl. Milner, établir une distinction entre la référence virtuelle d'un mot (sa signification dans la langue) et sa référence actuelle (son sens précis dans un discours donné). Donc, en résumé : le **lexème**, c'est une unité du lexique, relevant de la **langue** alors que le **vocable**, au sens originel d'élément signifiant porté par la voix (Latin *vox, vocis*), appartient au vocabulaire d'un **discours** (au sens défini précédemment).

1. Ou “morphème” : la plus petite unité de signification de la langue.

ON NE PEUT APPRENDRE un lexème anglais sans son accentuation (*stress*)¹ ; c'est un caractère essentiel de son identité et donc de sa capacité à être reconnu comme porteur de telle ou telle signification. Modifier l'accentuation d'un mot anglais, c'est falsifier son identité et le rendre méconnaissable : prononcer "comfortable" à la française avec un accent sur la dernière partie du mot lui ôte son caractère de mot anglais ("its Englishness") : en effet, le schéma d'accentuation du français « confortable » peut se représenter comme suit : – – ^ alors que celui de 'comfortable [ˈkʌmfɔrtəbəl] est ^ – – : à l'évidence, les deux schémas ne se superposent pas.

On entend par **accent de mot** le fait *qu'une de ses syllabes constitutives est prononcée plus fortement que les autres*. Tous les mots anglais, de plus d'une syllabe, prononcés isolément, contiennent une syllabe accentuée : 'carpet ; to'day ; 'formidable ; be'gin ; con'trol ; con'sider, intro'duce ; con'nect, etc. La place de l'accent syllabique dépend :

– **de la valeur sémantique** : il porte sur la partie la plus chargée de sens, la syllabe radicale, à l'exception des éléments accessoires (préfixes, suffixes). Or, en anglais, cette syllabe du radical se trouve très souvent **au début des mots** ; ce qui explique que la plupart des mots de 2 ou 3 syllabes soient accentués sur la première : 'captain, 'ceiling, 'management. Par contre a'go, be'gin, sup'port sont accentués sur la seconde syllabe, parce que la première est un préfixe. Rappelons que dans les cas, fort nombreux, d'emprunts au français, **l'accent tend à remonter en anglais quand le mot est adopté** : 'catholic ; 'politics ; 'renegade ; 'quantity ; 'radiator ; 'constable ; 'necessary ; 'merchant, etc. ;

– **de l'alternance rythmique** : les Anglais ont tendance à éviter la rencontre de deux syllabes fortes non seulement à l'intérieur des mots, mais dans le cadre plus large de la phrase, d'où certains déplacements pouvant affecter l'accentuation d'un mot : 'four'teen, prononcé isolément, comporte deux accents, mais dans un syntagme, on entendra : 'just four'teen et 'fourteen 'pupils ; de même, dans l'expression 'likes and 'dislikes, l'accent de dislikes remonte pour retrouver cette alternance (prononcé seul, dis'likes est accentué sur la seconde).

Quand les mots sont réunis dans des énoncés, ils ne sont pas tous accentués ; bon nombre de monosyllabiques ne portent pas l'accent : 'take an 'apple ; 'John 'asked me if I could 'stop by
Cette absence d'accent a une influence sur la prononciation de certains d'entre eux ; **les syllabes inaccentuées sont altérées dans leur qualité** et ramenées à [ə] ou [i], les sons les plus fréquents de la langue anglaise ; ce phénomène capital porte le nom de **neutralisation des voyelles** ; il est à l'origine de l'existence de formes faibles en anglais. Pour de nombreux mots courts – notamment les mots-outils à valeur syntaxique –, on a deux prononciations :

- 1) lorsqu'ils sont accentués, ce qui est rarement le cas sauf pour marquer l'emphase ;
- 2) lorsqu'ils sont inaccentués, ce qui est fréquemment le cas.

Les formes faibles diffèrent des formes fortes en 2 points essentiels :

- 1) soit parce que le son voyelle est différent ;
- 2) soit parce qu'un son, voyelle ou consonne, n'est pas prononcé.

Par exemple : *must* accentué se prononcera [mʌst], forme pleine, mais il peut apparaître sous deux formes réduites : [məst] comme dans *I must 'open* [ai məst 'əʊpn] et même [məs] dans *I must 'keep it* [ai məs 'ki:p it] ; *would* dont la forme pleine est [wud] se verra réaliser avec trois formes faibles [wəd] ; [əd] ou [d] comme dans *It would be 'nice* [it əd bi: 'naɪs], etc.

1. Toute cette section repose sur les travaux de L. Guierre (*Drills in English Stress-Patterns*) et de G. Faure (*Manuel pratique d'anglais parlé*).

Noter qu'en anglais, l'accent syllabique se double d'un accent de phrase qui porte sur les mots les plus importants de la phrase : *'Will you come 'round when you're 'free? — Well, I'd rather 'you came round to 'me*, ce qui donne un rythme plus irrégulier qu'en français où les mots composant le groupe perdent leur accent propre au bénéfice du dernier : dans « J'ai vu son père », seul « père » est accentué.

Il est essentiel de bien comprendre le mécanisme de la neutralisation des voyelles quand elles ne se trouvent pas sous l'accent, là est la clé du procédé. Prenons des exemples : *table* ; *able* ; *age* : dans ces lexèmes, prononcés séparément, la voyelle *a* – forcément accentuée –, reçoit son timbre plein ; elle est donc diphtonguée, c'est-à-dire prononcée [ei] dans les trois cas. La voyelle *a* de ces mêmes groupes reconnaissables¹ dans *'comfortable* ; *'capable* ; *'village*, n'étant plus sous l'accent, disparaît dans le premier cas ['kʌmfət**ɔ**bl̩], se prononce [ə] dans le deuxième ['keɪpə**ɔ**bl̩] et [i] dans le troisième : ['vɪlɪ**dʒ**].

C'est avec la même neutralisation en [i] de la voyelle finale inaccentuée que se prononcent : *'language* ; *'peerage* ; *'dotage* ; *'percentage* ; *'usage* ; *'image* ; *'manage* ; *'sewage* ; *'coverage* ; *'hostage* ; *'leakage* et *'vintage*, grand favori des francophones dans le vent², qui le prononcent systématiquement [vin'teɪdʒ] au lieu de ['vɪntɪdʒ] en l'accentuant, qui plus est, sur la dernière syllabe ! C'est typique. Donc répétons le principe fondamental : **toute voyelle inaccentuée a tendance à perdre son timbre propre** ; par exemple, dans le mot anglais *revo'lution*, qui comporte deux accents – un principal sur le [u] et un secondaire (indiqué par un trait bas juste avant la syllabe accentuée, ici [re]) – seuls /e/ et /u:/ conservent leur timbre propre ; /ɔ/ et la syllabe finale *-tion* perdent le leur pour se prononcer respectivement [ə] et [ʃn] : [revə'lu:ʃn] et non pas [revolu'siʃ] à la française avec une accentuation de la dernière syllabe. **La non-maîtrise du phénomène de la neutralisation rend vaine toute tentative d'apprentissage de l'anglais oral.**

Reste une autre question essentielle : comment savoir où tombe l'accent de mot ? Les remarquables travaux de L. Guierre, pionnier en la matière, ont levé le mystère : c'est à partir de la terminaison des lexèmes que se détermine leur accentuation ; par exemple, tous les mots terminés par *-ic* ou *-tion* ou *-ity* sont accentués sur syllabe précédente : *me'chanic* ; *au'thentic* ; *'clinic*³ ; *insti'tution* ; *abo'lition* ; *par'tition* ; *pro'clivity* ; *anon'yimity* ; *sensi'tivity*, etc.

Autre constat fondamental pour les francophones, qui ont tendance à déplacer l'accent d'un mot vers la finale à mesure qu'il s'allonge : L. Guierre⁴ a mis en lumière l'existence de “*weak endings*” tels que : *-al* ; *-ally* ; *-ize* ; *-ism* ; *-ist* qui n'entraînent pas de recul de l'accent quand ils s'adjoignent au lexème :

'critic→*'critical*→*'critically*→*'criticize*→*'criticism* ;

'nation→*'national*→*'nationally*→*'nationalize*→*'nationalism*→*'nationalist*

conservent l'accentuation du terme de départ (*'critic* ou *'nation*).

En revanche, les “*strong endings*” comme *-ity* ou *-ician* entraînent un recul de l'accent : *e'lectric*→*elec'tricity* ; *e'lastic*→*elas'ticity* ; *spe'cific*→*speci'ficity* ; *'magic*→*'magical*→*'magically* mais *ma'gician* ; *'physic*→*'physical*→*'physically* mais *phy'sician* ; *'music*→*mu'sician*, etc.

1. Il n'y a bien évidemment aucun lien entre ces deux séries d'éléments parallèles ; la première n'est pas une composante de la seconde ; autrement dit, “*table*” n'entre nullement dans la composition de “*comfortable*” à la manière d'un suffixe. Nous les rapprochons de manière artificielle, sur la base d'une ressemblance graphique, pour les besoins de la démonstration.

2. « Être dans le vent : une ambition de feuille morte. » selon le philosophe G. Thibon.

3. Seuls font exception à la règle les mots en *-ic* suivants : *'politics* ; *im'politic* ; *'catholic* ; *'heretic* ; *'arsenic* ; *'Arabic* (la « langue arabe ») ; *a'rithmetic* ; *'lunatic* ; *'rhetoric*.

4. Nous renvoyons à l'étude des ouvrages de L. Guierre et de ses successeurs pour approfondir ce qui n'est qu'une brève introduction aux problèmes posés par l'accentuation et le phénomène de la neutralisation en anglais.

Dernier point, également essentiel : *'accent est discriminant*, c'est-à-dire qu'il indique l'appartenance d'un lexème à telle ou telle catégorie grammaticale. De nombreux lexèmes dissyllabiques d'origine française fonctionnent comme des noms ou des adjectifs quand ils sont accentués sur la *première syllabe* et comme des verbes s'ils sont accentués sur *la dernière*. Par exemple : *We stock a wide range of 'perfumes* ['pə:fju:mz] vs. *The garden was per'fumed* [pə'fju:md] *with the smell of roses.*

She spoke English with a Scottish 'accent. vs. *In Greek or Latin, no word is ac'cented farther back than the third syllable from the end*

Autres exemples (liste partielle) :

| Adjectif/Nom | Verbe |
|------------------------|------------------------|
| 'Absent ['æbsənt] | Absent [əb'sent] |
| Accent ['æksənt] | Accent [ək'sent] |
| Compound ['kɒmpaʊnd] | Compound [kəm'paʊnd] |
| Conduct ['kɒndʌkt] | Conduct [kən'dʌkt] |
| Contest ['kɒntest] | Contest [kən'test] |
| Contract ['kɒntrækt] | Contract [kən'trækt] |
| Contrast ['kɒntræst] | Contrast [kən'trɑ:st] |
| Construct ['kɒnstrʌkt] | Construct [kən'strʌkt] |
| Dictate ['dɪkteɪt] | Dictate [dɪk'teɪt] |
| Escort ['eskɔ:t] | Escort [ɪs'kɔ:t] |
| Export ['eksɜ:pɔ:t] | Export [ɪks'pɜ:t] |
| Extract ['ekstrækt] | Extract [ɪks'trækt] |
| Ferment ['fɜ:mənt] | Ferment [fə'ment] |
| Frequent ['fri:kwənt] | Frequent [fri'kwent] |
| Import ['ɪmpɔ:t] | Import [ɪm'pɔ:t] |
| Increase ['ɪnkri:s] | Increase [ɪn'kri:s] |
| Insult ['ɪnsʌlt] | Insult [ɪn'sʌlt] |
| Object ['ɒbdʒɪkt] | Object [əb'dʒekt] |
| Perfect ['pɜ:fɪkt] | Perfect [pə'fekt] |
| Perfume ['pɜ:fju:m] | Perfume [pə'fju:m] |
| Permit ['pɜ:mit] | Permit [pə'mɪt] |
| Present ['preznt] | Present [pri'zent] |
| Produce ['prɒdju:s] | Produce [prə'dju:s] |
| Protest ['prəʊtest] | Protest [prə'test] |
| Progress ['prɒɡres] | Progress [prə'ɡres] |
| Prospect ['prɒspekt] | Prospect [prə'spekt] |
| Rebel ['rebl] | Rebel [ri'bel] |
| Record ['rekɔ:d] | Record [ri'kɔ:d] |
| Refuse ['refju:s] | Refuse [ri'fju:z] |
| Subject ['sʌbdʒɪkt] | Subject [səb'dʒekt] |
| Survey ['sə:vei] | Survey [sə'vei] |
| Suspect ['sʌspekt] | Suspect [səs'pekt] |
| Torment ['tɔ:ment] | Torment [tɔ:'ment] |

On voit tout l'intérêt qu'il y a à tenir compte de ces oppositions et à les indiquer clairement dans les manuels de vocabulaire.

Ultime bénéfice de la maîtrise de l'accentuation : elle permet de résoudre quelques difficultés relevant de l'orthographe, tel que le redoublement de la consonne finale dans certains verbes lorsqu'on leur adjoint *-ed*¹ ou *-ing*². En effet, pourquoi écrit-on *offered/offering* avec un seul *r* et *preferred/preffering* avec deux *r* alors qu'à première vue les deux verbes sont identiques à l'infinitif : *offer* et *prefer* ? Même interrogation à propos de *stoop*→*stooped/ stooping* écrit avec un seul *p* alors que *stop*→*stopped/stopping* en prend deux ? C'est la position de l'accent qui va, en partie, donner la clé : un verbe terminé par une consonne, précédée d'une seule voyelle accentuée, redoublera cette consonne devant *-ed* et *-ing* : *'offer* est bien terminé par une consonne précédée d'une seule voyelle, mais qui n'est pas accentuée puisque c'est la première qui porte l'accent, donc pas de redoublement de la consonne finale devant *-ed/-ing* ; *pre'fer* remplit toutes les conditions, donc le *r* final est redoublé. Autres exemples :

'Proffer→*'proffered*→*'proffering*
Re'fer→*re'ferred*→*re'ferring*
Scoop→*scooped*→*scooping* (voyelle double)
Skin→*skinned*→*skinning*

Il y a bien d'autres problèmes d'ordre orthographique qui se posent à l'apprenant, mais ils résultent de la multiplicité et de la diversité des graphies utilisées pour transposer les sons ; témoigne avec humour de la "traîtrise" de l'orthographe de l'anglais le célèbre poème de T. S. Watt sur lequel nous concluons cette section :

*I take it you already know
Of tough and bough and cough and dough?
Others may stumble but not you
On hiccough, thorough, slough and through.
Well done! And now you wish perhaps,
To learn of less familiar traps?*

*Beware of heard, a dreadful word
That looks like beard and sounds like bird.
And dead, it's said like bed, not bead
For goodness'sake don't call it 'deed'!
Watch out for meat and great and threat
(they rhyme with suite and straight and debt).*

Clés des difficultés :

Tough : [tʌf] : dur ; solide ; coriace ; pénible ;

Bough : [bau] : la branche ;

Dough : [dəʊ] : la pâte ou en argot : le fric, le pognon, le blé ;

Hiccough : [hɪkʌp] le mot peut aussi s'orthographier *Hiccup* : le hoquet (*get hiccups* : avoir le hoquet) ;

1. Ce suffixe à dentale est issu de la racine indo-européenne « *dhō- ; *dhē- ; *dhə- "poser" et traduit la notion d'action passée, c'est-à-dire "ce qui fut fait, posé" (cf. angl. inf. *do*), de même que le participe passé des verbes faibles en -(E)D appartient à la même base que le lat. *-tus* (*amā-tus*), gr. *-tós* et traduit l'accompli » (P. Bacquet)

2. "Suffix attached to verbs to mean their action, result, product, material, etc., from Old English *-ing*, also *-ung*, from Proto-Germanic **-unga-*, **-inga-*. In early use often denoting completed or habitual action; its use has been greatly expanded in Middle and Modern English". *-Ing* est interprété comme indice de thémativité dans la théorie des phases de H. Adamczewski (Cf. Section 21)

Thorough : [θʌrə] : minutieux, approfondi ; complet ;
Slough : [slau] si le mot désigne le « marécage » ou [slʌf] s'il s'agit du verbe « muer » (pour un reptile) ;
Through : [θru:] ;
Heard : [hɜ:d] ;
Beard : [biəd] ;
Bird : [bɜ:d] ;
Bead : [bi:d] : perle ; goutte (de sueur) ; grain (de chapelet) ;
Deed : [di:d] : action ; acte ; contrat. C'est sur ce mot qu'a été formé *Indeed* ← *in+deed* : « en effet » ; « en fait » ; « vraiment ». Cf. Proverbe : “*A friend in need is a friend indeed*” : « *C'est dans le besoin que l'on reconnaît ses véritables amis* ». **Attention** : il faut comprendre : *A friend [when one is] in need*, etc. ; ce n'est pas “*friend*” qui est dans le besoin mais “*one*” = « on » ; celui qui parle en s'abritant derrière une généralité. Les apparences sont trompeuses ; les structures de surfaces ne correspondent pas toujours aux structures profondes : ainsi, dans *if you please* qui signifie littéralement “*if it is pleasing to you*”, “*you*” est un datif et non un nominatif, sujet du verbe “*please*”.
Meat : [mi:t] ;
Great [greit] ;
Threat : [θret] : la menace ; verbe → *threaten* ;
Suite : [swi:t] : une suite (musique ou hôtel) ; un salon ;
Straight : [streit] : droit ; raide ; franc ;
Debt : [det] : dette (le **b**, muet, a été rajouté au Moyen-Âge pour rapprocher le mot du latin d'origine *debitum*, qui a également donné “*debtor*” : « débiteur/trice »).

SECTION 8

LE SENS : SÈMES ET SÉMANTIQUE

« La dissection du langage est la marotte de ceux qui n'ayant rien à dire se confinent dans le dire. » (E. Cioran)

COMBINAISON DE PHONÈMES, marquée d'un accent principal (et d'un accent secondaire dans le cas des polysyllabiques), le lexème est porteur d'une ou de plusieurs significations et, à ce titre, il entre dans le champ de recherche d'une autre discipline relevant de la linguistique, la *sémantique*, qui se « *préoccupe des mécanismes et opérations concernant le sens, à travers le fonctionnement des langues naturelles.* » (B. Pottier, *Sémantique générale*)

À l'exemple de la phonologie, qui a mis au jour les phonèmes – unités distinctives minimales non-significatives de deuxième articulation (la chaîne parlée) –, la sémantique a eu pour ambition de dégager les *unités minimales significatives de première articulation* ou « *atomes de sens, composants sémantiques du Sé* » (U. Eco, *Le Signe*). Appliquant au domaine lexical le principe des systèmes d'oppositions binaires (où un trait distinctif négatif s'oppose à un trait positif), qui s'était montré particulièrement fécond dans l'analyse structurale des sons d'une langue, les sémanticiens d'inspiration structuraliste ont cherché au moyen de *l'analyse componentielle*¹ à reconstruire le réseau de *sèmes* (traits distinctifs minimaux de signification) sous-tendant certains champs ou ensembles lexicaux. L'exemple, devenu depuis canonique, est celui de l'analyse du champ sémantique des « *sièges* » comportant les éléments suivants : *chaise* ; *fauteuil* ; *tabouret* ; *banquette* ; *canapé* où l'on voit, dans le tableau qui suit, chaque terme se définir par un ensemble de sèmes, positifs ou négatifs, dont la somme constitue le *sémème* lui correspondant (nous garderons pour cette entité l'appellation de "lexème" afin de ne pas multiplier les termes techniques) :

| sémème désignation | sème 1 bras | sème 2 dossier | sème 3 nombre de personnes assises |
|-----------------------|--------------------------------|-------------------|--|
| <i>chaise</i> | – (sans) | + (avec) | + (une) |
| <i>fauteuil</i> | + (avec) | + (avec) | + (une) |
| <i>tabouret</i> | – (sans) | – (sans) | + (une) |
| <i>banquette</i> | ∅ | ∅ | – (plusieurs) |
| | (en dehors de l'opposition) | | |
| <i>canapé</i> | + (avec) | + (avec) | – (plusieurs) |

Autre présentation :

1. On entend par ce terme, formé sur l'anglais "*component*" (un composant) – le caractère décomposable du signifié lexical en composants ultimes ou unités significatives plus petites : les *sèmes*.

| | Pour s'asseoir | Matériau rigide | Pour une personne | Sur pied(s) | Avec dossier | Avec bras |
|----------|----------------|-----------------|-------------------|-------------|--------------|-----------|
| Chaise | + | + | + | + | + | - |
| Fauteuil | + | + | + | + | + | + |
| Tabouret | + | + | + | + | - | - |
| Canapé | + | + | - | + | + | 0 |
| Pouf | + | - | + | - | - | - |
| Banc | + | + | - | + | - | - |

Le modèle phonologique, fondé sur un nombre restreint de traits distinctifs, n'est pas – comme le structuralisme l'avait postulé – extensible à la totalité des faits linguistiques (C. Fuchs) et, notamment, au lexique, système ouvert, qui repose, lui – du fait de sa nature encyclopédique – sur une multitude de traits significatifs. Le linguiste L.-J. Calvet explique fort clairement les raisons de cet échec :

Les phonologues considèrent qu'entre les phonèmes /p/ et /b/ par exemple il n'y pas d'intermédiaire possible : on prononce soit un /p/ soit un /b/, c'est-à-dire soit une consonne sourde soit une consonne sonore. C'est en cela que les phonèmes sont des unités discrètes, ou discontinues, ou encore digitales. Mais ceci n'est plus vrai pour le signifié : *grand* et *petit*, *clair* et *sombre*, *oui* et *non* même, ne s'opposent pas comme /p/ et /b/ parce qu'il y a toujours entre eux la place pour autre chose d'intermédiaire, *de taille moyenne*, entre *grand* et *petit*, *clair-obscur* entre *clair* et *sombre*, *peut-être* entre *oui* et *non*, etc. En d'autres termes, on a pu modéliser les phonèmes en traits pertinents et construire ainsi la phonologie, *mais on ne peut pas avec la même élégance et la même simplicité analyser les signes en sèmes pour construire une sémantique structurale : le signifié n'est pas constitué d'unités minimum de sens qui s'opposeraient les unes aux autres.* (Essais de linguistique. Nous soulignons)

Échec relatif et plein d'enseignements, toutefois, car même si la recherche d'oppositions distinctives sur le modèle de la phonologie n'a pas donné en sémantique les résultats escomptés, ce type d'analyse est des plus précieux pour l'angliciste car il permet d'ordonner et de différencier les séries de termes appartenant au même champ lexical comme l'illustrent les deux tableaux suivants ayant trait à diverses modalités de l'action de « briller » ou de « regarder » :

A) Lumière émise ou réfléchie en continu :

| | Forte | Faible Sombre | Variable | Rougeoiement | Fond sombre | Surface réfléchissante | Surface humide |
|----------------|-------|---------------|----------|--------------|-------------|------------------------|----------------|
| <i>Shine</i> | + | | | | | + | |
| <i>Glow</i> | | + | | + | | | |
| <i>Gleam</i> | | + | | | + | | + |
| <i>Glisten</i> | | + | | | + | + | + |
| <i>Shimmer</i> | | | + | | | + | + |

Ces cinq verbes sont intransitifs à l'exception de "shine" : "He shone the flashlight around the cellar" (*aim or point the light of a lamp*) ; ils se construisent avec la préposition "with". "Shine" et "glow" s'emploient souvent figurativement : "Her face shone with excitement as she announced the news of her trip to the States to her parents." ; "His face glowed with pride as he watched his son go up and collect his prize."

Glow : "A glow is a dull, steady light, for example the light produced by a fire when there are no flames." ; "The embers still glowed in the hearth." ; "A cigarette glowed red in the darkness."

Gleam : "The moonlight gleamed on the water" ; "Her eyes gleamed in the dark" ; "The house was gleaming with fresh white paint."

Glisten : "Her eyes were glistening with tears" ; "Sweat glistened on his forehead."

Shimmer : "The sea was shimmering in the moonlight."

B) Éclat intermittent

| | Émis | Réfléchi | Singulatif | Itération | Soudain Bref | Faible | Intense | Scintillement |
|----------------|------|----------|------------|-----------|-----------------|--------|---------|---------------|
| Glimmer | + | | | + | | + | | |
| Twinkle | + | + | | + | | + | | + |
| Flash | + | + | + | + | + | | + | |
| Glitter | | + | | + | | | + | + |
| Sparkle | | + | | + | | | | + |

Ces cinq verbes sont intransitifs à l'exception de "*flash*" et se construisent avec "*with*".

"*Flash*", "*glitter*" et "*sparkle*" s'emploient souvent figurativement :

"*Flash*" : "*He flashed her a look of sympathy*"

"*Glitter*" : "*The guests at the dinner were a glittering galaxy of stars from the theatre and the cinema*"

"*Sparkle*" : "*I have never seen her as sparkling as she was that evening*"

Glimmer : "*The candles glimmered in the corner*" ; "*Amusement glimmered in his eyes*"

Twinkle : "*Stars twinkled in the sky*" ; "*Her eyes twinkled with merriment*" ; "*Twinkling lights in the distance*"

C) Regarder

| | Fixité | Colère Férocité | Curiosité Étonnement | Discret Rapide | À travers/derrière obstacle | En douce |
|--------------|--------|--------------------|-------------------------|-------------------|--------------------------------|----------|
| Stare | + | | + | | | |
| Glare | | + | | | | |
| Gape | + | | + | | | |
| Peep | | | | + | + | + |
| Peek | | | | + | + | |

Tous se construisent avec la préposition "*at*" ; "*stare*", "*peep*" et "*peek*" peuvent être suivis de "*into*". "*Peep*" et "*peek*" sont de style "*colloquial*" ("*used in conversation but not in formal speech or writing*" : "*informal*"). Seuls "*peep*" et "*look*" s'emploient à l'impératif.

"*Stare*" : "*Don't sit there staring into space, get on with your work!*" ; "*We stared in surprise at some strangely-dressed people in the street.*"

"*Glare*" : "*The boxer glared at his opponent*" ; "*Why are you glaring at me in that unpleasant way ? Have I done something wrong?*"

"*Gape*" : "*When I told him the news he didn't reply, but just gaped at me in sheer amazement.*"

"*Peep*" : "*The boys hid behind the hedge and peeped at the girls swimming*" ; "*Peep into the bedroom and see if the baby is still asleep.*"

"*Peek*" : "*I just peeked into the kitchen to see what was for dinner*" ; "*Two little faces were peeking at me from behind the curtain.*"

"*Peek*" ou "*peep*" peuvent se substituer l'un à l'autre dans les quatre dernières phrases.

Les exemples précédents montrent que les éléments des deux lexiques sont loin de pouvoir se superposer car ils ne partagent pas toujours les mêmes traits définitoires et ne recouvrent pas la même *aire sémantique* (aire couverte, dans le domaine de la signification par un mot de la langue).

Un lexème étant souvent doté de plusieurs sens ou acceptions, il est pratique de distinguer entre *sens fondamental*, premier (ou sens propre) et *sens second* (ou figuré). Le passage du premier au second s'opère par divers types de figure (relevant de la rhétorique) parmi lesquelles : la *métaphore* ; la *métonymie* ; la *synecdoque* et la *catachrèse*.

– La *métaphore* ou « *transport de sens d'un terme à un autre* » présuppose au moins un sème commun entre les deux termes comme dans le célèbre passage où Pascal fait de l'homme un roseau pensant (sème commun : la fragilité) : “*Man is only a reed, the weakest thing in nature ; but he is a thinking reed*” ;

– La *métonymie* repose sur une relation de contiguïté entre deux termes : “*He is studying Hemingway*” (*use of an author's name to refer to works written by that person*) ;

– La *synecdoque*, emploi d'un mot en lui attribuant un sens plus large ou plus restreint que son sens habituel : “*a fleet of twenty sails*” où “*sails*” est employé pour le tout, c'est-à-dire *ships* ;

– La *catachrèse* ou recours à une métaphore pour désigner un objet pour lequel la langue n'offre pas de terme propre ; la métaphore a fini par se lexicaliser : “*the feet of the table*”.

Autre exemple : le lexème *Head* :

– sens premier, fondamental, selon le dictionnaire A. S. Hornby : *that part of the body which contains the eyes, nose, mouth and brain* : *They cut his head off*

– catachrèse : *The head of a pin/nail*

– synecdoque de la partie pour le tout: *50 dinners at £15 a head* pour “*person*”

– métonymie : *He made the story up out of his own head* = *imagination* ; *He has a good head for business* = *natural aptitude or talent*

– métaphore : *Discontent has come to a head: (fig) reach a crisis, culminate*. Métaphore fondée sur le sème commun (point de crise/éclatement) entre l'expression : *The boil came to a head* (*point rising from a boil or other swelling on the flesh, esp. when the boil is ripening and about to burst*) et une situation socio-politique proche de l'explosion.

L'opposition du « sens propre » et du « sens figuré », recoupe en partie la distinction entre **dénotation** (sèmes constants) et **connotation** (sèmes variables), qui s'applique au signe linguistique et permet de rendre compte de certains effets de sens. Selon A. Niklas-Salminen :

La dénotation est très souvent définie comme l'aspect sémantiquement stable du signifié, tout ce qui est commun à tous les usagers de la langue. La connotation est censée désigner ce qu'il y a de variable dans ce même signifié, tout ce qui relève des associations d'idées, de l'affectivité, de la création individuelle.

L'exemple typique étant celui des couleurs, qui comportent selon les cultures des connotations différentes : le blanc est associé à la pureté en Occident et au deuil en Orient ; le rouge en russe connote la beauté, ce qui fait que la célèbre place de Moscou est, en russe, à la fois rouge (*Krassnaïa*) et belle (*Krassivaïa*) ; le jaune est associé à la couardise en anglais américain (*be yellow: cowardly*) et en français, entre autres multiples possibilités (cocuage, etc.), il connote le manque de solidarité dans le contexte des luttes syndicales (*un jaune* : « *Ouvrier, ouvrière qui s'oppose aux idées révolutionnaires des syndicats dits rouges* » selon le CNRTL), etc.

“*Red*” est défini par le dictionnaire Merriam-Webster comme étant “*a color whose hue resembles that of blood or of the ruby or is that of the long-wave extreme of the visible spectrum*” et *The Encyclopaedia of Traditional Symbols* recense des dizaines de connotations allant de : *royalty ; love ; energy ; joy ; festivity ; passion ; ardour ; energy ; ferocity ; sexual excitement* à *vengeance and martyrdom* d'où d'ailleurs, “*Saints' days being written in red*”, l'expression “*a red-letter day*” (*a very happy and important day*), qu'on dira en français « *un jour à marquer d'une pierre blanche* », etc. Il faudra donc, en cours d'apprentissage, se méfier des différences de connotations ; quelques exemples :

– “*populace*” n’a pas en anglais les connotations négatives du français « *populace* » (péjoratif : bas peuple) aussi peut-on dire : “*This information is not available to the general populace*”: *the common people ; the general public ;*

– “*person*” peut avoir le sens péjoratif d’individu : “*The verdict was murder by a person or persons unknown*” ;

– “*female*” est neutre – sûrement plus pour longtemps – (“*a woman or a girl*”) : “*More females than males are employed in the factory*” ; “*The females are at Church*”.

Enfin, il convient de noter le lien entre lexique et syntaxe, qui étudie la manière dont les mots se lient entre eux pour former des phrases (cf. Section 23) ; les mots sont dotés de diverses propriétés combinatoires qui influent sur leur signification : une différence de construction correspond à une différence de sens :

– *Answer: say, write or do sth in return: Have you answered his letter?*

– *Answer to: correspond to sth: He doesn’t answer to the description of the missing man that appeared in the newspapers*

– *Sure of: have confidence: Are you sure of your facts?*

– *Sure to: bound, destined: He is sure to win* (« *Il gagnera certainement* ». Attention à cette construction : la source de la certitude est le “hors-sujet” ou l’énonciateur, celui qui parle, et non le sujet grammatical et de l’énoncé : “*He*”)

– *Dispose: arrange or decide matters: Man proposes, God disposes*

– *Dipose of: deal with, get rid of; sell: He doesn’t want to dispose of the land*

Ces quelques observations ne donnent qu’un faible aperçu des diverses approches que l’on peut appliquer à l’étude du sens, infiniment riche, mais elles constituent la panoplie de base de l’apprenant. Nous aborderons d’autres aspects de la question dans les sections suivantes : “*Sufficient unto the day is the evil thereof*”¹.

1. Citation biblique : « À chaque jour suffit sa peine. »

**DU LEXÈME AU VOCABLE :
DIFFÉRENCES DE STRUCTURATION DES LEXIQUES**

QUAND UN FRANCOPHONE SE DISPOSE à proférer quelque énoncé, les mots se présentant à son esprit, avant même d'ouvrir la bouche, lui apparaissent – à de rares exceptions près –, déjà dotés d'une appartenance bien définie à telle ou telle catégorie lexicale : *fermier* ; *facteur* ; *médecin* sont des substantifs ; *manger* ; *boire* ; *dormir* des verbes ; *absolument* ; *en vain*, des adverbes ; *explicable* et *permissible*, des adjectifs, etc. Mais qu'en est-il de *petit* ou de *gros* ? Adjectifs, répondra-t-on a priori, certes, mais ne peut-on dire : *un tout petit* ; *mes chers petits* ; *une pauvre petite* et *un bon gros* ; *un petit gros* ? Tous syntagmes (suites de mots constituant une unité syntaxique) où, manifestement, *petit* et *gros* fonctionnent comme des noms. ***En fait, c'est au moment du passage de la langue à la parole, au moment de son actualisation dans le discours, que le lexème – unité de langue –, porté par la voix et devenant vocable, va prendre telle valeur ou signification particulière impliquant le mode de fonctionnement correspondant.*** L'énonciation convertit les lexèmes en vocables et il y a, nous l'avons vu, une différence fondamentale entre les deux registres : l'élément répertorié dans le lexique de la langue, le lexème – unité abstraite –, est doué de significations virtuelles et de propriétés potentielles ; en revanche, dans un discours donné, il sera pourvu d'un sens précis, d'une référence actuelle et l'éventail de ses constructions se réduira en général à une seule, mise en œuvre par la parole du locuteur.

Il y donc des idiomes où « *la construction des mots est achevée en langue et d'autres où la construction non intégralement accomplie en langue s'achève pendant le passage de la langue au discours* » (Valin, *Principes de linguistique théorique de G. Guillaume*). Les langues chamito-sémitiques (de Cham et Sem, deux fils de Noé), telles que l'arabe et l'hébreu, sont des exemples bien connus de la seconde catégorie : à la base du lexique arabe (comme de celui de l'hébreu), il y a plusieurs centaines de racines trilitères (3 consonnes) à partir desquelles on dérive tous les mots de la langue¹ :

KTB : concept d'écrire

QTL : concept de tuer

FHM : concept de comprendre

À partir de ces racines, on fabriquera des noms, des adjectifs, des verbes par l'addition ou l'insertion de voyelles ainsi que d'affixes (préfixes, suffixes, infixes). Par exemple, *KTB* donnera :

KaTaBa : 3^e personne du singulier de l'aspect accompli tenant lieu d'infinitif : écrire

KiTāB : le livre

KuTuB : les livres

KāTiB : un secrétaire

maKTabun : un bureau

meKTuB : écrit (d'où l'expression du fatalisme, *mektoub* signifiant : « *C'était écrit* »)

1. Cf. sur ce point, H. Adamczeski, *Le français déchiffré*, p. 280. Dans son *Introduction à la lecture de Saussure*, S. Bouquet rapporte que F. de Saussure, adolescent, a – dans un mémoire rédigé en 1903 – tenté « *de prouver que tout se ramène, dans toutes les langues possibles, à des radicaux constitués immédiatement par 3 consonnes (plus anciennement même par 2 consonnes)* ». Ainsi la racine bi-litère R-K serait « *signe universel de prépotence ou de puissance violente* » ; elle a donné « *Rex* », « *Reich* » et le suffixe *-ric/-rix* de nombreux patronymes (*Alaric* ; *Vercingétorix*). P. Guiraud poursuivra dans cette voie de recherches avec son étude des *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot, 1986. De même, *La Théorie des Matrices et Étymons* de G. Bohas, appliquée aux langues sémitiques, prend comme unité phonétique minimale – dans une perspective submorphématique – non plus le phonème, mais le *trait*, marqueur sub-lexical sécable en amont du morphème. Les travaux de D. Bottineau se situent également dans cette mouvance.

Les dictionnaires de la langue arabe ou hébraïque présentent donc un classement par racines et non pas par mots. Apprendre l'arabe ou l'hébreu, c'est être progressivement capable de reconnaître une racine connue dans un mot qu'on n'a jamais rencontré auparavant (par exemple, en hébreu la racine *אור* indiquant l'idée de brillance se retrouve dans *אורז* = l'Est, point cardinal)

Qu'en est-il du français et de l'anglais ? Ils ne présentent pas un caractère aussi extrême que l'exemple cité, mais chacun manifeste, sur un point précis, un fonctionnement similaire à celui évoqué par G. Guillaume :

– **le français ne connaît pas, en langue, de distinction entre la catégorie du nom et celle de l'adjectif.** Nous l'avons vu plus haut : « *Nom et adjectif sont loin de constituer deux catégories morphologiques distinctes en français* » (Pergnier). L'anglais, de son côté, connaît une distinction morphologique nette entre les deux catégories : le nom est flexionnel (il peut prendre diverses marques : *-s* ; *-en* ; \emptyset , etc.) tandis que l'adjectif est invariable (sans flexion). Cela dit, la conversion de l'adjectif en nom n'est pas exclue (cf. Section 12) ;

– en revanche, alors qu'**en langue, l'anglais ne distingue pas le nom et le verbe** (ce n'est qu'à l'instant de la prise de parole que s'effectuera la distinction), le français ne peut transformer un nom en verbe sans passer par l'ajout de la marque de l'infinitif /r/ (*bave*→*baver* ; *singe* →*singer*) ou d'un morphème de verbalisation tels que les « *pseudo-suffixes* » (selon la terminologie de P. Guiraud) : *-onner*, *-iner* ; *-aner* (*papillonner* ; *copiner* ; *paginer*) avec parfois l'appoint d'une « *consonne transitoire euphonique* » comme /t/ dans *poireau*→*poireauter* ; *zieuter* ; *agioter*, *siroter*, *pianoter*, etc.

C'est là une **différence de structuration essentielle** que l'apprenant francophone ne peut ignorer sous peine de figer l'exceptionnelle labilité du lexique anglais. Préférant pécher par excès que par défaut, nous élargirons même la propriété à l'ensemble du lexique anglais et postulerons sciemment – parce que le bénéfice d'une telle hypothèse dépasse de loin ses inconvénients potentiels –, qu'en langue les distinctions catégorielles ne sont pas encore fermement établies.

Reprenons la démonstration : au niveau virtuel ou puissancier, c'est-à-dire au niveau du système – de la langue –, l'élément lexical n'évoque qu'une notion¹ (un ensemble de propriétés physico-culturelles) sans détermination précise ; par exemple : *man* évoque la notion d'être humain ou d'humanité, mais aussi des actions particulières impliquant l'intervention de l'être humain.

Au niveau notionnel, on se situe donc à un stade antérieur à la réalisation lexicale sous forme nominale ou verbale. En l'absence de marque, aucune limitation ni spécification n'est apportée dans la notion désignée par le signe. Ce n'est qu'au moment du discours – à l'instant de la mise en forme de l'énoncé –, que cette notion va se voir attribuer telle ou telle propriété lexicale et apparaître sous la forme – ou remplir la fonction :

- d'un substantif (*man = a person, either male or female ; humans as a group*) ;
- d'un verbe (*man = work at a place or be in charge of a place or machine ; supply people to work somewhere: "Soldiers manned barricades around the city"; "The telephones are manned twenty-four hours a day by volunteers"*) ;
- d'un adjectif (*man-servant*), etc.

Si "*man*" est, par exemple, employé comme substantif lors du passage au discours, il s'opérera une réduction de ses acceptions virtuelles (ou signifiés de puissance) à une seule, sauf

1. Par notion, on entend un concept ou une représentation considérés en dehors de toute référence à une occurrence particulière (Occurrence = « *un événement singulier énonciatif* » impliquant un repérage par rapport à une situation donnée [A. Culioli]), et constitué par un ensemble de propriétés définitoires ou caractéristiques. Une notion est antérieure à la catégorisation en nom, verbe, etc. Elle est définie en intension (c'est-à-dire l'ensemble des propriétés communes à tous les éléments d'une classe) et n'est pas quantifiable (Bouscaren/Chuquet).

cas particulier (ironie, humour, ambivalence et ambiguïté volontaires ou involontaires ; dans ce dernier cas, interviennent ce que A. Culioli appelle les ratés, les tâtonnements et les ajustements de l'échange intersujets)¹. Ainsi, à partir du lexème “*man*”, on obtiendra en discours les signifiés d'effet suivants :

- “*A small man with mischievous eyes*”: An adult male human being.
- “*He had a platoon of forty men to prepare for battle*”: Ordinary members of the armed forces as distinct from the officers.
- “*The men have been on strike for several weeks*”: The working force as distinguished from the employer and usually the management.
- “*The two of them lived for a time as man and wife*”: A person's husband, boyfriend, or male lover (“*He was her man*”)
- “*A Cambridge man*”: An alumnus ; a male person associated with a particular place, activity, or occupation.
- “*A team of nine men* ”: one of the players on on each side
- “*I'm more of a man than you'll ever be*”: A person with the qualities traditionally associated with males, such as bravery, spirit, or toughness.
- “*She's your man*”: the individual who can fulfill or who has been chosen to fulfill one's requirements
- “*Places untouched by the ravages of man*”: Human beings in general; the human race.
- “*A man could buy a lot with eighteen million dollars*”: A male individual; one.
- “*But all black officers face the same occupational hazard: race-based taunting. ‘You work for the Man!’* ”: White people collectively regarded as the controlling group in society
- “*Strictly a vanilla ice cream man*”: one extremely fond of or devoted to something specified (“*I've always been a tit man*”, J. Barnes)

Exemples qui n'épuisent pas le paradigme des effets de sens possibles en discours. Nous prendrons deux autres exemples : soit la *notion* “*Water*” ; hors contexte, il est impossible de dire si nous avons affaire à un nom ou à un verbe : ***ces catégories sont des résultats, des points d'arrivée*** (alors que, nous venons de le voir, dans le lexique français, ces catégories sont données dès le départ par un marquage catégoriel d'origine). ***La distinction va naître de la mise en relation avec au minimum un autre mot :***

I don't drink water→Nom

Water the tomatoes every evening→Verbe

Water-lily (nénuphar) ; *water-melons* ; *water-mill*→Adjectif

Soit, également, la matière notionnelle discernée sous le *signifiant*² *Round*, autrement dit la notion de rondeur. La saisie mentale de cette notion s'accompagne obligatoirement et quasi immédiatement, d'une idéation• de forme qui en fera :

1. « Les sujets quand ils parlent, ils calfatent ! Ils calfatent avec, je le répète, des arrêts prosodiques, ils calfatent avec des reprises, avec des particules, des expressions [...] comme “le mot est trop fort”, comme “vous voyez ce que je veux dire” » et « Le langage est fait pour supporter les ajustements, pour supporter les erreurs, pour supporter les ratés, c'est-à-dire en fait pour être robuste. » (A. Culioli, *Variations sur la linguistique*).

2. Rappelons que selon F. de Saussure, le signe linguistique se compose de l'association d'un signifiant (*Sa* : les phonèmes ; l'image acoustique) et d'un signifié (*Sé* : l'image conceptuelle que suscite la suite de sons dans l'esprit du locuteur). La langue sert d'intermédiaire entre la pensée et le son : « *Le signe linguistique : une pensée-son* » (Utaaker). « *Le signe linguistique est donc une entité psychique à deux faces [...] Ces deux éléments sont intimement unis et s'appellent l'un l'autre* » (F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*). Pour mieux expliciter sa pensée, Saussure utilisait l'image d'une feuille de papier dont une face symbolisait le signifiant et l'autre le signifié. Pour lui, ces deux faces constituant le signe étaient indissociables et aucune n'avait de prééminence sur l'autre. En coupant la feuille avec des ciseaux, on coupait à la fois, et pareillement, « dans » le

- a) un nom : *the milk round* (la tournée du laitier)
- b) un adjectif : *a round table*
- c) un adverbe : *the earth goes round*
- d) un verbe : *her form is rounding*
- e) une préposition : *the car came round the corner*

La base matérielle de *round* – la notion de rondeur – est « **une proposée, alors que les cinq formes ou parties du discours différentes qui la saisissent successivement en sont les transformées.** » (A. Joly).

Conclusion :

Non seulement le découpage de la réalité extralinguistique diffère d'une langue à l'autre mais encore dans chaque langue, la structuration, la catégorisation et le fonctionnement du lexique obéissent à des principes qui lui sont propres : « **En langue, l'anglais ne distingue pas le nom et le verbe** » (P. Cotte, *Théories...*). En français, la construction des mots – hormis le cas du nom et de l'adjectif – est achevée en langue, ce qui n'est pas le cas en anglais où, redisons-le, « **un mot n'a pas vraiment de valeur achevée hors structure, hors situation, hors contexte, donc, hors opérations** » (C. Delmas). Cette différence essentielle entre l'anglais et le français est occultée par les manuels de vocabulaire, qui présentent les éléments du lexique anglais en les enfermant dans des catégories étanches et masquent, ce faisant, la remarquable flexibilité de la langue anglaise. Précisons que cette flexibilité ne concerne pas que le nom ou le verbe ; dans : *I clean forgot, Speak loud and clear, Sure!*, etc., on voit des adjectifs fonctionner comme des adverbes ; nous y reviendrons.

Ce qui est particulièrement dommageable à la juste perception du fonctionnement du lexique anglais, c'est la pratique consistant à faire systématiquement précéder un lexème anglais de *to* pour indiquer sa valeur verbale et donner son soi-disant l'infinitif, or *to* n'est pas l'équivalent de la terminaison - *er/-ir/-re* du français. En effet, les grammairiens qui ont projeté les catégories du français sur l'anglais et se sont contentés de tirer des conclusions hâtives à partir de la juxtaposition d'énoncés (du genre : “Je veux partir” → “*I want to go*”) – et non de l'analyse des opérations sous-tendant leur production – ont fait de ce *to* l'équivalent du morphème français *r*, c'est-à-dire la marque de l'infinitif. À partir de là, ils se sont trouvés dans l'impossibilité d'expliquer sa présence ou sa pseudo-disparition dans des énoncés particuliers (*I can read and write*), d'où ces listes d'exemples et de contre-exemples, de verbes prenant ou ne prenant pas la particule *to* sans que l'on sache jamais pourquoi.

Si *to* n'est pas la marque de l'infinitif, quelle est sa fonction dans le système anglais ? Pour comprendre son rôle, nous nous appuyerons sur une brève étude comparative de l'anglais et du français à partir des travaux de G. Moignet (*Systématique de la langue française*). Soit les deux énoncés français suivants où l'on voit l'infinitif remplir la fonction de sujet ou d'attribut :

Pleurer, gémir, prier est également lâche : on a là affaire à une visée généralisante avec un infinitif sans agent (sujet virtuel = Ø) ;

Crier n'est pas chanter : infinitif en fonction attribut, sujet également virtuel (sa place est vide)

En revanche, si le sujet est actualisé, l'infinitif est adapté par “*de*” à cette actualisation :

La solution est de répondre rapidement (à opposer à : *Répondre rapidement est la solution*)

Le mieux est d'en rire

signifiant et « dans » le signifié : « *La langue est encore comparable à une feuille de papier : la pensée est le recto et le son est le verso ; on ne peut découper le recto sans découper en même temps le verso* ».

Dans les fonctions substantivales de sujet et d'attribut, on a donc, soit un article zéro (Ø) pour le maintien en virtualité, soit l'article "de" pour l'ajustement de la virtualité de l'infinitif à une visée particularisante.

En français, dans ce type de constructions, "de" fonctionne comme un *actualisateur de l'infinitif*. L'infinitif, forme du mode quasi-nominal, est celle qui donne du verbe l'image la plus virtuelle. "De" agit comme un correcteur de cette virtualité quand elle est estimée excessive pour les besoins de la situation à signifier (présentation concrète de l'infinitif). On se passe de "de" pour rendre l'idée verbale sujet dans une visée généralisante : *Apprendre une langue étrangère n'est pas toujours facile vs. Il n'est pas toujours facile d'apprendre une langue étrangère.*

Autre exemple : **Et les gens regarder avec curiosité.* Cette phrase est agrammaticale pour plusieurs raisons et notamment l'incapacité où l'on se trouve de déterminer la fonction respective des éléments qui la composent : sont-ce *les gens* qui regardent ou sont-ils regardés ? Comment lever cette ambiguïté ? Par l'adjonction de "de" qui va instaurer un repérage essentiel (*les gens* vont se voir attribuer le statut d'agent) et jouer le rôle de lien, de ligature entre "gens" et "regarder" : *Et les gens de regarder avec curiosité* ; "de" met ici en relation un sujet grammatical à gauche et un complexe verbal (le prédicat•) à droite. "De" est « **le nœud de cette mise en relation, la trace en surface, visible, explicite de l'opération fondamentale de l'activité langagière, sans laquelle il n'y aurait pas d'énoncés en bonne et due forme.** » (H. Adamczewski, *Le Français déchiffré*). Pour d'autres exemples, on peut se reporter au *Bon usage* :

Et grenouilles de sauter dans la mare

Et flatteurs d'applaudir

Et le public de manifester sa satisfaction par des applaudissements nourris

P. Grévisse indique par ailleurs, à propos d'énoncés tels que : "*Et de penser à toi me soutiendra*" [A. Gide], que « *de* n'est pas là une vraie préposition, mais **une espèce d'article de l'infinitif** (comparez : le *to* anglais, le *zu* allemand, le *te* néerlandais. » Intuition éclairante ; nous dirons donc, à partir de là, *mutatis mutandis*, que "*to*" joue en anglais un rôle semblable à celui de "*de*" en français dans l'opération que nous venons de démontrer. Comme le démontre H. Adamczewski : « "**to**" *place l'énonciateur au-delà du simple renvoi à la notion (l'idée verbale) : il pose une relation prédicative et s'intéresse à sa validation* » :

I don't want you to see him

It would be better for me to leave at once

C'est donc par l'entremise de "*to*" que la notion verbale devient une entité grammaticale majeure : le *prédicat•*. Simultanément "*to*" donne le statut de Sujet à l'élément nominal qui se trouve à sa gauche. Et H. Adamczewski de conclure de manière convaincante que : « "**To**" *n'est pas l'indice de l'infinitif mais un relais mettant en contact un sujet et un prédicat ; c'est le pivot d'une relation binaire avec S(ujet) à gauche et P(rédicat) à droite. **To + V** est une structure à Sujet implicite ou explicite.* »

Conséquence dommageable de l'incompréhension de la fonction de "*to*" : depuis des générations, élèves et étudiants apprennent des listes de verbes précédés de l'inévitable "*to*", ce qui revient à retenir des expressions telles que **to write*, **to speak*, **to eat*, etc., correspondant en fait à quelque chose comme **d'écrire*, **de parler*, **de manger* et non à « *écrire* », « *parler* », « *manger* ».

Enfin, dernière conséquence : cette présentation masque une donnée fondamentale de la langue anglaise, à savoir l'extraordinaire flexibilité de son lexique dont bon nombre d'éléments sont susceptibles de glisser d'une catégorie à une autre, au moment de l'énonciation, en fonction des besoins de l'énonciateur, du contexte et du co-texte (la mise en relation avec les autres mots). L'association systématique de "*to*" et d'un item lexical occulte cette propriété pour l'étudiant francophone, qui va inconsciemment projeter le fonctionnement et la structuration du lexique français sur le lexique anglais et sera fort surpris de tomber sur des énoncés comme les

suiuants où non seulement un nom propre mais encore tout un syntagme peut être converti en verbe :

“*Rachel, please, listen to me...*” – “*Don’t Rachel me!*” (Feuilleton TV américain)

“*My good woman...*” – “*Don’t good-woman me young man!*” (C. Delmas)

“*I wish I could, but...*” – “*But me no buts!*” (“Il n’y a pas de “mais” qui tiennent !”
Double conversion : “*But*”→V et “*Buts*”→N) / *Don’t no but me!* (variante chez Tom Wolfe)

“*Don’t honey me!*” (R. Carver)

“*Don’t Jesus Christ me!*” / “*He was Jesus christing me*” (Ph. Roth)

“*Don’t just yes me!*” (Tom Wolfe)

“*I’ll be a brother to you – Okay. You be a brother: brother that wheel awhile*” (N. Algren)

“*Go sneaky-Peteing away down the corridors*” (Th. Pynchon) création verbale formée sur le nom *Sneaky Pete* (*a sneaky guy*) qui a donné le titre d’une série télévisée ayant pour protagoniste un escroc usurpant une identité.

“*He’d toed-and-froed from the car*” (G. Swift)

“*The English language is being shanghai*ed” (B. Bryson): *Shanghai* [toponyme→V] to trick or force sb into doing sth that they do not really want to do

“*If I couldn’t PsyOps my way out of this*” (Ph. Klay) : *PsyOps*: a military operation usually aimed at influencing the enemy's state of mind through noncombative means (such as distribution of leaflets)

“*Eileen and I no-graciased our way into the clear and we looked around*” (R. O. Butler, *A Good Scent from a Strange Mountain*). Dans ce dernier cas, c’est l’expression de remerciement castillane “*No, gracias!*” qui est convertie en verbe (« Eileen et moi, on s’est frayé un chemin vers la sortie à coup de *No, Gracias!...*»).

La bonne solution, – celle qui mettrait en relief la flexibilité du lexique anglais – consisterait à **marquer la nature verbale de l’élément considéré en lui accolant *-ing* (*work[ing]*)**, ce qui a l’avantage de mettre en avant une autre spécificité du lexique anglais : après la conversion d’un Nom en Verbe, celle qui permet d’obtenir un Nom nouveau à partir d’un Verbe auquel on ajoute le suffixe *-ing*.

SECTION 10

AU ZOO LINGUISTIQUE (LA CONVERSION N→V)

« Au Zoo. – Toutes ces bêtes ont une tenue décente, hormis les singes. On sent que l'homme n'est pas loin. » (CIORAN)

COMME LE NOTE P. GUIRAUD dans son ouvrage sur les *Structures étymologiques du lexique français* : « *Le français, en dehors de certaines catégories sémantiques précises, répugne (contrairement à l'anglais) à passer directement d'une catégorie grammaticale (substantif) à une autre (verbe).* » La possibilité de former un verbe à partir d'un substantif (ce qu'on appelle un verbe dénominal) existe bel et bien en français mais elle passe par l'adjonction de la marque de l'infinitif (*amnistie*→*amnistier* ; *anesthésie*→*anesthésier*) ou de pseudo-suffixes tels que *-onner* ou *-iner* (*biberonner* ; *bétonner* ; *bouchonner* ; *couronner* ; *bouquiner* ; *jardiner* ; *copiner*, etc.). L'évolution du procédé est bien retracée dans l'extrait suivant :

Il semblerait que ce soit à partir du début de notre siècle que l'emploi de l'infinitif substantivé, limité jusque-là à la philosophie, a franchi les limites de cette discipline pour s'infiltrer dans le vocabulaire de domaines avoisinants, tels que la psychologie, la psychanalyse, la sociologie et la critique littéraire. Au début du siècle, dans un ouvrage de psychologie consacré au bovarysme, l'auteur affirme que celui-ci est ancré dans « une réalité qui n'est saisissable que dans *le devenir* » (cité par le *T.L.F.*) ; et Simone de Beauvoir écrit en 1949 (*Le Deuxième sexe*) : « La femme n'est pas une réalité figée, mais *un devenir* » (cité par le *T.L.F.*).

C'est au cours de la deuxième moitié du XX^e siècle que la nominalisation de l'infinitif semble être en passe de devenir un vrai moyen de création lexicale : non seulement le langage scientifique emprunte les infinitifs-noms déjà existants et intensifie leur emploi, mais les sciences humaines – la linguistique, notamment, la sémiotique et la critique littéraire – élargissent l'aire de la substantivation de l'infinitif, l'étendant à des verbes non consacrés par la philosophie : *Le Dire et le dit*, d'Oswald Ducrot, *l'être et le paraître* de Greimas (*Maupassant : la sémiotique du texte* 90), *l'être et le non-être*, *le paraître et le non-paraître* (*Maupassant* 81), *le vouloir* (67), *le faire* (66), *le vouloir-faire* (84), *le pouvoir-faire* (91) ; Derrida : *le dire et le nommer* (*Positions* 20), *le vouloir-dire* (*Positions* 23, 67), *le s'entendre parler et le vouloir-s'entendre-parler* (*Positions* 21), *l'apparaître* (*La Dissémination* 10), etc... On trouve même, occasionnellement, dans les journaux, « *le parler vrai* de Michel Rocard », ou le « *gouverner autrement* » (cités par Kerleroux).

Certes, les verbes substantivés sont encore peu nombreux et le locuteur est encore loin de se sentir libre d'en substantiver d'autres, à son gré : si *le paraître* est un terme parfaitement accepté, l'on hésiterait, du moins pour le moment, à se servir d'un synonyme substantivé, (?) *le sembler*, bien qu'il existe, en parallèle, d'autres formes nominalisées de ce verbe, *le semblant*, par exemple. (C. Schapira, « La nominalisation de l'infinitif ou l'Abstraction au deuxième degré » in *Les noms abstraits*, édité par Nelly Flaux et al., P. U. du Septentrion, 1996)

La conversion ou transfert d'un mot d'une classe dans une autre s'opère plus fréquemment et aisément en anglais puisque selon J. Tournier (*Précis de lexicologie*), on relève dans le lexique anglais un pourcentage d'environ 47% de conversions de Nom en Verbe (N→V) et 26% de conversions dans l'autre sens, du Verbe au Nom (V→N). La mutation d'un Nom en Verbe marche donc, a priori, dans près d'un cas sur deux, c'est une statistique capitale pour l'apprenant français, qui doit impérativement intégrer cette donnée et *la mettre en pratique* – avec une chance sur deux de réussite – lors de son apprentissage du lexique anglais.

Pour illustrer la remarquable flexibilité du lexique anglais ainsi que la fréquence de la conversion N→V, nous avons recensé une liste, non exhaustive, de noms d'animaux – déjà connus de la majorité des étudiants anglicistes en tant que substantifs – pouvant fonctionner

comme des verbes selon la visée énonciative du locuteur. Certes, les noms d'animaux fournissent également la base de formes verbales en français, mais toujours sur le modèle que nous avons indiqué plus haut, c'est-à-dire avec l'adjonction de marques pour obtenir l'infinitif, par exemple : *papillonner* ; *ânonner* ; *bichonner* ; *moutonner* ; *cafarder* ; *canarder* ; *fouiner* ; *fourmiller* ; *fureter* ; *lézarder* ; *seriner* ; *serpenter*, etc. ***L'anglais n'en a nul besoin et, en langue, un lexème comme "ape" sera potentiellement nom ou verbe ; il se réalisera comme verbe à l'occasion du passage au discours : "She apes the speech and manners of the rich."***

Liste des pensionnaires de notre zoo :

Ape ; *beaver* (« le castor ») ; *beef* (cf. adj. "beefy" : « costaud, musclé ») ; *bitch* (« la chienne ». Cf. adj. "bitchy" : "bitchy remarks" : « des remarques vachardes ») ; *bull* ; *cat* ; *chicken* ; *cock* ; *cow* ; *crab* (adj. "crabby" : *bad-tempered and unpleasant* : « grincheux ») ; *crow* (« la corneille » mais aussi « le chant du coq ») ; *dog* ; *duck* ; *ferret* (« le furet ») ; *fish* ("fishy" : *suspicious* : "There's something fishy going on here" : « pas clair/louche ») ; *foal* (« le poulain ») ; *fox* (adj. "foxy" : *clever or sexy [NorthAmerican]*) ; *goose* (« l'oie ») ; *hog* ("le verrat") ; *horse* (adj. *horsy or horsey* : "She had a long, horsey face") ; *hound* (le chien » [de meute]) ; *kite* (« le milan ») ; *kitten* ; *lamb* (« l'agneau ») ; *louse* (« le pou », cf. adjectif "lousy" : « minable, nul ») ; *monkey* ; *parrot* ; *pet* ; *pig* ; *rabbit* ; *rat* (adj. *ratty* : *irritable, grumpy* : "He gets ratty if he doesn't get enough sleep") ; *seal* (phoque) ; *snake* ; *snipe* (« la bécassine ») ; *squirrel* (« l'écureuil ») ; *swan* (« le cygne ») ; *weasel* (« la belette ») ; *worm*.

***Ape* (imitate)** : For years the British film industry merely aped Hollywood

***Beaver* (away at sth)** (informal) : to work very hard at sth : He's been beavering away at the accounts all morning

Beef* (beef about sth : complain)** : Stop beefing so much! ; (beef up*** : *make sth bigger, better, more interesting, etc.*) : Security around the city will be beefed up during the event

***Bitch* (complain ; speak spitefully to or about sb or sth)** : He bitched about the slow service ; They're forever bitching about everyone else. Mais le sens sexuel (*bitch* : *a sexually promiscuous woman*) se retrouve, par exemple, dans le célèbre aveu d'une héroïne de W. Faulkner, Charlotte Rittenmeyer, qui déclare dans *The Wild Palms* : "I like bitching and making things with my hands."¹

***Bull* (force ; advance forcefully)** : He bulled his way through the crowd ; He was bulling through a mob of admirers

***Cat* (around)** [*usually vulgar*] : *search for a sexual mate* : Go catting around

Chicken : to lose one's nerve—usually used with *out* : He seemed to exhibit courage, manliness, and conviction when others chickened out

1. W. Faulkner, *The Wild Palms*. Ce roman – *Les Palmiers sauvages* (1939) – a fait l'objet d'une nouvelle publication en français sous le titre originel de *Si je t'oublie, Jérusalem* (Paris, Gallimard, 2001), excellemment traduit par F. Pitavy qui – sur ce point précis – pêche cependant, par excès de pudibonderie en proposant : « *J'aime faire l'amour et fabriquer des choses avec les mains.* ». Charlotte Rittenmeyer, féministe avant la lettre, faisant fi des convenances et conventions sociales, affirme par le choix délibéré d'un terme choquant pour les bien-pensants sa liberté de mœurs : "bitching" (*coucher/copuler/baiser*) n'est pas "making love". Selon *The Urban Dictionary* ***Bitch*** : *n. female dog/n. (coarse) Woman who sleeps around.* Autre définition – tirée du même ouvrage –, où s'exprime avec une pointe d'humour le dépit du mâle éconduit : ***Bitch*** : « *A woman that will have sex with everybody, but you.* » *The Dictionary of the Vulgar Tongue* précise : "A she dog, or doggess; the most offensive appellation that can be given to an English woman, even more provoking than that of whore."

Paul Auster dans *Leviathan* évoque "The two sides of American womanhood, the vamp and the frump, the libidinous sex-devil and the dowdy housewife" et donne la contrepartie masculine de "bitch" : "a cunt-hound". *Excuse/Pardon my French!*

Cock (*turn upwards ; cause to be erect*) : The horse cocked its ears ; He cocked his eye at me

Cow (*frighten sb in order to make them obey ; intimidate*) : She was easily cowed by people in authority. Cf. autre acception du Nom : “Don’t have a cow! I said I’d take of the problem and I will”: “become very angry”

Crab (*complain ; criticize ; grumble*) : He keeps on crabbing about the weather

Crow : **1.** *to make repeated loud high sounds, especially early in the morning* **2.** *crow (about/over sth) (disapproving) to talk too proudly about sth you have achieved, especially when sb else has been unsuccessful SYN of boast, gloat* : He won’t stop crowing about his victory ; ‘I’ve won, I’ve won!’ she crowed. **3.** (*British English*) (*of a baby*) *to make happy sounds*

Dog (*follow closely ; cause sb trouble for a long time*) : She had the impression that someone was dogging her steps ; He was dogged by misfortune/bad health. A noter : *Dog my cats!* Used as an expression of surprise, amazement, annoyance..

Duck (*dodge, bow, bob; evade a duty, question, etc.*) : She ducked the issue ; The ceiling was so low I had to duck my head

Ferret (*search*) : She opened the drawer and ferreted around for her keys

Fish (*search for sth, using your hands ; try to get*) : She fished around in her bag for her keys ; Fish for compliments/information

Foal (*to give birth to a foal*) : The mare will foal in June

Fox (*trick or confuse sb*) : The last question foxed even our panel of experts

Goose (*prod a person playfully in the behind ; spur*) : He goosed the unsuspecting girl ; He goosed the governor to sign the tax bill = He spurred...

Hog : *to use or keep most of sth yourself and stop others from using or having it* : to hog the road/ the bathroom (“accaparer”)

Horse (*about/around : fool around*) : Stop horsing around and get to work!

Hound (*harass*) : They were hounded day and night by the press

Kite (USA, informal) : *to use an illegal cheque to obtain money or to dishonestly change the amount written on a cheque* : to kite checks ; check kiting

Kitten : to have kittens

Lamb (*of a sheep*) *to give birth to a lamb* (en français→agneler : *Une brebis prête à agneler*)

Louse (*sth up : [informal] to spoil sth or do it very badly*) : I loused up the wallpapering job in the bedroom—the seams show too much

Monkey (*trifle ; tamper with*) : He likes to monkey around with engines ; Don’t monkey with the settings

Parrot (*disapproving*) *to repeat what sb else has said without thinking about what it means* ; Some of the students were just parroting what the teacher said

Pet (*pat or stroke*) : The cats came to be petted

Pig (*pig yourself on sth*) (BrE, informal) : *to eat too much of sth* : I had a whole box of chocolates and pigged the lot! Don’t give me cakes—I’ll just pig myself

Pig it : *live in squalor or huddle/lie together like pigs, in one bed* : They are pigging (it) together. “*The joy of pigging oneself on chocolate*” (D. Lodge)

Rabbit (*continue talking about sth that is not interesting*) : He’s always rabbiting on about his stamp collection

Rat (*rat on sb : [informal] to tell sb in authority about sth wrong that sb else has done*) ; Where I come from, you don’t rat on your friends.

Rat on sth : (*British English, informal*) to not do sth that you have agreed or promised to do SYN of renege : The government is accused of ratting on its promises to the unemployed

Seal : to hunt seals

Snake (*meander*) : The road snaked away into the distance ; The procession snaked its way through narrow streets

Snipe **1.** shoot at sb from a hiding place, usually from a distance : Gunmen continued to snipe at people leaving their homes to find food. **2.** to criticize sb in an unpleasant way : They are always sniping at one another

Squirrel (*sth away* : to hide or store sth so that it can be used later) : She had money squirrelled away in various bank accounts. *Squirrel around/about*: “His eyes squirreling about” (C. McCarthy)

Swan (*British English, informal, disapproving* : to go around enjoying yourself in a way that annoys other people or makes them jealous) : They’ve gone swanning off to Paris for the weekend (“Ils sont partis en grand équipage passer le week-end à Paris”)

Worm (*move slowly*) : She wormed her way through the crowd to the reception desk ; (*extract by persistent questioning*) : We eventually wormed the secret out of her

Le procédé ne marche pas à tous les coups ; les animaux exotiques (*panther, giraffe* et *elephant*, par exemple) – moins familiers car apparus tardivement dans le bestiaire et l’imaginaire européens – n’ont pas généré de verbes correspondants. “*Lion*”, de son côté, a donné “*lionize*” : “*treat sb as a famous or important person*” : “*She was lionized everywhere after her novel won the Pulitzer Prize*¹” (Cf. aussi : “*She was a literary lion among the writers of her time*”). Malgré ces limitations, le jeu en vaut la chandelle : il faut toujours y penser, tenter la conversion et vérifier dans le dictionnaire ; on en retire toujours quelque profit : “*Nothing venture, nothing have*” as the saying goes : Qui ne tente rien, n’a rien...

1. Cf. *Baudelaire’s watchword* : “*Lionize the everyday*”. Le verbe “*lionize*” s’est prêté à un savoureux, mais intraduisible jeu de mots combinant le sens propre (*make sm famous or to treat sm as if they were famous*) et celui, non attesté, mais qu’on imagine aisément « d’être jeté dans la fosse aux lions » : « *The only man who wasn’t spoiled by being lionized was Daniel* » (*Penguin Dictionary of Humorous Quotations*). Effectivement, la Bible rapporte que le prophète Daniel fut par deux fois livré en pâture aux lions sans être le moins du monde inquiété par les fauves.

SECTION 11

LA CONVERSION VERBE→NOM (V→N // V→N-ING)

SYMÉTRIQUE DE LA PRÉCÉDENTE OPÉRATION (la conversion Nom→Verbe), la génération d'un Nom à partir d'un Verbe (V→N) est tout aussi importante ; c'est une propriété que l'anglais partage avec notre langue maternelle, mais il la met en œuvre avec plus de facilité car il dispose d'un double procédé pour passer d'une catégorie à l'autre. On relève bien en français¹ les infinitifs substantivés suivants, tous susceptibles d'être précédés d'un déterminant (le/la/les ; un/une...) et d'être modifiés par un adjectif : *aller* ; *avoir* ; *dîner* ; *souper* ; *boire* ; *coucher* ; *devenir* ; *devoir* ; *dire* ; *être* ; *faire* ; *laisser-aller* ; *paraître* ; *rire* ; *repentir*, etc. :

- Le retour est plus pénible que *l'aller* (*Petit Robert*)
- *Un aller simple* pour Marseille (*Petit Robert*)
- *J'estime le baigner salubre* (Montaigne) On trouve également *le voyager* ; *l'ouïr* et *le voir* chez l'auteur des *Essais*
- *Le vivre* et *le vieillir* sont choses conjointes (Malherbe)
- La réalité nous est apparue comme *un perpétuel devenir* (Bergson)
- *Le faire* et *l'agir*, ce sont donc chez Lequier et Renouvier les formes nouvelles de l'antique idée d'activité (J. Wahl)

En anglais, selon J. Tournier (*Précis de lexicologie*) : « beaucoup de noms formés de cette façon apparaissent dans des lexies en *give*, *have*, *make*, *take* : *give a tug*, *have a drink*, *make a move*, *take a walk* ». Parmi les autres exemples cités, on relèvera : *burn* ; *bruise* ; *dazzle* ; *fold* ; *knot* ; *stain* ; *bait* ; *gargle* ; *grill* ; *manure* ; *paint* ; *purge* ; *flirt* ; *grant* ; *preserve* ; *puzzle* ; *sneak* ; *vomit*. Comme l'auteur l'explique plaisamment en parlant d'effet « boomerang » :

Dans un certain nombre de conversion V>N, le verbe a été lui-même formé par conversion d'un nom, si bien que l'on assiste à une sorte d'aller et retour : N>V>N, qu'il est préférable de symboliser par la formule N₁>V>N₂, car le nom, bien que gardant la même forme, change obligatoirement de sens : il y a, dans chaque cas, une restriction de sens dans le passage de N₁ à N₂ par l'intermédiaire du verbe. Exemple : *smoke* (= « la fumée ») > *to smoke* (= « fumer », dans ses différents sens) > *a smoke* (cf. « *to have a smoke* » = « en griller une »).

Autres exemples :

I have the use of the car this week.

Have a go at sth

How much is my share of the take?

What make of car does he drive?

The shoes may seem tight at first, but the leather has plenty of give in it

Give the house a bit of tidy up

Mais là ne s'arrête pas la remarquable flexibilité de l'anglais, qui possède une autre possibilité de générer un nom à partir d'un verbe par l'adjonction du suffixe “-ing” à une base verbale (*break*→*breaking*). Combien de fois l'apprenant francophone devant traduire un nom (ou un infinitif à valeur nominale) ne s'est-il pas tourné vers le dictionnaire pour chercher l'élé-

1. Cf. pour d'autres exemples, M. Grévisse, *Le Bon usage*, d'où nous avons tiré les éléments de cette section.

ment lui faisant apparemment défaut alors qu'il possédait le verbe apparenté d'où il était possible de dériver le substantif recherché ? Mais n'étant pas familier du procédé, il n'y a pas eu recours. Donnons quelques exemples d'énoncés originaux (extraits de leur contexte d'origine et traduits par nos soins) où sont soulignés les noms en question :

1. La fraction du pain (acte liturgique) → *The breaking of bread*
2. La reconquête du Paradis → *The regaining of Paradise*
3. Le Lubéron défiguré par l'excès de constructions et de transactions immobilières → *Lubéron disfigured by overbuilding, overselling*
4. La cuisson et la consommation de pains et de pâtisseries diverses avaient été élevées au rang de religion mineure → *The baking and eating of breads and pastries had been elevated to the status of a minor religion*
5. Tous ces départs, ces arrêts, ces piétinements sur place commençaient à devenir pénibles → *All this starting and stopping and shuffling began to be a strain*
6. Un moyen de résister à l'engloutissement par le temps de tout ce qui existe → *A motion against the swallowing up by time of everything that exists*
7. C'est, en partie, grâce au précédent établi par les artistes américains que la tradition du voyage en Italie s'instaura parmi les écrivains, au début du 19^e siècle → *Partly because of the precedent set by American artists, a tradition of travelling to Italy emerged among American writers early in the 19th century*
8. Ces récits sont une refonte imaginaire d'événements véritables → *The tales are an imaginative reshaping of real events.*
9. Une manière pour lui de tourner définitivement le dos à une vie de souffrances → *A final turning of his back on a life of suffering*
10. Et les petits rituels rassurent : fermer les portes à clé, faire un peu de rangement, se brosser les dents, s'arranger les cheveux → *And rituals help too : door locking, tidying up, cleaning teeth, arranging hair...*
11. Cette guerre contre des civils était une mission répugnante pour des hommes entraînés à se battre contre d'autres combattants → *This warring upon civilian was a distasteful assignment for men trained to engage other men in combat*
12. Assurer la survie des malades du cœur → *To ensure the keeping alive of heart patients*
13. Ils sont incommodés par la sonnerie des cloches → *They are incommoded by the ringing of bells*
14. Le relâchement de sa vigilance → *The slackening of her vigilance*
15. Un élargissement de l'horizon/perspective → *A widening of vista / A widening of the experience / A broadening of the outlook*
16. L'acquisition de nouveaux territoires → *An acquiring of new territory*
17. Sa gestion des domaines → *His managing of the estates*
18. Le fait de joindre la parole aux actes → *The bonding of word and deed*

Les exemples sont légion (Cf. la série d'autres extraits en fin de Section)

Le suffixe *-ing* permet, à partir d'un verbe de former des noms suggérant une **action continue** (impliquant un **aspect imperfectif** sans référence à un début ou une fin) tels que : *crying, falling, kicking, living, pushing, running, sleeping, striking*, etc. Ils se distinguent des noms de la même famille formés à partir de la simple base verbale : *a cry, a fall, a kick, a push, a run, a sleep, a strike*, etc. qui dénotent des actions de courte durée, ayant un début et une fin (**aspect singulatif et perfectif**). Ces derniers peuvent prendre la marque du pluriel, ce qui n'est pas le cas des noms en *-ing* (sauf s'ils sont complètement nominalisés : *a building* → *two buildings*). Ainsi, on opposera "A loud cry/many repeated cries" à "Loud and continued crying" ;

“*The paper was covered with writing*” à “*A writing was affixed to the wall*” et, en première analyse, on retiendra le début d’explication que propose l’*Oxford Dictionary of English* : « *A push is done at once, but may be repeated as ‘many pushes’; pushing is continuous, there may be ‘much’, but not ‘many’ of it.* » R. W. Zandvoort confirme cette distinction : “*between the converted stem and the gerund there is also the difference of instantaneousness versus continuity: cf. the occasional scratch of his quill and the pertinacious scratching of the mice behind the wall.*” (*A Handbook of English Grammar*). Comme le précisent J. Bouscaren & J. Chuquet :

Le nom verbal obtenu par l’adjonction du suffixe /-ing/ représente une activité et renvoie à un ensemble d’occurrences de la notion, à un domaine notionnel constitué d’occurrences qualitativement identiques. En d’autres termes, *V-ing part d’un événement pour le nominaliser en activité et donc reconstruire en quelque sorte la notion à partir d’une occurrence¹ particulière*. À partir de l’événement on passe à l’activité. (Nous soulignons)

Nota bene :

L’opposition ne s’établit pas systématiquement entre une base verbale (“*stem*”) nominalisée et *V-ing* ; elle peut jouer entre *V-ing* et un nom commun comme dans le cas de : “*life*” vs. “*living*” ; “*death*” vs. “*dying*” ou “*love*” vs. “*loving*” et marquer un contraste entre un *État* et un *Procès* :

“*All you need is love, love/Love is all you need.*” (The Beatles) vs. “*I need your loving like the sunshine.*” (The Korgis – *Everybody’s Got To Learn Sometime*) / “*We both need some loving.*” (D. Lodge)

“*In both cases (i.e. consumption/cancer), dying, even more than death, defines the illness*” / “*It allows cancer to live at the cost of our living.*” (S. Mukherjee, *The Emperor of all maladies*)

“*Death ain’t such a big deal. It’s dying that’s no goddam fun*” (réplique tirée de la série TV américaine “*Godless*”) où “*dying*” s’oppose à “*death*” comme « *le mourir* » s’oppose à « *la mort* » ; “*dying*” évoque le trépas (ou passage de vie à trépas) tout comme l’infinitif nominalisé en français (« *Ô soldats [...] j’ai près de vous appris le mourir et le vivre.* », Noailles, *Forces éternelles*)². De même, dans la traduction des deux premiers vers du poème, “*L’Oubli suprême*” de Henri de Régnier (*La Cité des eaux*) :

*Que m’importe le soir puisque mon âme est pleine
De la vaste rumeur du jour où j’ai vécu !
Que d’autres en pleurant maudissent la fontaine
D’avoir entre leurs doigts écoulé son eau vaine
Où brille au fond l’argent de quelque anneau perdu.*

c’est, pour les mêmes raisons que précédemment (accent mis sur « le [fait de] vivre »), que “*living*” et non “*life*” s’est imposé dans la traduction proposée par R. L. Graeme Ritchie et Claudine I. Simons³ sous le titre de “*The Last Forgetting*” (noter, ici encore, le choix d’une forme en “*-ing*” mettant en relief la notion procès)⁴ :

*What matters eve to me! My soul is teeming
With the vast murmur of my day of living!
Let others weep, let others curse the spring
That trickles, through their fingers, empty water
While in the depths gleams some lost silver ring.*

1. Occurrence : 1) Manifestation d’une notion dans un acte énonciatif. 2) Fait qu’un procès (état ou processus) soit représenté comme « se produisant » ou « devant se produire » à tel moment dans telle situation.

2. On trouve chez Chateaubriand : « *Nous étions occupés du vivre et mourir vulgaires.* » (*Le Petit Robert*)

3. *Essays in Translation From French*, Cambridge University Press, 1968.

4. Variante suggérée par les traducteurs : “*Final/Supreme Oblivion*”.

FÉCONDITÉ DU SUFFIXE **-ING**

À partir d'un verbe¹, le suffixe **-ing** permet ainsi de dériver :

1) des **noms recensés par le dictionnaire** : *reading* (= *the action or skill of reading ; matter read or for reading*), *smoking*, *driving*. Certains sont parfaitement lexicalisés et susceptibles d'être précédés par les trois déterminants (\emptyset ; *A[n]* ; *The*) ou de prendre la marque du pluriel (-S) : *a being*, *the building*, *feelings*, *belongings*, *dealings*, *savings* ;

2) des "**noms de discours**" : *Obstructing the doors may be dangerous*². Bien que **-ing** ne soit accolé qu'au seul verbe *obstruct* son rayon d'action ne se limite pas au verbe ; il transforme la relation prédicative [*obstruct-the-doors*] en groupe nominal (équivalent à *the obstruction of the doors...*). Il s'agit là d'une création de circonstance à partir d'une relation Sujet/Prédicat présentée comme acquise, d'où l'appellation de "**Nom de discours**" car il s'agit d'une création éphémère qui n'a pas d'autre existence que celle de l'acte de parole.

3) des **adjectifs** : *interesting*, *exciting*, *amusing*, etc. À distinguer des participes présents tels que *following*, *forthcoming*, qui ne peuvent être précédés de *quite* ou de *very*. (J.-C. Souesme)

4) des **prépositions** : *including*, *barring*, *during*, *owing to*, etc.

Nous nous intéresserons prioritairement aux catégories 1 et 2 et prendrons comme modèle l'exemple de l'élément lexical "**READ**" qui est, nous l'avons vu, apte à se contextualiser en tant que :

1. Nom → *A read* : 1. *I was having a quiet read of the newspaper* ; 2. *This book is a thoroughly entertaining read*

2. Base verbale → *Read* : *Apprehend the meaning of written signs* (*Some children can read and write before they go to school*) susceptible d'être actualisée par "*to*" selon les cas (*She's still learning to read*)

3. Base verbale pouvant à son tour générer un Nom verbal → *Reading* : *My hobbies include reading and painting*

Quelle est la différence entre le nom verbal (V-ing : *reading*), la base verbale (V : *read*) et la construction "To + V" (*to read*) ?

Read en tant que base verbale (*apprehend the meaning of written signs*) se situe au niveau de la **notion** (c'est-à-dire un ensemble de propriétés physiques et culturelles), donc de l'abstraction.

To read = part de la notion pour viser une occurrence – disons un cas concret – validable de procès : *I'm trying to read the map*.

A read en tant que nom appartient à la catégorie du dénombrable [C] ; il désigne :

1. *A period or act of reading sth* : "*If I have a read of it, I might have a better idea of what's going on next week*" (D. Lodge, *Nice Work*)

2. *A book considered in terms of its readability*

Reading : selon l'analyse, citée plus haut, de J. Bouscaren et J. Chuquet, **reconstruit une notion à partir d'une occurrence particulière ou de plusieurs** ; on remonte du plan de l'actualisation à celui de la notion ou de l'idée. C'est le mouvement inverse de celui qu'indique *to*+base verbale et qui, lui, part du plan des notions – du virtuel – pour viser le plan de l'actualisation.

Trois études de cas permettront d'illustrer les diverses possibilités de conversion que l'on peut obtenir à partir de : *read* ; *fill* et *do*.

Read permet de générer **reading**, qui selon le contexte aura les effets de sens suivants :

1. *-ing* peut s'ajouter à des bases non verbales : "*To-ings and fro-ings*" (des allées et venues).

2. Exemple et explication tirés de H. Adamczewski.

Activity

1. [U] the activity of sb who reads : *My hobbies include reading and painting. He needs more help with his reading. Are you any good at map reading? Reading glasses* (= worn when reading) ; *a reading lamp/light* (= one that can be moved to shine light onto sth that you are reading)

2. [sing.] an act of reading sth : *A closer reading of the text reveals just how desperate he was feeling.*

Books/Articles

3. [U] books, articles, etc. that are intended to be read : *reading matter / material* ; *a series of reading books for children* ; *a reading list* (a list of books, etc. that students are expected to read for a particular subject) ; *further reading* (= at the end of a book, a list of other books that give more information about the same subject) ; *The report makes for interesting reading* (= it is interesting to read) ; *The article is not exactly light reading* (= it is not easy to read).

Way of understanding

4. [C] reading (of sth) the particular way in which you understand a book, situation, etc. SYN interpretation : a literal reading of the text : *My own reading of events is less optimistic.*

Measurement

5. [C] the amount or number shown on an instrument used for measuring sth : *Meter readings are taken every three months.*

Event

6. [C] an event at which sth is read to an audience for entertainment ; a piece of literature that is read at such an event : *a poetry reading* : *The evening ended with a reading from her latest novel.*

From Bible

7. [C] a short section from the Bible that is read to people as part of a religious service : *The reading today is from the Book of Daniel.*

In Parliament

8. [C] one of the stages during which a bill (= a proposal for a new law) must be discussed and accepted by a parliament before it can become law : *The bill was defeated at its second reading*

Autres exemples :

Fill (v) peut se convertir en un premier nom : **Fill** = noun [sing.] :

1. your fill (of sth/sb): as much of sth/sb as you are willing to accept : *I've had my fill of entertaining for one week.*

2. your fill (of food/drink): as much as you can eat/drink : *Eat your fill*

puis en un second : **Filling** :

1. [C, U] food put inside a sandwich, cake, pie, etc. : *A sponge cake with cream and jam filling* – *A wide range of sandwich fillings*

2. [C] a small amount of metal or other material used to fill a hole in a tooth : *I had to have two fillings at the dentist's today.*

3. [C, U] soft material used to fill cushions, pillows, etc.

Filling peut, à son tour, fonctionner comme un adjectif : *This cake is very filling* (= stodgy; causing you to feel full)

Do se prête à de multiples fonctions et conversions :

Do→Auxiliaire : *Do you like tea? No I don't; I prefer coffee*

Do→Verbe : *Let's do lunch* (= meet for). (informal) *Sorry. I don't do funny* (= I can't be funny).

– [vn] used with nouns to talk about tasks such as cleaning, washing, arranging, etc. : *to do* (= wash) *the dishes* ; *to do* (= arrange) *the flowers*; *I like the way you've done your hair*. Cf. également, la série : *do the ironing, the vacuuming, cooking, shopping*, etc.

– *do some, a little, etc. acting, writing, etc.* (= to perform the activity or task mentioned) : *I like listening to the radio when I'm doing the ironing. She did a lot of acting when she was at college.* (*Oxford Advanced Learner's Dictionary*)

Do→Nom : *dos and don'ts* (also *do's and don'ts*; *A list of Don'ts and Be Carefuls*): (informal) rules that you should follow: *Here are some dos and don'ts for exercise during pregnancy. Culinary do's and don'ts* (= interdits alimentaires)

Fair dos/do's: used, especially as an exclamation, to say that you think that an action, decision, etc. is acceptable and appropriate because it means that everyone will be treated fairly: *Fair dos—you don't believe I've been idle all this time?*

To-do→Nom: (informal, becoming old-fashioned) unnecessary excitement or anger about sth (= fuss): *What a to-do!* À rapprocher de : *without further/more ado*: (old-fashioned) without delaying; immediately

Doing→Nom [C, usually pl., U] a thing done or caused by sb: *I've been hearing a lot about your doings recently. I promise you this was none of my doing* (= I didn't do it).

Noter les expressions idiomatiques : *Take some 'doing | take a lot of 'doing* = to be hard work; to be difficult: *Getting it finished by tomorrow will take some doing.*

Conclusion :

À la présentation souvent *binaire* du lexique français du type : *lire/lecture* ; *travail/travailler* ; *résoudre/(ré)solution*, etc. il convient de substituer – même si le procédé ne peut pas se systématiser ; il y a des cas où ça ne marche pas, mais encore une fois, les avantages l'emportent de beaucoup sur les inconvénients – une **structuration ternaire** : *read* [V]/*reading* [U]/*a read* [C] ; *smoke* [V]/*smoking* [U]/*a smoke* [C] ; *house* [V]/*housing* [U]/*a house* [C]. L'adoption de ce modèle ou « *pattern* » et le changement de pratique qu'il implique **contribueront fortement à sortir l'apprenant d'un mode de fonctionnement calqué sur le français**.

En outre, nous trouvons là la solution au problème que nous avons déjà vigoureusement dénoncé, à savoir la pratique, bien ancrée chez les francophones, consistant à faire précéder un lexème anglais de la particule “*to*” pour indiquer sa nature verbale (**to read* : lire), mais alors comment procéder pour fournir cette précieuse indication ? Tout simplement, en faisant suivre l'élément lexical en question du suffixe “*-ing*”, ce qui donnerait la présentation suivante : *read(ing)* : lire, et aurait le double avantage de ne pas recourir à “*to*”, mais surtout de mettre en lumière la remarquable propriété de toute base verbale¹ de générer, à son tour, un nom verbal – virtualité escamotée par les manuels courants².

1. À l'exclusion des modaux, encore que “*can*” ait pu donner au cours de son histoire, “*cunning*”, à la fois Nom (*dexterous skill* ; *craft* ; *slyness*) et Adjectif (*dexterous* ; *crafty* ; *wily*→“a cunning plotter” ; *cute*→“a cunning little kitchen”) (*Merriam-Webster Dictionary*) ; “*canny*” (*clever, cautious, shrewd*) ; “*uncanny*” (= *weird* cf. “*the uncanny*” : l'étrange). De même a-t-il donné “*uncouth*” à partir de son participe passé. “*Uncouth*”, formé avec le préfixe *un* + *cūth* (“past participle of *cunnan* ‘know’, ‘be able’”), a le sens de « malappris » (*lacking good manners, refinement, or grace* : “*He is unwashed, uncouth, and drunk most of the time*”). On peut aussi rapprocher de cette famille de mots le lexème “*ken*”, au sens de “*cognizance, intellectual view*”, que l'on retrouve dans l'expression : “*It's beyond my ken*” : ça me dépasse.

2. Les manuels ne recensent que les formes figées, lexicalisées (*a building, a human being, savings, belongings*, etc.), c'est-à-dire passées dans la langue ; il peut s'écouler beaucoup de temps avant que les noms de

Il est donc évident qu'on a tout à gagner à changer le mode de présentation du vocabulaire anglais pour mettre en relief sa structuration et ses modalités de fonctionnement spécifiques.

Autres exemples authentiques du procédé de conversion étudié :

La création du paradis aux USA → *The building of paradise in America*

La vision partagée de ces tableaux → *The shared seeing of these works*

Poser les éléments de base pour la compréhension du roman → *To lay the groundwork for an understanding of the novel*

Dans ma famille, on n'est pas du genre à se faire des câlins et à se donner des tapes dans le dos, on ne fait pas de sentiment → *In my family we don't do hugging and back-slapping, we don't do sentimentality*

Sa manière d'intimider les témoins → *His bullying of witnesses*

Des palissades requérant l'abattage de forêts entières → *Stockades requiring the felling of whole forests*

Cette période de maturation intérieure → *This period of inner ripening*

Il y a tellement de choses à rattraper quand on revient chez soi → *But there is such a lot of catching up to do when one returns home*

La totale soumission des esprits à la volonté du gouvernement → *The complete curbing of minds to the government's will*

À ce degré de civilisation que nous avons atteint après tous ces prêches et enseignements → *At this pitch of civilisation to which we have attained, after all the preachings, all the teachings*

Au cours des 9 ans où je l'ai connu → *In all the 9 years of my knowing him*

Tu as besoin de prendre un peu de poids/d'engraisser un peu → *You need a little fattening up*

Ils devaient ignorer les tremblements des vieillards et les pleurs des très jeunes enfants → *They were not to mind the trembling of the old people, the crying of the very young*

La rupture définitive avec ces conventions poétiques de bon ton (ou distinguées) ne s'accomplit qu'une génération plus tard → *The permanent breaking loose from this poetic gentility was not accomplished until a generation later*

L'expérience du combat contribue à aguerrir un officier → *Combat experience is part of the seasoning of an officer*

Un lieu propice à la fécondation réciproque des idées et des arts → *A place for the interbreeding of ideas and the arts*

La dévalorisation du rôle du père → *The downgrading of the role of the father*

Le fait de dérouler le tapis rouge pour X → *This rolling-out-of-the-red-carpet for X*

Le dépérissement des vertus chrétiennes → *The withering away of Christian virtues*

Il exigeait de ses enfants l'accomplissement de certains rites comme aller à l'église, apprendre les cantiques et dire ses prières → *He exacted from his children the performance of certain acts...the going to church, the learning of hymns, the saying of prayers*

Faire les boutiques/un brin de shopping → *Do a spot of shopping*

discours en *-ing* – créations spontanées, de circonstance et *a priori* éphémères –, ne fassent leur entrée dans les dictionnaires, qui les officialisent et les pérennisent.

Autres exemples de nominalisation V-ing :

I always was a softie for happy endings (noter qu'on dit bien en anglais "**happy ending**" et non **happy end* qui est du "franglais", dénoncé par R. Étiemble¹. Cf. P. Auster : "*X was notable for glib happy endings*"; "*You're the happy ending to the whole tragic story*")

Do some library digging for this purpose (faire quelques recherches en bibliothèque)

The meeting in Claude's landscapes of the imaginary and the real (Il s'agit du peintre français Claude Gellée, dit le Lorrain [1600-1682])

It has been hard for American writers to get their national bearings (trouver leurs repères)

The cravings of a pregnant woman (les envies)

A temptation which was not of his seeking (une tentation qu'il n'avait pas recherchée)

They heard the closing of the bedroom door, the sighing of the mattress...

Not by their fighting alongside him but by their staying out the fight (Non pas en combattant à ses côtés mais en se tenant à l'écart de la lutte)

There was no grubbing in the dirt, no hoeing of weeds, no bending and stooping to gather crops, no being yoked to a mule behind a plow, no daily tending to the wants of animals, slopping filthy hogs, relieving stupid cows of their accumulation of milk (description des contraintes et corvées de la vie de fermier...)

Late that afternoon the prisoners were interrupted at their frantic wainwrighting², wheelwrighting, horseshoeing, packing, mending harness, patching moccasins by the spectacle of a family brought into the compound...

A joining of hands

The day she normally kept free from teaching

I'm supporting myself by doing some teaching

At the christening of their 3rd child

But enough of this philosophizing

Public school was the making of me

They shared stories about the old days of cowboying/Areas where cowboying is still done in the traditional way

Puissent ces multiples exemples réussir à convertir l'angliciste en herbe aux vertus de la double opération de conversion : N→V (ou de V→N) et de V→N-ing. Le dernier exemple est particulièrement révélateur et convaincant : tous les étudiants connaissent le nom "*cowboy*" mais combien auraient, au besoin, l'idée ou la ressource de l'employer comme verbe et d'en tirer ensuite un nom en "*-ing*" : *cowboying*, faisant ainsi d'une pierre deux coups ?

1. *Parlez-vous français ?*, Paris, Gallimard, 1991.

2. US : *Wainwright is a biographical name referring to a maker and repairer of wagons*. C'est également devenu un verbe nominal, autre exemple de la remarquable flexibilité de la langue anglaise (ou américaine).

LA CONVERSION ADJECTIF→NOM

RAPPELONS QUE SI « *le substantif dit ce qu'il dit de lui-même, le verbe ou l'adjectif disent ce qu'ils disent du substantif* » (R. Martin). En d'autres termes, l'adjectif, élément non autonome, est donc *incident*¹ à une autre partie du discours ; il constitue un apport d'information qui vient se greffer sur un support, généralement un nom ou un pronom. L'information peut être de nature qualitative (d'où l'invariabilité en anglais) parfois quantitative : plus l'apport est de nature qualitative et plus l'adjectif affecte la notion nominale de l'intérieur, c'est-à-dire en modifie le contenu conceptuel ; inversement, plus l'apport est de nature quantitative et plus l'adjectif reste extérieur à la notion nominale : *Two cars* (quantitatif pur ne change rien à la définition de “cars”) ≠ *An old bicycle* (apport qualificatif ajoute le sème de « vieillesse » à la notion de “bicycle”). Cela dit, la frontière entre adjectif et substantif – tout comme celle entre substantif et verbe – reste poreuse¹ et la conversion de l'adjectif en nom est un procédé d'une grande fréquence et fécondité ; on en relève deux types :

1. THE + ADJECTIF→ SUBSTANTIF À SENS COLLECTIF

The rich / the poor ; the blind and the deaf ; the many / the few / the happy few
The extremely old need a great deal of attention
The young in spirit enjoy life
The wise look to the wiser for advice
He is acceptable to both old and young
We will nurse your sick and feed your hungry
Democracy substitutes election by the incompetent many for appointment by the corrupt few (G. Shaw)

Le prélèvement de X éléments de la classe (c'est-à-dire la référence à “1, 2, 3 riches” ou “des riches”, etc.) s'opère par le recours aux “prop-words” : (wo)man/men ; people :

1,2,3 rich people ; poor people ; rich people ; a blind woman (une aveugle), etc.
Some unemployed men were queueing up at the agency (des chômeurs) ;
The three wounded women were taken to hospital (les 3 blessées) ;
These two English boys/girls : ces deux jeunes Anglais(es)

• Certains adjectifs, parfaitement nominalisés, peuvent prendre la marque du pluriel -S ou être précédés du déterminant A(N) : *The Whites and the Blacks / the reds / the undertens / the over-eighteens / greens / woollies / woollens*

Men are great sillies / Poor innocents
What a silly you are! / She's a perfect dear / Don't marry a nobody like James

• Adjectifs de nationalité :

The Irish in America retain sentimental links with Ireland
The English / the Russians / the Germans / the Americans

L'extraction nécessite l'emploi d'un “prop-word” : *an Englishman/woman ; two American girls ; German people* (des Allemands)

La construction “The + Ns” à la différence de celle en “Ø + Ns”, suppose que l'on se réfère non pas à la classe entière, mais seulement à une sous-classe incluse dans une classe plus vaste : *the Catholics < Catholics ; the Protestants < Protestants* :

1. En indo-européen, dont l'anglais est issu, les adjectifs ne se distinguaient pas, au départ, des substantifs.

The Americans landed in Normandy on June 6th 1944
The British have control of the bridge
Talks with the Russians
The Hungarians beat our team in 1953

- Dénomination d'une langue étrangère : Adjectif sans article sauf s'il y a détermination :

He learns Latin and German mais *The Latin of his translation is excellent*
Translated from the French by... / *What's the French for...?*

2. THE + ADJECTIF → SUBSTANTIF ABSTRAIT RENVOYANT À UNE NOTION

Ces adjectifs nominalisés – s'accordant au singulier – expriment des concepts abstraits ou philosophiques :

The beautiful / the sublime / the unknown / the absurd
This little book makes the difficult sound easy
He ventured into the unknown
He went from the sublime to the extremely ridiculous
The interfusion of past and present, of the aesthetic and the erotic (F. Mayes)

NOMS COMMUNS ET DÉTERMINATION

« Exister, pour un élément linguistique, c'est être délimité d'avant en arrière ou inversement, avec une valeur – le sens net – que lui attribue le sujet parlant » (F. de Saussure)

LA PRÉSENTATION DU FONCTIONNEMENT des noms communs anglais selon leur appartenance aux catégories du dénombrable (le *discontinu*) ou de l'indénombrable (subdivisé en *continu dense* mais quantifiable et en *continu compact* non quantifiable)¹ fait souvent l'effet d'une découverte à l'apprenti angliciste. Or, les substantifs français fonctionnent globalement de la même manière et ce n'est donc pas à ce niveau-là que se situe – outre la facilité des conversions en anglais – l'autre différence essentielle entre les deux lexiques mais à celui de la détermination². Opération fondamentale dans la composition de l'énoncé, *la détermination consiste à circonscrire un objet en en traçant les limites*. Avant de former un énoncé pour parler de quoi que ce soit, il faut fixer des limites à l'objet de son propos, en déterminer la portée ou l'étendue : va-t-on lui donner une portée générale ou, au contraire, évoquer un cas (une occurrence) particulière ? Va-t-on lui donner une valeur abstraite ou concrète ? etc. En conséquence de quoi, tout nom entrant dans un énoncé doit être précédé d'un *déterminant, c'est-à-dire d'une marque qui renseigne sur son degré de spécificité et d'identification : l'article est un déterminant qui sert à généraliser et à particulariser*. L'emploi des substantifs est indissociable de l'opération de détermination et des marques qui en indiquent les diverses modalités en anglais : \emptyset , *a(n)*, *the* ; c'est là le deuxième exemple d'imbrication du lexical et du grammatical, d'où le parti-pris de traiter ensemble les deux questions.

La difficulté dans l'emploi des noms, lors du passage du français à l'anglais, réside dans le fait, mis en lumière par les lexicologues, et notamment M. Pergnier :

« que les frontières du nom français ne coïncident pas avec celle du mot orthographique, puisqu'on est conduit à y inclure le déterminant avec les sèmes [= morphèmes] de genre et de nombre dont il est porteur. »

Effectivement, en dehors de trois cas spécifiques en français contemporain (l'apostrophe ou vocatif : « *Enfant, voici ton pays !* » ; l'épithète et l'attribut : « *Son père, médecin célèbre*, etc. » ; « *Son père est généraliste* »), *tout nom français entraîne avec lui l'apparition d'un déterminant* qui se trouve être – pour des raisons liées à l'évolution de la langue que nous ne retracerons pas –, *l'article thématique*³ : *le/la/les* dans tous les cas de « *renvoi à la notion* », c'est-à-dire à l'idée abstraite ou générale à son plus haut degré d'abstraction comme dans : « *L'eau bout à 90°* ». Cette solidarité entre le nom – pris dans son acception la plus large – et le déterminant *le/la/les* est *systématique en français contemporain*³ et l'étudiant francophone

1. Le *continu dense* ne permet pas de distinguer des unités détachées les unes des autres ; les réalités exprimées par *sugar* et *news* sont appréhendées de façon globale et si l'on veut désigner un élément unique ou plusieurs, on recourra à un dénombrateur : *a pound, a lump, a spoonful of sugar ; an item of news* (une nouvelle), *two pieces of advice* (deux conseils). Le *continu compact* est essentiellement constitué de prédicats nominalisés, c'est-à-dire des nominalisations de verbes ou d'adjectifs : *sadness, reluctance, resentment*. Ils sont généralement au singulier et ne se quantifient pas.

2. On retrouve dans ce terme le nom d'une antique divinité romaine, le Dieu *Terminus*, dieu des bornes et des limites des champs, qui a donné en français le mot "terminus".

3. Concernant l'emploi des déterminants, *l'ancien français se conduisait comme l'anglais d'aujourd'hui en cas de renvoi à la notion* (on disait avec le déterminant \emptyset : *Boire eau ; Pauvreté n'est pas vice ; Pierre qui roule n'amasse pas mousse ; Souvent femme varie bien fol est qui s'y fie*), puis s'est produite une généralisation de l'emploi du défini, qui a transformé la façon d'appréhender les noms en français : on est passé à la phase 2' dans

a naturellement tendance à l'importer dans le système anglais où elle n'est pas de mise puisque – tout aussi systématiquement –, c'est **le déterminant Ø** qui sera utilisé, dans ce cas précis : “*Water boils at a 100°*”. Avec Ø + N, en anglais, il y a renvoi à la notion d'eau ; dans l'énoncé précédent, *Water* correspond à H₂O et rien d'autre (“*A clear, colorless, odorless, and tasteless liquid, H₂O, essential for most plant and animal life and the most widely used of all solvents*”). On pourra ainsi dire : “*Water is changed into steam by heat and into ice by cold*”; “*Water is a liquid without colour, smell or taste used for drinking*”. En revanche, dès qu'il ne s'agira plus de l'eau en général et que **la notion sera circonscrite dans un emploi où on se réfère à une eau particulière** – ayant déjà fait l'objet d'une opération de repérage* –, c'est l'article “*the*” qui prendra le relais : *In the lagoon the water was calm ; She fell into the water*. La fonction de *The* + N est celle de reprise avec identification à un terme ayant déjà fait l'objet d'une mention.

Telle est donc la principale difficulté concernant l'emploi des noms communs : se départir de l'habitude, bien ancrée chez les francophones, d'associer un nom et le déterminant *le/la/les* dans le cas de renvoi à la notion ; il faut les désolidariser et recourir à Ø. Ce point capital étant établi, nous pouvons passer en revue les caractéristiques du nom, partie du discours qui connaît la flexion sur la base du *genre* et du *nombre*.

1. LE GENRE

L'anglais en possède trois : le masculin, le féminin et le neutre (animaux et inanimés ; le genre des inanimés est en français purement arbitraire) mais très peu de marques de genre (hormis *-ess* : *waitress, headmistress, princess, lioness*), ce qui est source d'ambiguïté : quel est le genre de *cousin, friend, teacher, neighbour* ? Par définition, ces mots sont **épiciènes**, c'est-à-dire désignant aussi bien le mâle que la femelle de l'espèce (cf. en français : « un/une enfant »). Pour instaurer une différence, l'anglais sera amené à utiliser divers procédés :

– emploi de *girl/boy, female/male, man/woman* ou *lady* devant le nom : *a girl/boy friend ; a male nurse ; a lady/woman doctor ; a man/woman student* (post-position dans *bar-man/maid*) ;

– pour certains noms d'animaux, emploi de *he/she* devant le nom : *Is it a she-dog ? (Is it a he or a she?) ; A she-ape, a he-mule, a he-rabbit, a she-wolf, a (s)he-goat*. Cf. également : *a he-man* (strong, tough, virile), *a she-devil*. On trouve chez W. Whitman la phrase suivante : [The Ocean] *where the she-whale swims with her calf and never forsakes it*.

– recours à deux noms différents : *gentleman/lady ; king/queen ; horse/mare* (cf. « maréchal » formé sur *mare* + *skalk* : « préposé à la garde et au soin des chevaux ») ; *duck* (étymologiquement : « celle qui plonge ») vs. *drake* : le mâle. Cf. en vieux français : *le drac* = serpent ou dragon.

Cas particuliers (d'après *Present-day English Syntax* de G. Scheurweghs) :

– “*Names of individual ships are generally used with she and her, but the neutral pronoun is found as well*” :

What a lovely ship! What is she called? / Do you know her name?

The ship and her crew ; She's taking 143 crew ; Two crew (= crew-members) vs. Two crews (deux équipages)

US Navy Admiral C. Nimitz suggested an explanation of sorts : “*A ship is always referred to as 'she' because it costs so much to keep one in paint and powder*¹.”

tous les cas, c'est-à-dire à « *l'appréhension exclusive, clôturante des noms, hors de tout paradigme. En d'autres termes, on n'oppose plus tel nom à d'autres noms ; on l'envisage isolément, sans complémentarité.* » (H. Adamczewski). Du coup, en français moderne, l'article zéro a vu se rétrécir sa sphère d'emplois : *Sans/Avec sucre ; Compresse ! Scalpel !* (commande le chirurgien qui opère) ; *Jamais soirée ne fut plus réussie* ; “*Femmes, je vous aime...*” (rengaine bien connue), etc. Noter que le déterminant Ø neutralise en français les oppositions de genre (le chien) et de nombre (des chiens) comme on le voit, par exemple, dans le proverbe : *Chien qui aboie ne mord pas*.

1. Jeu de mots reposant sur le double sens de “*paint*” (peinture et maquillage) et de “*powder*” (poudre à canon et poudre de riz/fard).

– “**Nouns denoting cars, locomotives, machines, aircraft, tools, are often used with feminine pronouns in the language of those who use them**” :

She (car) won't start! / Fill her up! (Le plein !)

The aircraft moved slowly forward... She became airborne.

Notice dans un musée aéronautique américain : “*Fighter Bomber F 84 F Thundercraft : She was a thoroughly beautiful aircraft and performed well despite a series of problems which delayed timely production.*”

Reportage sur 1^{er} vol de Concorde : *She flies!*

She's running a bit late this morning, said a railway official (en parlant d'un train).

But my engine she's all right — I'm sure she will speed (Chanson folklorique US)

– “**Cat is often treated as a feminine word**” :

The ship's cat adapts herself to a life on the ocean wave

– “**With names of countries the feminine pronouns are very usual**” :

France and her colonies (economic or political unit) vs. France have improved their chance of winning the cup (sports) / England is justly proud of her great poets / Cf. also : London and her / its parks

– “**Personification**” (ou “*pathetic fallacy*” : *the attribution of human capacities and feelings to inanimate objects*) : “*Spring, with all the memories she conjures up*” / “*Nature has lavished her gifts on him.*” Mais si les connotations sont négatives, la personnification se fera au masculin : “*How wonderful is Death, Death, and his brother, Sleep.*” (Shelley) ; c'est caractéristique des langues germaniques et notamment de l'allemand, qui emploie le masculin pour tout ce qui est mortifère ou maléfique : *Der Tod*/la mort ; *Der Mond*/la lune mais *Die Sonne*/le soleil (également personnifié au féminin en anglais avec reprise par “*She*”) ; *Der Krieg*/la guerre, etc. Toujours en allemand, les noms d'arbres – manifestation de la force vitale –, sont féminins comme en latin d'ailleurs : *Die Linde*/le tilleul ; *Die Eiche*/le chêne, etc.

2. LE NOMBRE

Les solutions sont diverses et la formation du pluriel s'opérera :

a) Par l'adjonction d'un S :

– *Car*→*cars*, *dog*→*dogs*, *hat*→*hats*.

– Noms terminés par S/Z/X/SH/CH → *ES* : *glasses*, *topazes*, *brushes*, *churches*, *boxes*

– Finale en consonne + Y → *IES* : *ladies*, *cherries*, *jetties*, *flies* **mais les noms propres font exception à la règle** : *the Kennedys*, *the two Germanys*, *the three Marys*

– Finale en F ou FE → *VES* : *calves*, *elves*, *halves*, *knives*, *leaves*, *lives* (mais *still-lives* = des natures-mortes), *loaves*, *scarves*, *sheaves*, *shelves*, *thieves*, *wolves*. Double pluriel : *handkerchiefs/chieves*, *hoofs/ves*, *turfs/ves*, *wharfs/ves*...

– Noms en O → deux cas se présentent :

a) s'il s'agit d'un *emprunt récent ou d'un mot tronqué* (c'est-à-dire coupé comme “*piano*” qui vient de *pianoforte*) ou si O est précédé d'une voyelle, le pluriel prend la forme de *OS* : *archipelagos*, *bamboos*, *cameos*, *curios*, *cucoos*, *dynamos*, *embryos*, *fiascos*, *kilos*, *manifestos*, *photos*, *pianos*, *radios*, *studios* ;

b) *emprunts anciens* → *OES* : *banjoes*, *cargoes*, *dominoes*, *heroes*, *Negroes*, *noes (no's)*, *potatoes*, *volcanoes*, *tomatoes*

b) Pluriel en -en :

Children (une curiosité ; c'est, en fait, un double pluriel : en *-r* comme en allemand [*Bild*→*Bilder*] d'où “*Childermas*” : la *Fête des Saints-Innocents* et en *-en*) ; *oxen*, *brethren* (= fellow Christians or members of a particular group : *Our brethren in the popular national press*). Cf. in H. D. Thoreau : “*His novel was to the poetical romances of chivalry what Don Quixote*

was to their brethren in prose” ; “*The cells begin to outgrow their brethren*” (il s’agit de cellules cancéreuses poussant plus vite que leurs cellules “sœurs”)

c) Pluriel métaphoniques (c’est-à-dire impliquant le changement de la voyelle centrale) :

Foot/feet, goose/geese, man/men, tooth/teeth, woman/women, mouse/mice, louse/lice (adj. *lousy* : *bad*→*a lousy dinner*); *cow/kine* (vieux pluriel encore recensé par l’*OED*)

d) Noms invariables (Marque Ø) :

“*Many names of animals – big game, birds that are shot for sport, fish that are caught by fishermen and anglers – are often used in the plural without any suffix*” (G. Scheurweghs, *Present-Day English Syntax*) : *Deer, sheep, swine* (pourceau), *trout, pike* (brochet), *lion, giraffe, duck* (*A sportsman shoots duck*Ø *whereas a farmer breeds ducks*), *snipe* (bécassine), *woodcock* (bécasse), etc.

e) Pluriels étrangers :

- Latin : *axis/axes, bacterium/bacteria, larva/larvae, radius/radii, stratum/strata*
- Grec : *analysis/analyses, basis/bases, criterion/criteria, oasis/oases, thesis/theses, phenomenon/phenomena*
- Français : *bureaux, plateaux, tableaux*, etc.

3) L'ACCORD

a) Group nouns :

Noms de forme singulier renvoyant à une collectivité, deux cas se présentent : si on considère l'ensemble→accord au singulier ; si on considère les éléments composant l'ensemble →accord au pluriel (Cf. en français : « *Une foule de badauds gênait/gênaient les pompiers* » ; « *Une bande d’hirondelles s’envola/s’envolèrent* ») :

The Government is Conservative / The Government were divided on this question (le désaccord implique la pluralité) vs. *The Government is agreed on this question* (accord ou unanimité)

Liste non exhaustive : *tribe, clan, family, class, crowd, regiment, Cabinet, jury, company, party, board of directors, ministry* (*Protestant ministers as a group*), *committee, audience, form* (la classe, au sens de 6^e, 5^e), *congregation* (l’assemblée des fidèles), *clergy, off-spring* (la descendance), etc.

Britain has an efficient police vs. *The police are after him*

Mine is an old family vs. *All my family are early risers*

The cattle has been sold – *The cattle is grazing* vs. *are grazing in the meadow*

Ces noms sont compatibles avec le déterminant *A/An*, un nombre et forment leur pluriel en -S (exception : *cattle*) : *a regiment, a crowd, some teams, many families*, etc.

N. B. La décision de considérer l’ensemble (accord au singulier) ou les éléments composant l’ensemble (accord au pluriel) a des répercussions sur le choix des pronoms personnels, des possessifs ou des relatifs :

The committee, which has just announced its decision

The committee has met and it has rejected the proposal

The committee have met and they have rejected the proposal

The committee, who have just announced their decision

b) Class collectives/Mass words :

Il s'agit de noms tels que : *furniture, machinery, equipment, luggage, crockery* qui désignent des ensembles d'objets appartenant à la même classe ou de noms tels que : *advice, business, clothing, evidence, information* = *Uncountables*.

– Bien qu'ils correspondent à des pluriels en français, ils sont toujours traités comme des singuliers et le verbe qui les suit s'accorde au singulier : *No news is good news / What's the*

*latest news? / Is this all your luggage? / There's too much furniture in this room / Advice is cheap*¹

– Pour désigner 1, 2, ou X unités de cet ensemble (une nouvelle, trois meubles, etc.), il faut préalablement délimiter des parties au sein de cette masse indivise, c'est-à-dire transformer le continu en discontinu et cette opération s'effectue au moyen d'outils (qu'on appelle « dénombreurs de fragmentation ») tels que : *a piece of, a bit of, an article of, an item (a news item), a stick of*, etc.

Ex. *a piece of news / furniture / luggage ; an article of clothing ; a stick of chalk ; a slice of bread ; a round of toast (un toast) ; a cake of soap ; a loaf of bread ; a last word of advice ; "His little acts of kindness" (ses petites bontés) ; "The most interesting bits of information"*.

c) Invariable nouns ending in S :

Accord au pluriel ou au singulier :

– Pluriel référentiels :

1. Vêtements : *clothes, drawers, pants, pyjamas, shorts, trousers, trunks...* (dénombrer : *a pair of*)
2. Outils : *bellows* (soufflet), *pincers* (tenailles), *pliers* (pinces), *scissors, shears* (cisailles), *tongs* (pincettes), *scales...*
3. Jeux : *billiards, bowls, cards, dominoes, draughts* (les dames), *darts...* (dénombrer : *a game of*)
4. Maladies : *measles* (rougeole), *mumps* (oreillons), *rickets* (rachitisme), *shingles* (zona)
5. Divers : *alms* (aumône), *belongings, contents, credentials* (références), *dregs* (lie), *spectacles, premises* (les locaux. Cf. "*To be consumed on the premises*" : « À consommer sur place » vs. *To take away* : « À emporter »), *quarters, winnings* (gains)...

Accord au pluriel :

*His swimming-trunks are nowhere to be found
My spectacles have been mended
Rickets are quite rare now*

Mais les exceptions sont nombreuses :

*Billiards is not exclusively a men's game
Measles is very infectious
Mumps isn't the most painful of diseases but it is very catching
Where's the scissors?*

– Noms en -ics :

1. Quand ils renvoient à la notion → accord au singulier :

*Mathematics is a very difficult subject
Politics is none of my business
What is phonetics?
Ethics is one of the subjects on the course*

2. S'il y a particularisation c'est-à-dire rattachement à une situation donnée (marquée par la présence d'un possessif, article ou qualificatif) → accord au pluriel :

His mathematics are weak (il ne s'agit plus des maths en général mais de celles de cet étudiant en particulier) : « Il est faible en maths »

What are your politics? (Quelles sont vos opinions politiques?) vs. *Politics is the science of government* (notion)

Athletics are his main subject

1. Proverbe correspondant à « *Les conseillers ne sont pas les payeurs.* »

Christian ethics are seldom found save in the philosophy of some unbelievers

*The economics **of the question** are extremely complex*

d) Zero plurals :

Names of animals : *duck, snipe, deer, trout salmon, mackerel, cod (morue), buffalo (bison/ buffle)¹, giraffe, zebra, sheep, swine, etc.*

Salmon are plentiful / Four fine trout were displayed on the table

Waterfowl (gibier d'eau) vs. Fowls in a farmyard (volaille dans une basse-cour)

A hard examination intended to separate the sheep from the goats (séparer le bon grain de l'ivraie)

There's a lot of giraffe and elephant in Kenya

Over 1,000 elephant, together with several species of buck, zebra, and crocodile, are to be herded into private ranches (Payne)

“Names of plants are often found without the suffix of the plural as a kind of uncountable, especially in enumerations” (Scheurweghs) :

Oak and beech (le ou les hêtre[s]) began to take the place of willow (saules) and elm (ormes)

e) Divers

– *“Quantities expressed in weights and measures, sums of money, periods of time are often constructed with a verb or an adjunct in the singular” (G. Scheurweghs) :*

*I want a receipt for **that** £ 200 ; I stayed there for **one short seven days** ; 40 yards **is** a good distance ; He's **a good six days** overdue ; The **second** six months seemed to him much longer than the first ; **Is** twenty hundred kisses such a trouble? (Shakespeare) ; There were **a good twenty** people ; **An** estimated two hundred people were killed ; Speech involves around **an** incredible 78 distinct muscles*

– Names of countries in the plural may be treated as singular :

*The United States **has** the confidence of the new states*

*Wales **is** in the main a land of mountains*

*The United States **is** a world power*

– **Miscellany :**

There are as good fish in the sea as ever came out of it (« Une de perdue, dix de retrouvées »)

How many fish did you catch ? / I caught three fish(es) / A book on American fresh-water fishes (variétés→pluriel)

All this fruit has gone bad / This tree yields a few stunted fruit

A mixture of four different summer fruits (variétés)

A barracks ; a golf-links ; a chemical works ; Have a good innings (terme tiré du cricket [a player's turn at batting], ayant pris un sens métaphorique = a long and happy life)

A gallows was erected (une potence) / The place looked like a shambles (un véritable capharnaüm)

Six brace of pheasant (couples) / four dozen eggs / three score years and ten (archaïque pour « 70 ans ») / he's five foot ten / he weighs ten stone (stone = 6, 356 kg) / 6,000 horse and 10,000 foot (cavalry/infantry) / five cannon / 200 sail / many small craft

People → a people, two peoples (nations)

→ people (gens), two or three people (personnes)

1. Petite curiosité pour apprenti-américaniste : le nom de la ville américaine de *Buffalo* n'a rien à voir avec l'animal ; c'est la corruption du français : « beau fleuve ». *Beware of the obvious!*

→ *my people = my family*

Business → *Business (U) is slack / We don't do much business with them*

→ *A still better stroke of business (= transaction, deal)*

→ *He is the manager of three different businesses (= firms, commercial enterprises)*

→ *What a business (C) it was getting the children off to school (= a difficult matter)* : « Pour mettre les enfants à l'école, ça a été toute une histoire »

N.B. *Business* (les affaires) vs. *Busyness* = “the quality of being busy”

LES DÉTERMINANTS

Noms communs et déterminants ont partie liée ; la maîtrise de l'emploi des premiers présuppose celle des seconds dont nous rappellerons les caractéristiques et fonctions essentielles.

1. Ø N = ARTICLE ZÉRO.

Time is money / Love and hatred / Beauty is truth, truth beauty

Avec Ø N il y a renvoi à l'idée abstraite ou générale → la notion est directement nommée et l'article zéro lui confère son plus haut degré d'abstraction. Double valeur :

a) *Which do you like best, tea or coffee ?* = Valeur généralisante : Le thé/café

Ø *Man/Woman* → *Woman lives longer than man in most countries.*

b) *She had Ø charm ; she had extraordinary charm* (V. Woolf) = Valeur particularisante : “Du charme” (article partitif « du » en français)

S'il y a détermination → le déterminant *The* se substitue à Ø :

Ø *Charity begins at home* → *She was only set free because of the charity of the jury*

I hate Ø injustice → *The injustice of it all hurt him*

L'ajout d'un adjectif n'évoquant qu'une sous-catégorie n'entraîne pas l'apparition de *The* :

Life → *Country life* → *English country life* → *English country life in the 15th century*

Man → *Primitive man* → *Prehistoric man* ; *Modern woman* (vs. *The man in the street* ; *the divorced woman* ; *the American woman*).

London → *Georgian London* → *London in Georgian times* (vs. *The London of Georgian times* et *The London (that) we associate with Georgian times*).

Freedom → *Freedom of speech* vs. *The Freedom of the Press*

Quelques emplois particuliers de l'article zéro :

– Toponymes : *Buckingham Palace, Oxford Road* (*The Oxford Road* = to Oxford) mais *The Parthenon*

– Noms de jours de la semaine/mois, de saisons et de fêtes → article zéro s'ils ne sont pas particularisés : *If Winter comes, can spring be far behind ?* mais *After **the** winter is over, the swallows will return* (il s'agit de cet hiver-ci)

N.B. Ø + *Last/Next* si repérage par rapport à **Now** : *I met him at a concert last week*

mais *The* + *Last/Next* si repérage par rapport à **Then** : *They spent the last week of the holidays at the seaside.*

– Noms de lieux, d'institutions considérés dans leur fonction (de l'intérieur, du point de vue de l'utilisateur) : *bed, church, jail, market, prison, school, university, home, hospital* :

She went to Ø school when she was four vs. *She went back to **the** school to see the headmaster* (école considérée en extériorité; c'est le bâtiment et non la fonction).

Send someone to prison vs. *Walk round **the** prison*

Go to bed vs. *lie down on **the** bed*

Go to church vs. *admire **the** church*

He went to sea when when he was 13 (= became a sailor) vs. *go to **the** sea(side)*

– Titres/Noms propres :

Lady Churchill, Inspector Clouseau, Queen Ann mais quelques titres étrangers ont conservé leur déterminant d'origine : *the Emperor (Napoleon), the Czar (Alexander), the Duke (of Wellington)*

– Ø + noms communs indiquant fonction ou parenté tels que “*cook*”, “*teacher*”, “*vicar*”, “*matron*”, “*father*”, etc. Ces noms renvoient à une personne étroitement déterminée par son appartenance au milieu familial, communal ou professionnel auquel se rattachent l'énonciateur et le co-énonciateur → détermination maximale :

Cook has given notice ; Nurse is cross ; Vicar told me that (M. le curé) ; *Matron is very strict about that* (la surveillante) ; *Counsel was doing his best* (l'avocat) ; *Teacher was busy, and told the class they could read ; Uncle will come on Saturday* mais *The father was the tallest in the family* (évocation d'une autre famille que celle du locuteur).

Comme le suggère R. Zanvoort, on peut considérer Ø comme le substitut d'un nom propre (*Cook = Mary*, etc.) ou du possessif “*our*”.

Au pluriel (Ø + N + s) on retrouve la double orientation vers le particulier (quantité indéterminée : *some X, a certain number of X*) : *They ate ices and wandered about to make purchases* ou le général (All) : *Telephones are useful* vs. *The telephones in our office are always ringing* (totalité relative)

2. A/AN + NOM

A(n), forme affaiblie de *One*, a donc une **origine numérale**, d'où le nom d'article de singularisation parfois donné à *A/an* (O. Jespersen).

Fonction : **extraction et actualisation** d'un élément de la classe à laquelle renvoie la notion nominale :

He lit a cigarette and flung himself down on the sofa.

I'm afraid there's a rat in the barn

Double orientation :

- valeur spécifique** : *There's a rat in the barn* (désignation d'un seul élément). Cf. en français « *Un enfant jouait dans la rue* » = un enfant particulier
- valeur universalisante** : *A man is often judged by his wife* (classe tout entière). Cf. en français : « *Un enfant est toujours l'ouvrage de sa mère* » (Napoléon) = tous les enfants

A(n) + Uncountable

A(n) est incompatible avec un N fonctionnant sur le mode indénombrable (**A luggage*) ; cependant, il n'est pas exclu de rencontrer *A(n)* + Indénombrable quand ce nom est suivi d'une relative ou d'une caractérisation introduisant une propriété différentielle :

1. *He spoke with a simplicity which excluded all hint of irony*

2. *She played with a sensitivity that delighted the audience*

La présence d'une propriété différentielle (“*which excluded*” / “*that delighted*”) permet de distinguer un type particulier des notions “*simplicity*” et “*sensitivity*” en l'opposant implicitement aux autres types qui ne possèdent pas la propriété en question : on a donc bien 2 éléments implicitement en présence, une classe de 2 éléments (une simplicité dénuée d'ironie vs. une simplicité teintée d'ironie) → l'extraction devient possible.

A(n) + Noms propres

Cet emploi entraîne la conversion du nom propre en nom commun (Cf. Section suivante) puisqu'on infère l'existence d'une classe de personnes semblables à X, Y ou Z pour telle ou telle caractéristique : *He was a second Mozart/another Frank Sinatra* ; “*Well, we survived a President Nixon. I guess we shall survive a President Reagan*”

A (n) + N est par définition un schéma de détermination présentatif utilisé pour présenter au co-énonciateur soit un élément nouveau : *Once upon a time, there was a Prince* (A est ici un opérateur d'introduction) soit une caractéristique nouvelle : *My school was a school indifferent to tennis*

3. THE + N

Issu du démonstratif *That* (*Look at the/that aircraft over there ; I'm busy at the moment ; ...and cheap at the price!* [Et à ce prix, c'est donné!]) avec lequel il partage l'élément *Th-* qui marque un travail préalable de repérage. *The* est fondamentalement un signe d'**anaphore** (c'est un outil qui porte l'esprit vers l'arrière) : il rappelle quelque chose dont l'existence a été posée ou présumée : "*Once upon a time, there was a little princess whose father, the king, was dead... When the princess grew up...*"; la seconde occurrence du N (*the Princess*) est identifiée à la première (*a Princess*) (c'est une opération de **fléchage**). *The* est la marque d'une opération de reprise avec identification à un terme ayant déjà fait l'objet d'une extraction.

Résumons avec H. Adamczewski :

« *A(n)* nomme le nom, choisi parmi d'autres possibles, alors que *The* permet d'en parler : le stade de la nomination est dépassé, on dispose déjà de l'entité N (à l'exclusion de toutes les autres). C'est pourquoi on trouvera très souvent la successivité : *A(n) + N* puis *The + N*. »

Il existe plusieurs types d'anaphore :

– **Anaphore textuelle** : l'élément a déjà été présenté dans le discours, dans le texte (souvent au moyen de *A(n) + N*) : *Once upon a time there lived a poor woman... ←The woman had three sons... = Reprise.*

– **Anaphore situationnelle** → l'élément a déjà été repéré dans l'extralinguistique, c'est-à-dire le monde qui nous entoure : *Mind the step / Pass me the salt please.*

The house on the corner is for sale (présupposition : *There's, as you know, a house on the corner...*)

Cas des noms tels que *sun, sky, moon, air, etc.* On a affaire à une classe ne comportant qu'un seul et unique élément, c'est-à-dire à un *singleton*.

– **Anaphore culturelle** : *They were in, watching the Yankees on TV.*

Tout ceci illustre ce que H. Adamczewski a appelé la "**dimension déjà**" de *The*. En début de récit, *The + N* peut servir à imposer autoritairement au co-énonciateur l'existence et la connaissance de quelque chose comme dans l'*incipit* d'une nouvelle de R. Carver : "*The baby lay in a basket beside the bed...*" et le lecteur de se poser la question : De quel bébé parle-t-on ?

∅ / The avec les noms propres :

Queen Elizabeth : ∅ renvoie à la personne désignée par le nom vs. *the Queen Elizabeth* : *The* renvoie à la fonction/institution

Valeur magnifiante :

Dans les emplois suivants où *The* est alors accentué et prononcé [ði:] : *The Book (the Bible)* ; He was *the* specialist ; X described him as "*the* good-natured body builder". Paraphrase : « le parfait, le type même, le... par excellence ») : *Are you the Mr. Johnson ? ; Chelsea is the place for young people ; She was the landlady.* → *The* marque le haut degré.

Les trois déterminants partagent une même valeur universalisante sous-tendue, toutefois, par des opérations différentes :

- 1) *A whale is an endangered animal* = extraction d'un élément représentatif de la classe
- 2) *Whales are endangered animals* = désignation de tous les éléments de la classe
- 3) *The whale is an endangered animal* = renvoi à l'ensemble de la classe par l'intermédiaire d'un élément doté de toutes les propriétés caractéristiques des éléments de la classe

In a nutshell :

L'article *A(n)* signale que le Nom qui le suit est appréhendé rhématiquement, c'est-à-dire qu'on en est au stade du choix paradigmatique et de la nomination (« *J'ai consulté un architecte, pas un entrepreneur* » [J.-P. Gabilan]). C'est un instrument d'ouverture ; avec *A(n)* on a la base de la pluralisation, c'est un indicateur de classe (H. Adamczewski). Avec *The*, l'emploi du N est exclusif : il n'y a plus de choix (« *L'architecte m'a dit...* »).

LE SYSTÈME DE LA DÉTERMINATION

Il est possible d'établir un parallèle entre la *détermination du substantif* et de la *base verbale* : si on a un énoncé de type général, le V et le N auront les marques du générique. Si on a affaire à un énoncé en situation (spécifique) le V et le N auront les marques d'un repérage par rapport à une situation.

| | Marqueurs | Opérations |
|---------------------------------|------------------|---|
| Notion représentée par un Nom | ∅ + N | Renvoi à la notion |
| | <i>A(n)</i> + N | Extraction d'une occurrence (Rhématique) |
| | <i>The</i> + N | Fléchage/Anaphore (Thématique) |
| | | |
| Notion représentée par un Verbe | ∅ + V* | Renvoi à la notion (Qualitatif) |
| | <i>To</i> + V** | Extraction d'une occurrence validable (Quantitatif) |
| | V-ing*** | Reprise/renvoi à un acquis, à des valeurs validées ¹ |

**Why go now ? / She demanded that they leave early*

***I hate to do this but I have to* : Extraction d'une occurrence validable. Le choix est entre *do this* et *not do this* (valeur quantitative)

****I hate doing this* : *doing this* renvoie à une classe d'occurrences validées : *I know what doing this means, I have already done it several times* (J. Bouscaren et alii, *Pratique raisonnée de la langue*)

Pour conclure :

En application de la théorie des phases (cf. Section 21), on peut dire que l'article *The* joue, par rapport au nom, le même rôle que l'opérateur *-ing* par rapport au verbe : l'un et l'autre signalent que *N et V sont présumés, c'est-à-dire qu'ils n'ont plus à faire l'objet d'un choix par l'énonciateur car ils sont imposés par la situation ou le contexte.*

Ce sont deux indices ou outils de thémativité : pour des raisons contextuelles ou situationnelles, on dispose déjà de l'élément nominal ou verbal, d'où le statut thématique de *The+N* ou de *V-ing*.

1. **Validation** : on dit qu'une relation prédicative est validée quand elle se vérifie pour un repère donné : *John came last week* → l'énonciateur présente la relation <*John-come*> comme ayant été validée (vérifiée) dans le passé (repère : "*last week*").

SECTION 14

NOMS PROPRES

« Un nom propre doit être toujours interrogé soigneusement, car le nom propre est, si l'on peut dire, le prince des signifiants. » (R. Barthes)

LES NOMS PROPRES N'ONT, traditionnellement, pas droit de cité dans les manuels de vocabulaire ; cette exclusion tient apparemment au statut particulier du nom propre, perçu comme une entité à part, dépourvue de signification, alors que la majorité d'entre eux ont eu un sens, à l'origine, comme en témoigne, en français, la série des *Fèvre* ; *Lefèb(v)re* ; *Lefebure* ; *Fabre*, tous issus du latin "*Faber*" (l'ouvrier/l'artisan), ou en anglais : *Smith* (l'artisan) ; *Cooper* (le tonnelier) ; *Chapman* (le client) ; *Miller* (le meunier), *Butler* (le bouteiller) ; *Ford* (le gué) ; *Poe* (le paon) ; *Faulkner* (le fauconnier) ; *Hawthorne* (l'aubépine), etc. Pour figurer dans les manuels – privilège réservé à la piétaille du lexique : noms ordinaires ; adjectifs ; verbes et adverbes – le nom propre doit déroger et perdre sa superbe pour se faire nom commun tels qu'en français : *poubelle* ; *béchamel* ; *riflard* [parapluie]¹ ; *eustache* [couteau]², etc.) et en anglais britannique : *macadam* ; *mackintosh* ou américain : *maverick*³ et *gerrymander*⁴ ; autrement dit, il doit tomber en roture et se soumettre au processus appelé *antonomase* (ou métonymie onomastique) : conversion d'un nom propre en nom commun⁵.

Malgré cet ostracisme, les noms propres s'imposent vite à l'attention de l'apprenant, qui ne manquera pas de les croiser sur sa route, qu'il s'agisse de patronymes (*Keats* [ki:ts] mais *Yeats* [jeits] ; *Dickens* [dikin:z] avec deux /i/ plutôt que [diken:z] à la française) ; de villes (Marseille devient *Marseilles* en anglais ; Lyon → *Lyons* ; Dunkerque → *Dunkirk* ; Anvers → *Antwerp* ; Gand → *Ghent*) ; *Des Moines* [də'mɔin], capitale de l'*Iowa* ['aiəʊə]) ; d'États américains (*Ohio* [ə'haɪəʊ] ; *Idaho* ['aɪdəhoʊ]) ; de pays (*Japan* [dʒə'pæn] ; *Canada* ['kænədə]) ; de noms de fleuves (*the Scheldt*/l'Escaut ; *the Mississippi*/l'ancien *Meschacebé*, cher à Chateaubriand), etc.

L'angliciste, même confirmé, s'expose à quelques déconvenues quand il s'agira de s'enquérir, par exemple, de la direction de *Alnwick* [prononcé 'ænik], bourgade du Northumberland, célèbre pour son château fort ; de *Hawick* ['hɔi:k] – « *Home of luxury knitting in Scotland* » –, ou de l'adresse de la famille *Beauchamp* ['bi:ʃəm] ; *Cholmondeley* ['ʃɒmli] ; *McLaughlin* [mə'klɔxlɪn] ou *Macleod* [mə'klaʊd], toponymes et patronymes à l'orthographe traîtresse ne laissant rien deviner de leur prononciation effective⁶. Mais le fameux méridien de *Greenwich*, dont nous dépendons, aurait déjà dû nous mettre sur nos gardes : le [w] y est muet comme dans beaucoup de noms en *-wick* ou *-wich* (du latin *vicus* : « lieu habité »), à la notable exception de *sandwich*, nom propre, devenu commun, de celui qui en fit la renommée – *Lord Sandwich* – et que tout le monde connaît. Bref, tout nous incite à prendre le contrepied de la tradition et à nous

1. « Dû à la vogue d'une pièce de Picard (*La Petite ville*, 1801), où l'acteur chargé du rôle ridicule de Riflard paraît armé d'un énorme parapluie. » (*Littéré*).

2. Du nom d'un coutelier, Eustache Dubois (fin du 19^e s.).

3. *Maverick* : *an independent individual who does not go along with a group or party*, du nom de S. A. Maverick, qui ne marquait pas son bétail, perçu, du coup, comme n'appartenant à personne.

4. *Gerrymandering* : le découpage ou charcutage électoral, formé à partir du nom d'un Gouverneur du Massachusetts, coutumier de cette pratique.

5. Ce n'est pas le seul processus ; la métonymie permet aussi de convertir un nom propre en *nom commun massif* (ou dense), comme lorsqu'on dit : « *C'est du Mozart ; du Bach*, etc. »)

6. D'où, l'impérieuse nécessité de recourir à un dictionnaire de prononciation tels que le *Longman Pronunciation Dictionary* de J. C. Wells ou l'indétrônable *Cambridge English Pronouncing Dictionary* de D. Jones, qui en est à sa 18^e édition.

aventurer dans le territoire du nom propre – le « *prince des signifiants* » comme l’a adoubé R. Barthes – car il s’est imposé dans tous les domaines de la culture et de la vie quotidienne.

Nous en citerons quelques exemples, britanniques ou américains. Dans l’expression argotique datée, *a peeler* (un flic ou un « cogne » comme on disait au 19^e siècle), on retrouve la trace de Sir Robert Peel, fondateur de la *Constabulary* ou forces de police. *Cop*, qui a succédé à *peeler*¹ est lui-même une métonymie issue par troncation de *copper*, le cuivre ou laiton des boutons de l’uniforme². *A chesterfield* (un canapé en cuir capitonné ou un manteau croisé) témoigne des goûts de Lord Phillip Stanhope, 4^e Comte de Chesterfield, tout comme *a davenport* (un secrétaire en Grande-Bretagne mais un canapé aux USA) rappelle le nom d’un officier de marine dont on ne connaît pas grand-chose, hormis le fait qu’il aurait commandé ledit meuble. *A pair of wellingtons*, du nom du vainqueur de Waterloo, cher au cœur des Britanniques, désigne des bottes en caoutchouc, que complètent, par temps de pluie, un *mackintosh* (un imperméable, du nom de Charles Mackintosh [1760-1843], qui a conçu cet indispensable vêtement) ou un *macfarlane* (*a heavy caped overcoat without sleeves*), dont l’usage et le nom de l’inventeur présumé sont passés en France. C’est un autre Écossais, John McAdam (1756-1863), ingénieur de son état, qui découvre, vers la même époque, un revêtement imperméable pour tout type de voirie : le *macadam*, qui a donné naissance au verbe : *macadamize*. C’est également par un verbe – *bowdlerize* : expurger – que le prude docteur Th. Bowdler est passé à la postérité en publiant une version des œuvres de W. Shakespeare débarrassées de toute allusion – et Dieu sait si elles abondent !³ – susceptible de choquer les dames de la bonne société.

Plus proches de nous, certains noms de marque (“*brand-names*”) ont accédé au statut de noms communs : J. B. Stetson (1830-1906) est le créateur du chapeau de cow-boy du même nom (*a stetson*) ; *Frigidaire*, autre marque, a donné *fridge* ; *Hoover* un nom (*a hoover* : *a vacuum-cleaner*) et un verbe (*She hoovered the carpet*) ; tout comme *Xerox* (*Can you xerox this document for me ?*) ; on peut aussi mentionner : *a post-it* ; *a Kleenex* ; *a coke*, etc.

La fiction a également fourni son lot d’antonomases : le *Dr Jekyll and Mr. Hyde* de R. L. Stevenson (1886) est devenu l’incarnation de la double personnalité tout comme *Lolita* de V. Nabokov (1955) celle de l’adolescente perverse, mi-ange mi-démon (“*a veritable Lolita*”) ; *a Lovelace* est un séducteur cynique (d’après un personnage de *Clarisse Harlow*, roman de S. Richardson publié en 1748), un avatar de *Bluebeard* ; *a Babbitt*, le type même de l’Américain conformiste (d’après le roman éponyme de S. Lewis, premier prix Nobel de Littérature américain)⁴ ; *a Colonel Blimp* (personnage de dessins humoristiques) est, lui, l’incarnation du vieux réactionnaire (“*a pompous person with out-of-date or ultraconservative views*” ; cf. “*That was what the local blimps were always beefing about*”, D Lodge) ; son pendant féminin serait un autre personnage de bande dessinée, *Mrs Grundy* (*a Grundy* : *a person with very conventional standards of propriety*) d’où on a tiré la notion de *Grundysm* (*prudery* ; *conventional propriety*).

La Bible, aux USA plus encore qu’en Grande-Bretagne (Cf. *The Power and The Glory* de G. Greene), reste une inépuisable source :

– de noms propres, qui ont tous une signification comme l’attestent les *Dictionnaires de Concordances* dont le plus ancien est celui de A. Cruden – *Cruden’s Complete Concordance*

1. Le substantif “*Peeler*”, qui demeure en anglais moderne avec le sens de « strip-teaseuse/effeuilleuse » et de « [couteau] éplucheur » n’a, dans cette acception, rien à voir avec Sir Robert Peel et tout avec “*peel*” : peler ; éplucher et “*peel off*” : se déshabiller ; *You look hot—why don’t you peel off? He peeled off his shirt* (OALD)

2. “*Copper*” désigne donc “*a police officer*” (« un flic, un poulet ») et peut s’employer comme verbe permettant à son tour de générer un nom en “*-ing*” : “*He doesn’t do his coppering by the book*” : Il ne fait pas son boulot de flic en suivant la procédure/Il ne s’embarrasse pas du code de procédure.

3. Il suffit pour s’en convaincre de lire l’éclairante étude de J.-P. Richard, *Shakespeare pornographe : Un théâtre à double fond*, Paris, Éditions Rue d’Ulm, 2019.

4. *Babbitt* désigne la “régule”, un matériau anti-friction : bonne métaphore pour un conformiste.

to *The Old & New Testament and The Apocrypha* –, publié pour la première fois en 1737 et toujours réédité depuis malgré quelques lacunes et inexactitudes. On y apprend, par exemple, que Isaac veut dire “*laughter*” ; Ephraïm : “*that brings fruit*” ; Ebenezer : “*the stone of help*” ; Elizabeth : “*the oath of God*” ; Esther : “*secret or hidden*” ; Rachel : “*a sheep*”, etc. Qui ne se souvient du célèbre *incipit* de *Moby Dick* : “*Call me Ismael*” (Ismael signifie “*God who hears*” en hébreu) ?

– de thèmes littéraires, qui sont autant de titres possibles : *Absalom! Absalom!* ; *If I forget thee, Jerusalem* de W. Faulkner ; *East of Eden* ; *The Grapes of Wrath* de J. Steinbeck ; *Gone with The Wind* de M. Mitchell ; *Pale Horse, Pale Rider* de Katherine Ann Porter ; *A Good man is Hard to Find* de Flannery O’Connor, etc.

D’où la nécessité de toujours veiller à interroger la signification des noms propres – bibliques ou non – dans la fiction, car leur choix, loin d’être arbitraire, repose, chez maint écrivain, sur une connaissance approfondie de leur étymologie, de leurs connotations et résonances ; ils constituent ainsi de sûrs indices d’une possible voie d’interprétation. Deux exemples suffiront à s’en convaincre : le premier est celui d’un roman de l’écrivain sudiste, S. Foote (1916-2005), *Follow me Down*¹, où un petit fermier puritain, prédicateur à ses heures, *Eustis*, délaisse araire et foyer pour suivre une fille de joie de dix-huit ans, *Beulah*, et vivre avec elle, sur une île du Mississippi, une brève idylle qui se terminera par le meurtre de la jeune femme, qui attend un enfant. *Eustis*, forme altérée d’Eustache², patronyme dérivé du grec “*Eu + stakus*”, qui signifie littéralement « *bel épi, d’où riche, abondant* », serait donc symbole de fertilité, d’opulence, de richesse matérielle et spirituelle. Le personnage tient-il les promesses du nom ? Bien au contraire, il est marqué par la pauvreté, l’indigence et le manque ; il n’a pas d’héritier mâle bien qu’il laboure champ et compagne avec la même frénésie, associant ainsi, de manière inconsciente, mais fort révélatrice, l’épouse stérile et la terre-mère rebelle où ne lèvent ni semence ni bel épi. Le nom de *Beulah* est également synonyme de promesse et de fécondité. Dans le Livre d’Isaïe, *Beulah* incarne la Terre d’Israël, la Terre Promise et même, *la Promise* (c’est le sens du prénom hébreu), *la fiancée de Dieu*. Elle portera d’ailleurs le fruit tant désiré : un fils, ce que *Eustis* ignore au moment du crime.

Le second est le commentaire, incisif et humoristique, qu’inspire au critique L. Fiedler, le nom de l’héroïne (*Temple Drake*) du roman de W. Faulkner, *Sanctuary* : “*Temple Drake evokes both a ruined sanctuary and the sense of an unnatural usurpation: woman become aggressor—more drake than duck*”³.

Ne pas tenir compte des références bibliques ou des connotations véhiculées par le nom des protagonistes, serait passer à côté de thématiques essentielles.

Parmi les noms bibliques devenus communs, on relève, entre autres, *Jezebel*, *Jehu* et *Nimrod* : le premier désigne “*an impudent, shameless, or morally unrestrained woman*” ; le deuxième, selon Le Livre des Rois, « *drives furiously [his chariot]* », sens qui se maintient en anglais contemporain quand on dit de quelqu’un : “*He drives like (a) Jehu*” ; le troisième personnage est un grand chasseur devant l’Éternel et sa descendance est nombreuse : “*Nimrods*

1. *Follow Me Down*, New York, Dial Press, 1950 (Réédité dans *Three Novels by Shelby Foote*, New York, Dial Press, 1964), traduit sous le titre de *Tourbillon* par M.-E. Coindreau et H. Belkiri-Deluen, postface de J. M. G. Le Clézio, Paris, Gallimard, 1978.

2. A. Dauzat, Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France, Paris, Larousse, 1951, p. 242.

3. *Love and Death in the American Novel*, New York, Penguin Books, 1982. Pour apprécier ce bon mot (*quip*), il faut se rappeler que “*duck*”, communément traduit par « canard » (qui se dit, en fait, “*drake*”), désigne, en réalité, la femelle de l’espèce et s’emploie comme terme affectueux sous la forme de “*duck/ ducks/ducky*” avec le sens (et les connotations) de “*dear, darling, sweetheart*”. Ce que sachant, on peut légitimement s’interroger sur le sexe de *Donald Duck* : serait-il le premier héros transsexuel de bande dessinée ?

take to the field after everything from prairie dogs to grizzly bears” (« Les chasseurs, desservants/sectateurs de Nemrod, battent la campagne à la recherche de tout type de gibier : des chiens de prairie aux grizzlis »).

Les prénoms autres que bibliques peuvent aussi passer dans le vocabulaire courant : *Yankee* (d’origine incertaine, du coup, les hypothèses abondent ; il serait issu de Jan Kees, diminutif hollandais de Cornelius, et aurait d’abord désigné les colons bataves de la Nouvelle-Amsterdam, devenue ensuite New York) ; *a Paul Pry* ou *a nose Parker* est “*an excessively inquisitive person*” ; *a Charlie* peut désigner soit “*a fool*” ou, expression popularisée par la fiction et les films sur la guerre du Vietnam, l’adversaire vietcong (“*the gooks*” dans le jargon des “*grunts*” ou bidasses américains).

De son côté, l’anglais britannique offre *a Peeping Tom* (un voyeur), mais c’est très certainement le prénom *Jack* – Jean et non pas Jacques, qui se dit *James* ; le roi d’Angleterre, Jean sans Terre, s’appelaient *Jack Lackland* – qui a connu la plus belle fortune ; le *SOED* en dénombre des dizaines de variantes, parmi lesquelles :

The Union Jack : le pavillon britannique ;

Jack Tar : un marin ;

Jack sprat : *a little fellow, a dwarf* (un nabot)

Jack in office : *a pretentious petty official* (un rond-de-cuir) ;

Jack-a-dandy : *a beau ; fop ; dandy* (un gommeux) ;

Jack at a pinch : *one who is ready for any emergency* (un prêt-à-tout ; un fonceur) ;

Jackanapes : *a ridiculous upstart ; an impertinent fellow* (un prétentieux ; un m’as-tu-vu) ;

Every man Jack : M. Tout le monde ; Tout un chacun ;

Jack of all trades : un touche-à-tout. Cf. le proverbe : “*A Jack of all trades and master of none*” ;

Jack Frost : le Bonhomme Hiver ;

Jack Ketch : *the common executioner* (le bourreau ; M. Deibler)

Jack-in-the-box ; un diable en boîte (“*My jack-in-the-box manner of arriving*” E. Cummings) ;

Jack-pot : le gros lot (*hit the jackpot*) ;

Jack-knife : *a large strong pocketknife* ;

Jack-o’-lantern : 1. *a will-o’-the-wisp* (feu follet) ; 2. *a pumpkin with a face cut into it and a candle put inside to shine through the holes* = la citrouille de *Halloween* ou grichedents ;

Jack Robinson : ne figure que dans l’expression “*Before you can say Jack Robinson*” = « En deux temps, trois mouvements » ;

Jack the Lad : *a young man who is very confident in a rude and noisy way and enjoys going out with male friends*

Autres exemples :

Excuse me, I have to go to the john (toilet)

And Bob’s your uncle! (used to say how easy and quick it is to do a particular task: *Press here and Bob’s your uncle! It’s disappeared*)

*It’s the silly season*¹. *Joos are on holiday* (*Joe Bloggs*: [sing.] (informal) a way of referring to a typical ordinary person/*Joe ‘Public or John Q. Public*: [U] (informal) people in general; the public).

1. **The silly season**: *the time, usually in the summer, when newspapers are full of unimportant stories because there is little serious news.*

Il existe aussi des métonymies onomastiques à partir de noms de lieu : “*Buckingham Palace refused to comment*” (= *the British Royal family or the people who advise them*) ; “*Downing Street issued a statement late last night*” est mis pour “*the British prime minister and government*”) ; *Fleet Street*, rue où se concentrent les principaux quotidiens britanniques, symbolise la Presse en général (*Fleet Street journalists*), *Harley Street*, la médecine car c’est l’adresse des cabinets de consultation des grands médecins et chirurgiens londoniens.

Aux USA, *Capitol Hill* désigne “*the legislative branch of the U.S. government*” ; *the Oval Office*, “*the seat of the executive department of the U.S. government*” et *Tin Pan Alley* à New York, le quartier où se regroupe les producteurs de musique populaire.

Les exemples sont légion et prouvent que la frontière traditionnelle entre nom propre et nom commun se révèle poreuse et ne résiste guère à l’inventivité et à l’esprit de ressource des locuteurs, qui savent, dans l’acte individuel de la parole, plier la langue – bien commun – à leurs usages singuliers et à leurs visées de communication ; comme l’a écrit F. de Saussure : « *Il n’y a rien dans la langue que la parole n’y ait tout d’abord déposé.* »

LA COMPÉTENCE LEXICALE : ASPECTS DE LA LEXICOLOGIE

« La philologie est amour du *Logos* avant d'être science des racines. » (Luther)

EST RÉCEMMENT APPARUE SUR un emballage de film plastique à usage domestique, l'expression : « Étirable et micro-ondable ». L'épithète « micro-ondable » – innovation n'ayant pas encore fait son entrée dans le dictionnaire¹ – est cependant parfaitement compréhensible pour un francophone car ce néologisme est contenu en puissance dans la série ouverte des adjectifs en *-able* (*indispensable* ; *adorable* ; *négligeable* ; *formidable*, etc.)² que présente la langue française. De même, a-t-on pu entendre les écologistes parler d'aménagements de l'espace public « marchables et cyclables » ; « *marchable* », “*Maverick*” lexical, vient ainsi fouler les plates-bandes de « *piétonnier* », lexème qui semblait pourtant jusqu'à présent remplir correctement son office, mais peut-être appartenait-il à l'ancien monde, peu soucieux de la sauvegarde de la planète : place au nouveau... (*Off with the old, on with the new!*)

Cette aptitude à reconnaître de l'inédit – du jamais-vu ou entendu (autrement dit, de l'inouï) – est la preuve que tout sujet parlant, dispose d'une compétence lexicale, c'est-à-dire :

d'un ensemble de règles lui permettant de produire et de comprendre les mots (construits) attestés, d'en comprendre qu'il n'a jamais entendu auparavant et d'en construire de nouveaux qui seront ou non retenus par l'usage. (N. Flaux).

Cette compétence – en partie transposable en anglais, qui partage avec le français le procédé de la dérivation au moyen des suffixes *-able* (*comfortable* ; *understandable*) ; *-ible* (*comprehensible* ; *feasible*) ; *-age* (*assemblage* ; *marriage*) et des préfixes tels que *in-* (*incapable* ; *intolerable*) ou *de-* (*dehumanize* ; *demystify*), pour ne citer que quelques exemples communs – devra cependant être complétée et enrichie.

Nous avons déjà vu dans les sections précédentes le procédé fondamental de la **conversion** qui permet de faire passer un élément lexical d'une catégorie à une autre (plus précisément, d'un mode de fonctionnement à un autre) du type $N \rightarrow V$ ou $V \rightarrow N$, mais d'autres conversions sont possibles : *Adj. → N* (*the greens* ; *the reds* ; *the rich* ; *the poor* ; *the absurd* ; *the ridiculous*, etc.) ou *Adj. → Adverbe* : *I clean forgot (completely)* ; *It's not just stupid – it's downright dangerous (absolutely)*.

Dans son *Introduction descriptive à la lexicogénétique de l'anglais contemporain*³, J. Tournier recense une douzaine de procédés, qu'il classe en :

– **Processus internes** :

1. Préfixation : *body* → *embody* → *disembody* ;
2. Suffixation : *grace* → *graceful* → *gracefulness* ;

1. On les désigne en anglais sous le nom de “*Nonce word or expression*” : *one that is invented for one particular occasion* (*Oxford Advanced Learner's Dictionary*) ; en français savant : « *hapax* » = vocable n'ayant qu'une seule occurrence dans un corpus donné (*CNRTL*)

2. F. de Saussure fait la même observation dans le *CLG* à propos du néologisme “indécorable” : « *Le mot que j'improvise comme in-décor-able, existe déjà en puissance dans la langue* ».

3. Paris-Genève, Champion-Slatkine, 1985, 587 pages. Le *Précis de lexicologie anglaise* en est la version abrégée (Paris, Nathan, 1988).

3. Dérivation inverse : *laze←lazy*¹ ; *babysit←babysitter* ;
4. Composition : *navy-blue* ; *man-servant* ;
5. Amalgame² : *motor+ hotel→motel* ; *Oxford +Cambridge→Oxbridge* ;
6. Formation onomatopéique : *splash* ; *buzz* ; *whizz* ;
7. Conversion : *She's such a dear* (Adj→Nom) ; (Nom propre→N commun & Verbe) : *Hoover→a Hoover/ Hoovering the room* (Cf. Section 13), etc.
8. Métaphore : *She's a peach* (an attractive or good person) et Métonymie : *Foot and horse* (infantry and cavalry) ; *Town and gown* (the university and the local people of a city)
9. Troncation : *veterinary→vet* ; *telephone→phone*
10. Siglaison : *EEC* ; *UNO*...

– **Processus externes** :

1. Emprunt : *a croissant* ; *noblesse oblige* ;
2. Calque : *in the last analysis* ; *it goes without saying*.

Hormis pour la composition du nom et de l'adjectif (Cf. Section 16), nous n'entrerons pas dans le détail de la lexicogenèse de l'anglais – domaine d'étude passionnant, mais qui excède le cadre et la visée de cet ouvrage – et nous limiterons à l'examen de quelques cas de dérivation au moyen d'affixes particulièrement intéressants³ :

Préfixe be- :

1. Il permet d'obtenir des dérivés en forme de participes passés décrivant **l'apparence ou l'état** d'une personne ou d'un lieu, avec le sens général de : “*covered or furnished with*” par exemple : *A short bespectacled man with thinning hair* [portant des lunettes] ; *The dignified death of the bewigged Queen of Scots* [portant perruque]. On trouvera donc : *bejewelled* [couvert de bijoux] ; *beribboned* [enrubanné ou “bardé de décorations” pour un militaire] ; *bedecked* [*a street bedecked in bunting* : une rue pavoisée] ; *bedraggled* [*wet, dirty, untidy*] ; *befuddled* [*confused* : *He was befuddled with drink*] ; *bewildered* [*perplexed* ; *confused*] ; *bemused* [*unable to think clearly*] ; *benighted* [enténébré] ; *besotted* [*intoxicated or blindly infatuated with* : ivre/toqué de], *beloved* [*loved very much*] ; “*The skin bewenned and speckled*” (C. McCarthy) (*Wen*: loupe/kyste cf. *The Great Wen: London*), etc.

2. Il transforme en **verbe transitif** certains noms ou adjectifs comme dans : *belittle* [dénigrer ; diminuer] ; *befriend* ; *beguile*⁴ [*trick*] ; *bewitch* [ensorceler] ; *belie* [démentir] ; *betray* [formé sur *be+traien→trahir*] ; *besiege* [assiéger] ; *bespatter* [éclabousser] ; *bemoan* ; *bewail* [se lamenter] ; *beset* [surround/assail] ; *behold* ; *behead* [décapiter], etc.

1. Dans la dérivation “classique” on part d'une base, par ex. le verbe *employ* dont on dérive par adjonction d'affixes (préfixes et suffixes) les termes : *employer/employee/employment/unemployment/unemployed* ; du verbe *beg*, on a dérivé le nom *beggar* (*beg→beggar*). Dans la dérivation inverse ou “à rebours” (*backward formation*), on remonte vers une pseudo-base (c'est-à-dire un verbe qu'en fait on crée de toutes pièces) à partir d'une terme perçu, à tort, comme s'il en était lui-même un dérivé. Par exemple : du nom *burglar*, qui est apparu en premier dans le lexique anglais, on a ensuite extrait le verbe *burgle* (cambrioler) comme si *burglar* en était lui-même issu (d'où le sens inversé de la flèche : *burgle←burglar*). Autre exemple, commun à l'anglais et au français : du nom “télévision”/*television*, apparu en premier dans les deux langues, on est remonté, comme s'il en dérivait, au verbe “téléviser”/*televise*, pseudo-base qu'on a donc, ce faisant, “inventé”. De même, *baby-sitter* a existé avant le verbe *baby-sit* qu'il contenait en puissance et dont il semblait dériver.

2. “*Portmanteau word*” en anglais ; par ex. *television+celebrity→televibrity* ; *sex+exploitation →sexploitation*. S. Fry dans *The Liar* forge “*His librarinth*” au sens de “*maze of books*” amalgame de “*library*” et “*labyrinth*”.

3. Nous tirons la majorité de nos exemples du vol. 2, *Word Formation*, de la série des *Collins Cobuild English Guides*, London, HarperCollins Publishers, 1991.

4. Formé sur “*guile*” : *the use of clever but dishonest means*. On retrouve le mot dans la devise des Services spéciaux britanniques : “*Not by strength but by guile*”.

Préfixe em-/en- :

Très fécond, il permet de former des verbes impliquant un changement d'état, de condition ou de position : *embalm* ; *embark* ; *embrace* ; *enable* ; *encamp* ; *encase* ; *encircle* ; *enclose* ; *encourage* ; *endanger* ; *endear* [rendre cher]¹ ; *enfeeble* ; *enfold* ; *enforce* ; *engulf* ; *enlarge* ; *enliven* [animer] ; *entrench* [se retrancher] ; *ennoble* ; *enrage* ; *enrapture* [enchanter] ; *enrich* ; *enshrine* [enchâsser] ; *enshroud* [recouvrir d'un linceul] ; *enslave* ; *ensnare* [piéger] ; *entangle* [mêler] ; *enthrone* [intrôniser] ; *entomb* ; *entrance* [ravir] ; *entrap* ; *entwine* [entortiller] ; *enchant* ; *encounter* ; *engender* ; *enjoy* ; *engross* ; *enlighten* ; *enlist* ; *ensure* ; *entail* ; *entitle* ; *entreat* ; *entrust*, etc.

Suffixes -er ; -or vs. -ee

Dénotant l'Agent vs. le Patient : *addresser/addressee* ; *appointor/appointee* ; *employer/employee* ; *fucker/fuckee* ; *interviewer/interviewee* ; *narrator/narratee* (narrateur/narrataire) ; *payer/payee* ; *sender/sendee* ; *trainer/trainee* ; *tutor/tutee* ; *tester/testee* ; etc.

Autres exemples tirés du Corpus : *The biographee* ; *The less distinguished conferees* ; *The sheltering of an evacuee family* ; *A notable absentee from the list* ; *A faithful attendee of the Museum* ; *Its enrollees* ; *awardees* ; *fitness devotees*, etc.

Suffixes -ette ; -ie/-y ; -ling :

Ils partagent tous les trois une **valeur diminutive** :

1. *Kitchenette* ; *novelette* ; *cigarette* ; *sermonette* (cité par Zandvoort) ;
2. Sème de féminité : *usherette* ; *majorette* ; *suffragette* ; *undergradurette* ; *brunette*² ;
3. Connotation d'imitation : *leatherette* [simili cuir] ; *flannelette*

Suffixes -ie/-y :

Johnny ; *Jimmy* ; *Annie* ; *Susie* ; *doggie* ; *eggie* ; *piggy* ; *daddy* ; *mummy* ; *birdie* ; *cabbie* ; *groupie* ; *hottie* ("attractive person") ; *kiddie* ; *caddy* ; *selfie*...

Suffixe -ling :

1. Noms d'animaux : *catling* [chaton] ; *duckling* [caneton] ; *gosling* [oison] ; *fledgeling* [oisillon : "*Fledgeling storks are trying out their wings*"] vs. *full-fledged*³ ; *yearling* [un pur-sang âgé d'un an] ;
2. Plantes : *sapling* [arbrisseau] ; *seedling* [jeune plant] ;
3. Êtres humains : *darling* [dear+ling] ; *nurseling/suckling* [nourrisson] ; *foundling* [enfant trouvé]. Avec une connotation péjorative : *lordling* [nobliau] ; *princeling* [principule] ; *hireling* [larbin] ; *weakling* [mauviette] ; *underling* [sous-fifre ou sous-verge].

Suffixe -en

Permet de former à partir d'adjectifs des **verbes** indiquant un **changement d'état** ; sur le modèle de : *black*→*blacken* ; *white*→*whiten* ; *dark*→*darken* ; *red*→*reddden*, on obtient : *brighten* ; *broaden* ; *cheapen* ; *dampen* ; *deafen* ; *deepen* ; *fatten* ; *flatten* ; *freshen* ; *harden* ; *heighten* ; *lengthen* ; *lessen* ; *lighten* ; *loosen* ; *moisten* ; *quicken* ; *sharpen* ; *shorten* ; *sicken* ; *slacken* ; *stiffen* ; *straighten* ; *strengthen* ; *sweeten* ; *thicken* ; *tighten* ; *toughen* ; *weaken* ; *widen* ; *worsen*...

1. *What endears him to me* : Ce qui me le rend cher...

2. La valeur diminutive n'est apparemment plus perçue puisqu'on peut parler, sans crainte de se contredire, de "*a tall brunette*" : « une grand brune ». La valeur diminutive peut être récupérée par l'emploi de "*petite*" (*small and thin*) que l'anglais a emprunté au français : *a petite blonde* ; *a petite brunette*. Orthographié "*brunet*", le terme peut se dire d'un homme.

3. Désigne l'oiseau adulte – doté de toutes ses plumes et capable de voler de ses propres ailes –, mais aussi, métaphoriquement, une personne bardée de tous les diplômes et qualifications nécessaires : *A full-fledged professor* [un professeur en titre] ; *She was now a fully-fledged member of the teaching profession* : « Elle était désormais membre à part entière du corps enseignant » ; *The emergence of a fully-fledged market economy : completely developed*.

Il donne aussi une série **d'adjectifs dérivés** d'un **nom de matière** sur le modèle de : *wood* → *wooden*. Cf. : *ashen* ; *brazen*¹ ; *earthen* ; *flaxen* ; *golden* ; *leaden* ; *leathern* ; *oaken* ; *silken* ; *waxen* ; *woollen*...

Suffixe -wise

Ce suffixe, jusqu'à présent cantonné à la formation d'adverbes indiquant la manière (*crabwise* ; [*anti-*]*clockwise* ; *slantwise* ; “*Don't hide your head in the sand, ostrich-wise*”, etc.), a vu son champ d'action s'accroître pour en générer une série nouvelle ayant le sens de : *with regard to something* (« concernant ; en matière de... ») : “*We are mostly Socialists, vote-wise, and that's all*” ; “*It's not good, caloriewise, to have a high starch intake, she said*” ; “*Tuesdays and Wednesdays are a bit restricted, menu-wise*” ; “*He is not very reliable moneywise*” ; “*Weatherwise, everything should turn out ok.*” ; “*She's a little slow speechwise*” (T. Sharpe) ; “*He ain't much to look at manhoodwise either*” (T. Sharpe, *Wilt in Nowhere*)

Autres cas : *disciplinewise* ; *cricketwise* ; *accommodationwise* ; *drinkwise* ; *newswise* ; *status-wise* ; *time-wise* ; *comfort-wise*, etc.

Suffixe -ese

À d'abord servi à la formation d'adjectifs à partir de toponymes (pays et villes) pour en désigner soit les habitants soit la langue (*Japanese* ; *Vietnamese* ; *Viennese* ; *Portuguese*, etc.). On l'a aussi appliqué à des noms d'auteur pour caractériser leur style propre : *Carlylese* (la langue typique de Th. Carlyle) ; *Johnsonese* (= *Samuel Johnson's mannered diction or style*) et cet emploi s'est étendu à des néologismes « *referring to an unattractive or confusing way of speaking or writing that is typical of the person or place mentioned* », c'est-à-dire des accents, des styles, des jargons typiques : par ex. *Brooklynese* (l'accent et le parler de Brooklyn) ; *Bureaucratese* (le jargon bureaucratique) ; *Officialese* (le jargon officiel) ; *Computerese* (= *Computerspeak* ou la langue des geeks) ; *Educationese* (le jargon des pédagogues) ; *Governmentese* (les “éléments de langage”) ; *Legalese* (le jargon juridique) ; *Telegraphese* (le style télégraphique) ; *Sociologese* ; *Novelese* ; *Translationese* ; “*Torturous*” is now *common journalese* ; *A classic phrase of diplomatic officialese* ; *He was already speaking Americanese...*

Fracto-morphème -gate

Un cas unique : *-gate* n'est pas à l'origine un suffixe mais la moitié du nom d'un immeuble de Washington, le *Watergate*, où se tint, en 1972, la Convention du Parti Démocrate. Des collaborateurs du Président Richard Nixon y avaient fait installer des micros afin d'espionner les travaux de la convention ; l'affaire fut découverte et suscita un énorme scandale conduisant à la démission du Président Richard Nixon, “*Tricky Dicky*” (Richard le roublard) comme l'avait surnommé la presse américaine. Depuis lors, le “fracto-morphème” *-gate* – ainsi appelé par J. Tournier puisque résultant d'une troncation – sert à désigner toute sorte d'affaire scandaleuse : *Irangate* (vente d'armes illégales à l'Iran sous l'Administration Reagan) ; *Billygate* (incartade du frère du Président J. Carter) ; *Monicagate* (une sulfureuse affaire de cigare impliquant une jeune stagiaire de la Maison Blanche et son occupant, le Président Bill Clinton).

Le fracto-morphème est passé dans presque toutes les langues européennes : la presse britannique a ainsi parlé d'un *Camillagate* (une affaire concernant l'ex-maîtresse puis légitime épouse du Prince Charles) ; la presse française d'un *Platinigate* (de supposés pots-de-vin au sein de la FIFA d'où *Fifagate*) ; d'un *Bidohegate* (“*Des asticots dans nos steaks*”, titre *Le Point* du 6/11/2014) ; d'un *Dieselgate* (les tests bidouillés pour mesurer à la baisse le degré de pollution des moteurs diesel) ; d'un *Pénélopegate* (soupçons d'emploi fictif concernant l'épouse d'un ex-premier ministre), etc. L'utilisation du fracto-morphème *-gate* a fait florès et cet emprunt inattendu à l'histoire politique des États-Unis a de beaux jours devant lui...

1. « Cuivré, en cuivre ». Formé sur *brass*, *brazen* a pris le sens figuré de : « effronté/impudent » comme dans l'expression : “*a brazen lie*”.

SECTION 16

LA COMPOSITION : SUBSTANTIF ET ADJECTIF

I. LE SUBSTANTIF

Il existe trois types de constructions à plusieurs noms (**N** = nom principal) :

- a) **N** + Prépos. + N = *the road to Dover* ; *a school for girls* ; *the election of the President* (avec "Of" 2 plans différents mis en relation)
- b) N + 'S + **N** = *the President's election* ; *a girls' school* (rapport abstrait, phase 2)
- c) N + **N** = *child benefit* ; *a photograph album* ; *London buses* (greffe d'une notion sur une autre)

La forme a) sert à construire une relation entre deux noms, b) et c) ne font que reprendre une relation déjà construite ou présentée comme telle.

Seuls b) et c) entrent dans la catégorie de la composition. Le nom composé a une valeur classificatoire : le premier terme du nom composé nous renseigne sur une des caractéristiques inhérentes au second, il permet de déterminer un type : *London* dans *London buses* permet ainsi de déterminer une sous-classe de *buses* (« les bus londoniens » sous-classe de bus) Tout nom composé permet de répondre à la question : *What sort of ? What kind of ?*

1) Principes généraux

– Quelle que soit la combinaison, le 1^{er} élément sert toujours de déterminant au 2nd : dans *navy blue*, c'est *navy* qui détermine le type de « bleu » dont il s'agit ; dans *a photograph album* c'est *photograph* qui détermine le type d'album.

– La fonction adjectivale de N1 implique en principe qu'il ne puisse prendre la marque du pluriel : *ashes* → *an ash-tray* ; *teeth* → *a tooth-brush* ; *billiards* → *a billiard-table*, mais les exceptions sont fort nombreuses : *a goods train* ; *an overseas student* ; *a savings-bank* ; *customs-duties* ; *arms-race* ; *incomes policy*.

– La plupart des composés portent l'accent principal sur le 1^{er} élément ce qui les distingue des groupes nominaux Adj + Nom : *a 'blackbird* (un merle) / *a 'black 'bird* (un oiseau noir) ; *a 'slowcoach* (un lambin) / *a 'slow 'coach* ; *a 'greenhouse* (une serre) / *a 'green 'house* (une maison verte) ; *an 'English teacher* (un professeur d'anglais) / *an English 'teacher* (un professeur anglais) ; *a 'waiting list* / *a waiting 'car*

Certains composés sont accentués sur le 2^{ème} élément : *a kitchen 'table* ; *a spare 'tyre* ; *a steel 'bar*.

Composés à double accent :

On peut distinguer quatre cas de double accentuation :

1. les deux éléments du composé désignent la même personne ou chose : ils sont en simple apposition pour plus de précision : *baby brother* ; *woman doctor* ; *model train*
2. lorsque le 1^{er} terme donne la composition matérielle du 2^e, les deux ont la même valeur accentuelle : *brick wall* ; *cotton dress* ; *orange marmelade*
3. lorsque le 1^{er} terme sert à localiser le 2^e dans le temps ou l'espace : *morning mist* ; *kitchen sink* ; *country lane* ; *summer romance*
4. lorsque le 1^{er} terme désigne un corps constitué et le 2^e quelque chose qui émane de ce corps ou lui appartient : *family joke* ; *class president* ; *company policy* ; *government agency*

Dans tous ces groupes, le 1^{er} terme se comporte exactement comme un adjectif épithète, aussi bien sur le plan prosodique que syntaxique.

Composés à accent unique :

Dans ces cas, le 1^{er} élément ne peut plus être considéré comme désignant une propriété du 2^e ; la relation entre les deux termes pourra se paraphraser par des verbes tels que : « servir à » ; « provenir de » ; « se caractériser par » : *Butter knife (used to cut butter)* ; *bed sore (caused by lying in bed : une escarre)* ; *market town (town containing markets)*.

Si le double accent reflète une opération de localisation ou d'identification, le simple repérage d'un terme par rapport à une propriété, l'accent unique révèle que des opérations plus complexes ont eu lieu. Les composés à accent unique ont un sens restrictif par rapport à la notion qu'évoque le 2^e nom lorsqu'il est employé seul. Le 1^{er} terme, celui qui reçoit l'accent, nomme, non pas une *qualité*, mais une *fonction* ou un *domaine de référence* particulier à la sous-classe désignée par le composé. L'accent unique montre que le syntagme fonctionne comme une unité sémantique, s'opposant à d'autres de la même famille en vertu de ce premier terme.

L'emploi du tiret ne serait obligatoire que si une forme en *-ing* figure dans le composé : *a swimming-pool* ; *a sailing-boat*, etc.

2) Mode de formation

| 1 ^{er} Élément | 2 nd Élément |
|-------------------------|-------------------------|
| 1. Nom | NOM |
| 2. Génitif | |
| 3. Pronom personnel | |
| 4. Adjectif | |
| 5. Adverbe | |
| 6. Infinitif | |
| 7. Gérondif | |

Exemples :

1. *headmaster* ; *goldsmith* ; “*Suicide car bomber kills 30, wounds at least 250 in Pakistan*”
2. *a fool's errand* (sth done for no reason, a useless attempt) ; *a busman's holiday* (a holiday spent in following or observing the practice of one's usual occupation)
3. *a he-man* ; *a she-monkey* ; *a she-devil*
4. *a blackboard* ; *a grand-daughter*
5. *an inmate* (pensionnaire/détenu) ; *an upland* (un plateau) ; *an overcoat*
6. *a pickpocket* ; *a turncoat* (renégat) ; *a hold-all* (fourre-tout)
7. *a looking-glass* ; *a knitting-needle*
8. Conversion d'un groupe syntaxique : *a good-for-nothing* ; *a free-for-all* (mêlée générale) ; *a smash-and-grab raid* (un casse) ; *left-overs* (restes; reliefs) ; *make-up* ; *break-down*.
Emboîtement possible : *a car-park attendant* ; *a car safety belt* ; *chocolate chip cookies*.

3) Rapports exprimés :

matière : *a steel helmet* ; *a stone wall*

espèce : *a race-horse* ; *a horse-race*

poids/taille : *a six-foot soldier* ; *a thirteen stone man*

prix/valeur : *a one-pound note* ; *a penny stamp*

lieu/temps : *China tea* ; *a London church* ; *a night-porter* ; *an evening paper*

but/destination : *tea-cup* ; *dining-room* ; *wine glass*

genre, etc. : *man-servant* ; *bull-elephant* ; *cow-elephant*

Sont a priori exclus les rapports de Contenu (*a cup of tea*), de Causalité (*a scream of fear*, *a sigh of relief*), Groupe ou sous-ensemble d'éléments (*a gang of teenagers*).

4) Pluriel

- a) si N + N → seul le 2nd prend la marque du pluriel : *letter-boxes* ; *village-churches*
- b) si N + X ou X + N → c'est le nom qui prend la marque du pluriel : *blackboards* ; *passers-by*
- c) s'il n'y a pas de N → c'est le dernier élément, quel qu'il soit, qui prend la marque du pluriel : *also-rans* ; *forget-me-nots* ; *grown-ups*
- d) composés contenant *man/woman* : *gentleman-farmer* → *gentlemen-farmers* ; *woman-clerk* → *women-clerks* ; *woman-doctor* → *women-doctors*. Remarquer que dans ces composés, le premier élément indique le genre, d'où le double accord. Si ce n'est pas le cas, seul le dernier élément s'accorde : *man-eater* (cannibale) → *man-eaters* ; *man-trap* → *man-traps* ; *woman-hater* (misogyne) → *woman-haters*

II. L'ADJECTIF

1) Modes de composition :

| PREMIER ÉLÉMENT | DEUXIÈME ÉLÉMENT |
|----------------------------|---|
| NOM ADJECTIF ADVERBE | ADJECTIF PARTICIPE PRÉSENT PARTICIPE PASSÉ NOM SINGULIER NOM + ED |

Exemples :

- Nom + Adj. : *snow-white*, *knee-deep*, *pearl-white*
- Nom + P. Présent : *heart-breaking* ; *breath-taking* ; *law-abiding* ; “A *relaxed*, *sauntering*, *window-browsing*, *ice-cream-licking*, *straw-sucking crowd*.” (D. Lodge)
- Nom + P. Passé : *home-made* ; *snow-covered* ; *horse-drawn*

- Adj. + Adj. : *dark-blue* ; *reddish-brown*
- Adj. + P. Présent : *good-looking* ; *sweet-smelling*
- Adj. + P. Passé :
 - a) à sens passif : *a well-known actor* ; *a British-made car*
 - b) à sens actif : *a well-read man* (un homme cultivé) ; *a much-travelled woman* ; *a well-spoken salesman* (un vendeur qui a du bagout)
- Adj. + Nom : *full-time* ; *large-scale*
- Adj. + Nom + ED : *blue-eyed*¹ ; *soft-hearted* ; *bad-tempered* ; *a low-necked dress*
“*He was a short, slender boy, a sandy-haired, fair-skinned, freckle-faced, blue-eyed boy*.” (W. Humphrey)

- Adv. + Adj. : *wide open* ; *wide awake*
- Adv. + P. Présent : *fast-flying* ; *far-reaching* ; *everlasting* ; *easy-going*
- Adv. + P. Passé : *far-fetched* ; *new-born* ; *freshly-washed*

Composés en chaîne :

The hot-sausage-and-smashed-potato shop

I've got a don't-throw-it-away-you-may-need-it-kind of philosophy

1. A noter : “*The eacher's blue-eyed boy/girl*” : le chouchou. “*Blue-eyed soul*” : soul music written and performed by White singers.

This do-as-you-please-regime

Gloucester is a nothing-to-be-said-about town

– Les adj. en -ED s'emploient rarement en fonction d'attribut :

**the boy was blue-eyed→The boy had blue eyes.*

– Dans la mesure où l'adjectif composé permet d'attribuer une propriété définitoire, l'adjectif accolé au nom doit être dépourvu de toute connotation appréciative subjective : sont donc exclues a priori les formations suivantes : **a beautiful-eyed girl ; *an ugly-eyed girl*

Exemples de composés en chaîne :

Happily-ever-after stories (Kate Chopin)

X put his I-can-be-violent glower (“glower at sb/sth” = to look in an angry, aggressive way) (J. Le Carré)

The rest, with very little exaggeration, was books. Meant-to-be-picked-up books. Permanently-left-behind books. Uncertain-what-to-do-with books. But books, books (J. D. Salinger)

The collar of the coarse, hand-me-down-looking jacket (R. P. Warren)

The taken-for-grantedness of my faith (D. Lodge)

A look of the you-see-what-I-put-up-with kind (John Irving)

Writing back wish-you-were-here postcards (Bobbie Ann Mason)

Apply the have-now-pay-later principle to her virginity (D. Lodge)

Best-friend-of-imprisoned-man-makes-love-to-his-girl cast me too melodramatically as the cad (D. Lodge)

An out-of-wedlock child P. Auster)

Be a sit-by-the-fire (R. Lardner)

My jack-in-the-box manner of arriving (E. Cummings)

The game of who-can-pee-highest-up-the-wall (D. Lodge)

« Tout fait grammatical est un fait de lexique » (A. Culioli)

B IEN QU'ELLE NE FASSE PAS L'UNANIMITÉ parmi les linguistes – H. Adamczewski, entre autres, la rejette ou plutôt la dissout dans l'opposition de phases rhématique/thématique• – la notion d'aspect (point de vue sur le procès désignant les diverses manières dont on envisage son déroulement), limitée, à l'origine, aux formes verbales dans les langues slaves ou chamito-sémitiques, a été appliquée avec bonheur à l'ensemble du lexique par J.-P. Vinay et J. Darbelnet dans leur étude novatrice, *Stylistique comparée de l'anglais et du français*¹ : « **La notion d'aspect existe dans le lexique aussi bien qu'en grammaire.** » Ils l'ont donc étendue à d'autres parties du discours que le verbe : le nom ; l'adjectif ; l'adverbe, etc.

Voyons de quoi il s'agit : soit l'adjectif “*sober*”, régulièrement traduit par « sobre » dans les films et les séries télévisées américaines en version sous-titrée. Un personnage, connu pour son penchant pour la boisson, déclare : “*I'm sober*”, traduit – ou plutôt trahi – par : « Je suis sobre », qui ne convient absolument pas. Pour quelle raison ? Pour une question d'aspect : “*sober*” signifie “*not drunk*” (OALD), c'est-à-dire : « qui n'est pas ivre ; qui n'a pas bu », au moment de l'énonciation : **aspect ponctuel** en anglais (caractérisant des actions qui ne sont pas susceptibles de durer) et non pas **habituel** comme c'est le cas de « sobre » en français : « qui boit et mange avec modération ; qui se contente de peu » (CNRTL) ou selon Littré : « tempérant dans le boire et le manger », à quoi correspond : “*eating or drinking sparingly*”. Donc, ce que veut dire le personnage, c'est que, pour une fois, il n'est pas saoul ; il a l'esprit clair. “*I only drive when I am sober*” signifie : « Je ne conduis que lorsque je n'ai pas bu/suis à jeun ». Autre exemple, à partir du français, repris de *Stylistique comparée* :

“Frileux”, que les dictionnaires traduisent souvent par “*chilly*”, ce qui ne satisfait pas, car “frileux” a l'aspect habituel tandis que “*chilly*” s'applique à une occasion. Il faut dire pour “frileux”, “*susceptible to the cold*”.

La démonstration à propos de l'adverbe « jamais » et de son correspondant “*never*” est particulièrement éclairante, car :

“Jamais” évoque la durée, mais son correspondant “*never*” peut prendre l'aspect ponctuel dans des contextes tels que :

- *We never asked* : Nous avons oublié de demander.
- *He never thanked me* : Il ne s'est pas donné la peine de me remercier.
- *There never was a trace of a tyre on that hard road.* (Il s'agit d'un accident) : Pas la moindre trace de pneu sur cette route empierrée. Ce dernier exemple permet de serrer de plus près une différence d'extension entre “jamais” et “*never*”. Comme on pouvait s'y attendre, la correspondance des aspects d'une langue à l'autre n'est pas absolue.

Pour citer un dernier cas, concernant les verbes « dormir » (duratif → *sleep/be asleep*) et « s'endormir » (inchoatif → *go to sleep/fall asleep*) ; il faut remarquer qu'à l'impératif, quand on dit : « Dors ! » à un enfant, **le verbe français change d'aspect**, il devient ponctuel ou inchoatif et ne peut se traduire par “**Sleep!*” – qui garde sa valeur durative – mais par “*Go to sleep!*” (inchoatif).

1. Paris, Didier, 1968. L'ouvrage est une mine d'observations et de réflexions sur l'art de traduire, qui n'ont rien perdu de leur intérêt et de leur actualité ; seul a vieilli l'appareil théorico-linguistique de l'entreprise. Les défauts et les lacunes du Vinay & Darbelnet sont corrigés et comblés par l'ouvrage beaucoup plus sûr d'un point de vue théorique et méthodologique de H. Chuquet & M. Paillard, *Approche linguistique des problèmes de traduction*, Gap, Ophrys, 1989.

Ces exemples sont suffisants pour convaincre tout apprenti-traducteur de l'intérêt – et de la nécessité – qu'il y a à prendre en compte cette notion d'aspect quand il s'agit de traduire un texte dans le sens anglais→français ou français→anglais. L'inconvénient, c'est qu'il y a, en théorie, autant d'aspects que de façons d'envisager les diverses modalités de l'actualisation d'une notion, qu'elle soit véhiculée par un verbe, un nom, un adjectif, un adverbe, etc. Et J.-P. Vinay et J. Darbelnet n'y échappent pas, qui dressent un inventaire – qu'on pourrait presque qualifier de « à la Prévert » – des divers aspects qu'ils étudient : aspect duratif ; aspect ponctuel ; aspect inchoatif ; aspect itératif ; aspect graduel ; aspect habituel ou chronique ; aspect terminatif ou perfectif ; aspect collectif ; aspect statique ; aspect vectoriel ; aspect intensif ou augmentatif ; aspect atténuatif ou diminutif ; aspect désinvolte (sic !) ; aspect perfectionniste (resic !) ; aspect honorifique ! Inutile de retenir cette litanie ; il suffit d'être attentif au fait que :

L'aspect est une réalité lexicale et qu'il intervient dans la traduction. Il faut donc l'identifier, qu'il soit implicite comme dans “dormir” (duratif) ou explicite comme dans “toussoter” (itératif et diminutif), puis essayer de le rendre en ayant recours à l'un des trois moyens suivants :

1. par un mot simple dont le sens implique l'aspect en question. Ex. : “to crash : s'écraser”
2. par une locution ou périphrase qui explicite l'aspect. Ex. : “to sprawl : s'étaler largement”
3. par compensation, en rétablissant la nuance sur un autre point du texte.

Donc, avant de traduire, dans un sens ou dans l'autre, il faudra être sensible aux différences d'aspect se manifestant au plan lexical ; par exemple : “sit” (« être assis ») est normalement duratif (par opposition à “sit down” d'aspect ponctuel, « s'asseoir »), mais il aura une valeur inchoative dans : “Where do you want me to sit?” : « Où voulez-vous que je mette ? » ; “bite” : « mordre », d'aspect ponctuel, devient duratif dans l'expression “bite one's nails” : « se ronger les ongles » ; les particules “away” (aspect graduel) et “out” (aspect perfectif) s'opposent dans de nombreux couples de verbes tels que : *fade away/fade out* ; *die away/die out* qu'on emploiera pour évoquer des couleurs ou des sons qui diminuent d'intensité et finissent par disparaître ; de même on trouve en face de “rub away” (estomper), “rub out” (effacer). Les substantifs français en *-tion* sont susceptibles de neutraliser l'opposition aspectuelle entre non-accompli et accompli et de désigner aussi bien l'action que son résultat : *Les nouvelles techniques ont diminué en effet le délai de construction des navires* vs. *C'était un grand pavillon [...], flanqué d'une autre construction plus petite.*

Pour notre part, nous en retiendrons également – point capital – que la notion d'aspect est une illustration de l'imbrication du lexical et du grammatical déjà évoquée dans une précédente section. Autant la notion d'aspect est controversée, autant l'idée qu'il n'existe pas de coupure entre le lexical et le grammatical semble être communément admise par les linguistes :

À dire vrai, le concept de marqueur¹ [...] exclut toute séparation radicale entre lexique et grammaire. Il n'existe pas de catégorie grammaticale sans composante lexicale, de même qu'il n'existe pas de lexique qui ne comporte pas de propriétés formelles d'ordre grammatical. Bref, *toute grammaire est grammaire lexicale.* (A. Culioli. Nous soulignons)²

1. Marqueur : « Trace en surface des opérations formelles et sémantiques aboutissant à la production d'un énoncé et qu'il convient d'interroger pour accéder à une réalité inconnue. » (P. Cotte). « Chaque langue possède un jeu de marqueurs dont la raison d'être est de servir de signaux visibles ou audibles à l'intention du ou des destinataire(s) du message. Les marqueurs chiffrent les opérations L'auxiliaire “Do” est un marqueur caractéristique de la langue anglaise ainsi que *-ing*, traceur d'opération, dont le rôle, purement formel, est de signaler la thématité• du verbe (s'il est seul) ou du groupe verbal tout entier ». (H. Adamczewski)

2. A. Culioli, *Pour une linguistique de l'énonciation : Formalisation et opérations de repérage*, tome 2, Paris, Ophrys, 1999, 163.

Position à laquelle fait écho celle de S. Bouquet¹ :

La lexicologie est-elle un compartiment bien défini ? Le trésor des mots, tel qu'il est rangé dans un dictionnaire semble assez séparé de ce qui est purement grammatical, de ce qui exprime le rapport entre les mots. *Mais une foule de rapports qui sont exprimés par des moyens grammaticaux peuvent être exprimés par des moyens lexicologiques. La barrière est donc à peu près illusoire.* (Nous soulignons)

Aussi, pour combler le hiatus instauré par la tradition entre les deux domaines, a-t-on forgé le concept de « *lexique-grammaire* » (N. Flaux, *Grammaire*) :

La tradition grammaticale a toujours séparé en deux domaines le traitement des phrases et celui des mots. Les phrases relèvent classiquement de la grammaire, les mots du lexique. En caricaturant à peine, on pourrait dire que la grammaire (et surtout la syntaxe) traite des phénomènes réguliers en édictant des règles, et que le lexique rassemble les exceptions en établissant des listes [...]. Dans la mesure où nous sommes constamment contraints [...] d'emprunter des concepts au lexique comme à la grammaire, il nous a semblé plus fondé [...] de créer un nouvel objet, le *lexique-grammaire*. (A. Guillet, "Fondements formels des classes sémantiques dans un lexique-grammaire")²

Nous illustrerons cette approche en reprenant la série d'énoncés utilisés par J.-P. Vinay et J. Darbelnet pour illustrer les cas où « *la distinction entre notre imparfait et notre passé (simple ou composé) ne peut se rendre en anglais que par un changement de mots* » ; c'est-à-dire des cas où *le grammatical se résout par du lexical*. Il s'agit, en fait, de rendre l'opposition entre aspect imperfectif et aspect perfectif – ou Passé de phase 2 (Imparfait français, de l'ordre du thématique) et Passé de phase 1 (Passé simple français relevant du rhématique) selon la théorie de H. Adamczewski³ –, alors que l'anglais ne possède qu'un *simple past* :

Il voulait s'enfuir : *He wanted to run away*

Il voulut s'enfuir : *He tried to run away*

Il pouvait le faire : *He could do it*

Il put le faire : *He was able to do it*

Il savait que je venais : *He knew I was coming*

Il sut que je venais : *He heard I was coming*

Ils se connaissaient déjà : *They already knew each other*

Ils se connurent en 1940 : *They became acquainted in 1940*

Il se taisait : *He remained silent*

Il se tut : *He fell silent*

Les énoncés à l'imparfait décrivent un simple état de fait où le Sujet (Il/Ils) fait l'objet d'un commentaire ; en revanche, les énoncés recourant au passé simple mettent en relief une forme d'actualisation (le passage à l'acte d'un Agent) et entraînent le choix d'un lexème différencié : un verbe soulignant ce dynamisme : *try ; be able to ; hear ; become ; fall*. En outre, comme H. Adamczewski le résume en une formule frappante : « *Le Passé Simple crée le passé alors qu'à l'imparfait le passé est du donné* » (*Clés pour Babel ou la passion des langues*). Le passé simple présente un fait à quelqu'un à qui il est étranger tandis que la phrase à l'imparfait est un rappel – une évocation qui "dit quelque chose" à tous ceux qui sont "au courant". C'est

1. *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Payot & Rivages, 1977.

2. A. Guillet cité par M.-F. Mortureux, *La lexicologie entre langue et discours*, Paris, Éds SEDES, 1997.

3. Pour une présentation accessible et détaillée de l'opposition de phases, nous renvoyons à l'ouvrage de H. Adamczewski & J.-P., Gabilan, *Les Clés de la grammaire anglaise* (Paris, A. Colin, 1992) ou *Déchiffrer la grammaire anglaise* (Paris, Didier, 1993).

dire aussi et autrement que, dans la composition de l'énoncé, le passé simple relève de la phase 1 alors que l'imparfait relève de la phase 2 (reprise de quelque chose de connu) :

Au passé simple il y a choix du verbe au moment de la structuration de l'énoncé tandis qu'à l'imparfait le verbe a déjà fait l'objet d'un choix avant la mise en chantier de la phrase et par conséquent il se présente sans concurrent, de façon exclusive. (Caroline Grammairienne en herbe. Nous soulignons)

Ainsi, la paire d'énoncés cités en exemple dans la Section 1 : « Il préférait les blondes » vs. « Il préféra la blonde¹ » pourrait se rendre par : “*He preferred blondes*”/“*He mainly fancied blondes*”/“*He was fond of blondes*” (cette dernière traduction indiquant clairement qu'il est question d'un état, d'une propriété caractéristique de “*He*”) vs. “*He chose/picked the blonde*” : qui souligne l'actualisation du procès et l'agentivité du sujet grammatical (choix effectif).

La barrière supposée entre grammaire et lexique est effectivement illusoire...

1. J. Guillemin-Flescher, *Syntaxe comparée du français et de l'anglais*.

« Un état bien dangereux ; *croire comprendre*. » (P. Valéry)

L'APPRENTI ANGLICISTE NE MANQUERA PAS de croiser sur sa route les « faux amis » ou « mots-sosie » ou encore “*deceptive cognates*”, toutes désignations renvoyant à cette redoutable engeance de mots anglais – d’origine latine ou française –, qui présentent une telle ressemblance verbale avec notre vocabulaire que l’on conclut benoîtement de la similitude de forme à la similitude de sens. M. Kœssler et J. Derocquigny ont été les premiers à leur consacrer une étude sous le titre de *Les Faux Amis ou Les pièges du vocabulaire anglais*¹, ouvrage qui a imposé l’appellation de « faux amis ». C’est, par exemple, le cas du mot “*crime*” (*an illegal act or activity that can be punished by law*) qui, loin d’avoir systématiquement la signification de « crime » – au sens d’homicide ou de meurtre (“*manslaughter*” ; “*felony*”), usuel en français – qu’on lui attribue constamment dans les séries ou les films en version sous-titrée, désigne le plus souvent un simple « délit ». Bien sûr, on retrouvera le sens du français dans les expressions : *the crime of murder* ou *fight crime* : « lutter contre la criminalité ». Deux autres grands classiques se partagent la vedette dans les mêmes média : “*formidable*” et “*nervous*” (voir plus loin). Mais avant de nous y intéresser, revenons sur la source du malentendu : elle tient à l’origine commune – gréco-latine, en général –, des termes anglais et français puis à une différence d’évolution éloignant l’un des deux mots du sens originel tandis que l’autre en reste proche. C’est le cas de “*catholic*” et “*catholicity*” dont les auteurs, précédemment cités, expliquent que : « *tandis qu’en français ces mots s’emploient rarement en dehors du sens religieux, ils ont gardé en anglais une signification plus large conforme à l’étymologie : répandu dans le monde entier, universel.* » En effet, καθολικός veut dire en grec, « universel » ; voilà pourquoi l’église romaine se dit “catholique” : comme tous les monothéismes, elle aspire à l’universalité et à l’élimination de la concurrence. Et les auteurs de poursuivre :

Il y a donc lieu de traduire en conséquence. Ne pas oublier de rendre la nuance de *sympathie*, de *largeur de vues* ou de *goût*, de *tolérance* qui s’attache à ces mots :

– Voici un exemple intraduisible mais caractéristique : *Of these two Universities, Cambridge is decidedly the more catholic (not Roman catholic, but human catholic)* (Carlyle, *Sterling*, 1, iv)

Le sens de “*catholic*” – qui a, en outre, la particularité d’être accentué sur la première syllabe : ˈkæθəlɪk – est bien ici celui de : “*broad in sympathies, tastes, or interests*”, mais Carlyle joue manifestement sur le double sens dans son commentaire entre parenthèses. Même signification dans le deuxième exemple cité : “*It is important to cultivate a true catholicity of taste*” : « Il est important de cultiver une véritable largeur de goût. » Et nous ne résisterons pas au plaisir de citer le troisième, qui fait l’objet d’une traduction délicieusement surannée : “*On these different manifestations, the sun poured its clear and catholic looks*” : « Sur ces différentes manifestations le soleil versait l’universelle sympathie de ses clairs regards. » Le *SOED* confirme ces données puisqu’il propose comme définition de “*catholic*” : *universal ; embracing all* et cite les énoncés suivants où s’impose la traduction par « universel(le) » : “*Science is truly catholic*” et “*Just reasoning is the only catholic remedy*”. Naturellement, le sens religieux n’est pas éliminé et le contexte ou la situation opère le filtrage des diverses acceptions : *Are they Catholic or Protestant?* (qui peut se demander d’une autre façon : *Are they Church or Chapel?* :

1. Paris, Librairie Vuibert, (1^{ère} édition, 1928), 1964. D’autres ouvrages ont depuis pris le relais, entre autres : M. Ballard & C. Wecksteen, *Les faux amis en anglais*, Paris, Ellipses, 2005 ; J. Van Roey, S. Granger *et alii*, *Dictionnaire des/Dictionnaire of faux amis*, De Boeck et Duculot, 1998 ; J. Andreyev, *Wondering about Words* (Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005) dont nous nous sommes également inspiré dans cette section.

chapel étant lui-même ici un faux ami désignant non pas la « chapelle » – sens que le mot possède également : *a college chapel* –, mais le « temple » comme dans les expressions : *a Methodist chapel* ; *a Mormon chapel*.

Le mot est, dans l'ordre alphabétique, voisin d'un autre terme religieux, "*chaplet*", autre faux ami : diminutif de *chapel* : « petit chapeau », il ne signifie pas un « chapelet » (qui se dit : *a string of beads/a rosary* ; *tell one's beads* : « dire son chapelet ») mais une « couronne » (de fleurs ; de feuilles ; d'or ; de pierreries) comme l'illustre l'exemple suivant : "*St. Peter holds in his hands the chaplet which designates his martyrdom*" – « Saint-Pierre tient dans ses mains la couronne du martyr. » (*Les Faux Amis*)

"*Formidable*", quant à lui, est resté fidèle à son sens originel latin : *formidabilis* (lui-même issu de *formidare* : craindre ; redouter ; le nom correspondant étant *formido/dinis* : la terreur) ; il signifie donc :

1. *causing fear, dread, or apprehension* ;

2. *tending to inspire awe or wonder* (*Merriam-Webster*)

et correspond au français « redoutable » ; « terrifiant » et non à « formidable » au sens usuel de : « excellent ; admirable ; très remarquable ; extraordinaire » : "*a formidable prospect*", c'est « une perspective redoutable » ; "*a formidable opponent*" est pareillement « un adversaire redoutable ».

"*Nervous*", autre faux-frère lexical, a d'abord, et le plus souvent, le sens de : *anxious about sth or afraid of* comme dans les trois exemples suivants où domine l'idée d'inquiétude, de peur, de crainte et de trac :

"*Customers are very nervous about the future*"

"*I felt really nervous before the interview*"

"*The horse may be nervous of cars*"

Le sens de « *connected with the body's nerves* » ne vient qu'en seconde position : "*She was in a state of nervous exhaustion*" ; c'est le contexte et le co-texte qui filtreront la bonne acception.

Ainsi s'explique la présence des faux amis dans le lexique anglais ; la suite n'est qu'affaire d'étude et de mémorisation aussi nous limiterons-nous à la présentation de quelques exemples supplémentaires et renverrons aux ouvrages cités pour une vue d'ensemble de la question.

Autres exemples :

– **Actual ; actually ; actuality** : trois faux amis redoutables dont le sens s'oppose à "*virtual*" ou "*potential*". *Actuality* désigne la « réalité » (*give actuality to sth*, c'est lui donner de la consistance, de la réalité) et "*actual*", ce qui est « réel » : "*There is a photograph of the premises actual, and an advertisement sketch of them ideal*" (Gr. Barker) – « Il y a une photographie des locaux – *état réel* – et leur croquis réclame – *état idéal*. »
Actually veut donc dire « effectivement » ("*in actual fact*") et non « actuellement » ("*at the present time*").

L'énoncé cité en exemple contient le nom "*advertisement*" qui avec le verbe dont il est issu, "*advertise*", sont également deux faux amis voulant dire l'un la « publicité/l'annonce » et l'autre : « faire de la publicité ou mettre une petite annonce ».

– **Assume** : trois sens possibles dont seul le premier correspond à « assumer » : 1. *take for oneself* : "*I assume responsibility*" ; 2. *Feign or pretend* : "*assume a disguise/a virtuous air*" ; 3. *suppose or presume* : "*I assume you know what you're doing*"

– **Apology** : en sus du sens de « apologie » (*a vindication/a defense*) comme dans : "*The book is an apology for capitalism*", le mot a celui, très usuel, d'« excuse » ("*Please accept my apologies!*" ; "*We received a letter of apology*") et de « semblant/substitut » (*a poor substitute or an extremely bad example of sth*) dans la construction avec la préposition "*for*" :

- “An apology for a dinner/a letter” ; “He’s a poor apology for a father” ; “You’re not coming out because you’re tired? That’s an apology for an excuse !” (Cambridge Dictionary) = C’est une piètre excuse !
- **Balance** : correspond à « équilibre » (“Try to keep a balance between work and relaxation” ; *keep/lose one’s balance* ; “Athletes need a good sense of balance”) et à « reste/différence » (“the amount left”) : “Once we know how much money we’ll need, let’s spend the balance”. L’équivalence avec le français se retrouve toutefois dans l’expression : “Our future hangs in the balance as we await his decision”.
 - **Bribe** : issu du vieux français « bribe » : “a gift, properly a bit, piece, hunk ; a morsel of bread given to beggars”, d’où le sens, qui s’est conservé dans notre langue, de : « morceau éparé ; fragment », mais en anglais, le mot a pris celui de : “corrupt by means of gifts” : « acheter/corrompre/soudoyer par des pots-de-vin » (“bribes”), d’où “bribery” : « la corruption » : “She has been offered a \$50 000 bribe to drop the charges” ; “Allegations of bribery and corruption”.
 - **Candid** : plutôt que l’innocence ou la naïveté que suggèrent en français le substantif « candeur » et l’épithète « candide », “candour” et “candid” évoquent la franchise, l’honnêteté, le fait de parler sans détours : “The two presidents have had candid talks about the current crisis” ; “To be candid with you, I think you’re making a dreadful mistake”.
Noter une acception récente : “(of a photograph of a person) taken informally, especially without the subject’s knowledge” : “It is better to let the photographer mingle among the guests and take candid shots”.
 - **Deceive** : non pas « décevoir » (“disillusion” ; “disappoint”), mais « tromper » (*make sb believe sth that is not true*) : “Bluffing at poker in order to deceive the other players” ; “Appearances can deceive”.
 - **Demand** : grand classique chez les faux amis : non pas « demander » mais « exiger » ; « réclamer ». Le *Merriam-Webster Dictionary* est très clair sur ce point : “implies peremptoriness and insistence and often the right to make requests that are to be regarded as commands” : “The UN has demanded that all troops be withdrawn” : « L’ONU a exigé le retrait immédiat des troupes » ; “She demanded an immediate explanation”.
 - **Hazard** : non pas le « hasard » (“chance ; randomness”), mais le « danger » ; le « risque » : “Everybody is aware of the hazards of smoking” ; “A list of products that are potentially hazardous to health”.
 - **Ignore** : « ne pas tenir compte de ; feindre d’ignorer ; négliger à dessein ; méconnaître ; se désintéresser de » : telle est la liste des traductions possibles que suggèrent Kœssler et Derocquigny tant ils tiennent à ce qu’on ne rende jamais “ignore” par « ignorer », mais ils semblent bien avoir perdu cette bataille puisque le *CNRTL* entérine le sens de : « Feindre de ne pas se rendre compte de quelque chose, ne pas tenir compte volontairement de quelque chose (dans une situation) ». Cela dit, il n’est pas interdit de se montrer un peu puriste et d’adopter une des solutions suggérées plus haut : “We can’t afford to ignore his advice” : « On ne peut pas se permettre de négliger ses conseils » ; “Many Republican leaders ignore or deny scientific truths about global warming”.
 - **Indifferent** : outre le sens identique au français qui ne pose aucun problème (“The government cannot afford to be indifferent to public opinion”), “indifferent” a aussi celui, plus trompeur, de « ni bon ni mauvais » ; « passable » ; « médiocre » comme le montre la progression : “good, bad, indifferent” et les exemples suivants : “an indifferent meal” ; “We didn’t like the restaurant much - the food was indifferent and the service slow” ; “In spite of very indifferent weather”.
 - **Resume** : non pas « résumer » (“sum up”), mais « reprendre » : “Resume one’s seat” ; “We shall resume this subject in a future paper” ; “The noise resumed, louder than before”.

– **Vex** : non pas « vexer » (“*annoy sb*” ; “*hurt sb’s feelings*”) mais “*irritate*” ; “*worry*” ; “*puzzle*” : “*There remains, however, another and more vexing problem*” : « un problème préoccupant » ; « une question embarrassante » ; “*A much-vexed question*” : « une question très controversée » ; “*It vexed me to think of others gossiping behind my back*”.

On le voit, devant un lexème ou un vocable fleurant bon la langue de la douce France, la prudence est de mise et le recours au dictionnaire s’impose : les apparences – pire, les ressemblances – sont trompeuses et ce que la Bible dit des faux prophètes s’applique tout autant aux faux-amis : “*Beware of false prophets, which come to you in sheep’s clothing, but inwardly they are ravening wolves.*”¹

1. « *Gardez-vous des faux prophètes. Ils viennent à vous en vêtements de brebis, mais au dedans ce sont des loups ravisseurs.* » Matthieu 7:15.

« L'étymologie renoue le lien au monde. » (A. Utaker)

SIL'APPRENTISSAGE DU VOCABULAIRE est le parent pauvre des études anglophones, l'étymologie – « *connaissance du vrai* (ἔτυμος) *sens des mots* » ou recherche d'une « *vérité du Logos* » – en est assurément la mal-aimée : peu pratiquée et rarement enseignée, elle souffre d'un évident discrédit peut-être lié au choix méthodologique originel de la linguistique structurale d'étudier la langue dans sa dimension *synchronique* (c'est-à-dire statique, dans l'état où se trouve son système à un moment déterminé du temps) et non *diachronique* (selon l'évolution de la langue dans une perspective historique et dynamique). Aussi, « *pour F. de Saussure, l'étymologie n'est ni une discipline autonome, ni une partie constituante de la linguistique* » (C. Brucker). Or, n'en déplaise au père de la linguistique moderne, les mots ont une histoire, souvent mouvementée, toujours digne d'intérêt, et surtout il existe, complémentirement au « sentiment de la langue », une « étymologie populaire » – plus ou moins fantaisiste –, qui compense, à sa manière, par la pratique de l'association et de l'analogie lexicale ce que la langue peut avoir d'arbitraire ou d'immotivé¹. Ainsi, imagine-t-on communément que dans l'expression « *Il y a péril en la demeure* », « *demeure* » désigne le « *domicile* » et qu'un danger le menace ; erreur de bonne foi : « *demeure* », en l'occurrence, signifie « *retard* » et le proverbe veut dire, selon l'Académie, que « *le moindre retard peut causer du préjudice* ». Autre exemple : « *peuplier* », rapproché à tort de « *peuple* », est devenu, lors de la Révolution française, l'arbre de la Liberté et on en a beaucoup planté : l'écologie, avant la lettre, y a gagné ce que l'étymologie a perdu (peuplier viendrait de *pōpūlus* – de genre féminin comme tous les noms d'arbres en latin –, et non de *pōpūlus*, le peuple, de genre masculin, accentué sur la première syllabe).

L'anglais n'échappe pas au phénomène : évoquée devant un amphithéâtre d'étudiants francophones et anglophones, la suggestion de l'écrivain et homme politique A. Ponsonby, de remplacer « *Good-bye* » par « *Bad-bye* » – « *when you had not enjoyed yourself at a party* » – a été unanimement légitimée par l'argument que « *good* » est le contraire de « *bad* » – ce qui se conçoit aisément –, mais personne, *native speakers* compris, n'a souligné que l'au-revoir anglais n'a, paradoxalement, rien à voir avec « *good* » : l'expression est issue de la contraction et de la corruption avec le temps de « *God be with ye!* »² : « *Que Dieu soit avec vous !* ».

Autre cas intéressant de fausse étymologie populaire : celle selon laquelle « *woman* » serait formé par l'association de « *woe* » (le malheur) et de « *man* » (« *Woman is so called because she brings woe to man* ») alors que le mot résulte de celle de « *wīf* » + « *man* » et désigne donc « *l'être humain de sexe féminin et non celle qui a été créée pour le malheur de l'homme !* » (P. Bacquet) ; « *Man* » avait effectivement à l'origine le sens général de « *human being* », les noms dénotant le sexe étaient alors « *wer* », issu du latin « *vir* » (qui subsiste dans « *werewolf* » : le loup-garou) pour désigner l'homme, et « *wīf* » pour la femme (qui évoluera ensuite vers le sens actuel

1. C. Brucker parle du « *besoin latent qu'éprouve le sujet d'attribuer au signe une motivation* ».

2. Le vieil-anglais possédait une forme de tutoiement « *Thou* » (pronom sujet : « *Thou art fair, O my beloved* : Tu es belle, Ô ma Bien-aimée !) et « *Thee* » (forme complément : « *We beseech thee O lord* » : Nous te supplions, Seigneur !) – qui subsistent notamment dans la *King James' Version* (« *Our Father which art in heaven hallowed be thy name...* ») et la poésie – et on employait « *Ye* » / « *You* » pour plus d'une personne. Donc, d'un point de vue grammatical, l'idée, devenue cliché, que les Anglo-saxons et les Américains, en particulier, sont très « sympas » parce qu'ils tutoient tout le monde est une absurdité, renforcée comme toujours par la présentation fallacieuse de la conjugaison du verbe « *Be* » (*I am, you are, he/she/it is, we/you/they are* qui glisse un « *you are* » pluriel intrusif parmi des singuliers où il n'a rien à faire, au lieu de *I am, he/she/it is, we/you/they are* plus cohérent : un bloc singulier homogène suivi d'un bloc pluriel homogène), mais il fallait calquer la conjugaison française : placage du connu sur le nouveau et le différent : « *Bad habits die hard.* »

d'« épouse »). Apprendre que le même mot, prononcé avec un [a:] long (indiqué par un *macron*, un trait horizontal au-dessus de la voyelle : MĀN)¹, signifiait « le péché » nous a plongé dans des abîmes de réflexion sur la condition et la destinée humaines : la faute serait-elle inscrite au cœur de l'être² ? Ne creusons pas davantage : “*Where ignorance is bliss, 'tis folly to be wise.*”

L'intérêt de la pratique de l'étymologie pour l'apprenti angliciste est évident comme le montreront les quelques exemples suivants :

– “*window*”, l'humble fenêtre à la fonction prosaïque accède quasiment au statut poétique quand on découvre qu'il s'agit en fait d'un composé formé sur “*wind*” (le vent) et “*auga*” (“*eye*” cf. allemand : *Das Auge*) ; c'est donc « l'œil du vent ».

– À l'inverse, “*Lord*” et “*Lady*” perdent un peu de leur superbe quand il s'avère qu'ils doivent leur titre seigneurial au pétrissage du pain et à sa garde – *Lady* est issu de *Hlaf* [*loaf*] + *dige* (*digean* : « pétrir » sur la même racine que *doh*→*dough* : « la pâte ») ; “*Lord*” (*hlaf* + *weard*) est, lui, le « gardien du pain ». Et que dire de “*Queen*”/“*Queen*” (issu du vieil-anglais “*cwēne*” : « femme ») qui prend, à la période moyen-anglaise, la connotation péjorative de « souillon » (“*slut*”) et de « catin » (“*harlot*”) ?

– Si “*spinster*” (“*spin*” : « filer » + *-ster* : suffixe féminin, qui peut avoir une connotation péjorative)³ désigne une « vieille-fille », c'est que sa condition de célibataire la vouait au sein de la maisonnée à l'accomplissement des tâches ménagères dont le filage au rouet (“*spinning wheel*”).

– Si le nom de Dieu – “*God*”, ancien participe passé indo-européen signifiant « adoré » – se reconnaît aisément dans “*godfather*” (le parrain) ; “*godmother*” (la « marraine ») et la série apparentée : “*godparent*” ; “*godson*” (« filleul ») ; “*god-daughter*” ; “*godspeed*” (issu du souhait “*God speed you*” au sens de “*May God help you prosper*” : « Bon voyage », Cf. “*She wished him godspeed*”) et “*godsend*” (« bénédiction » ; « aubaine »), il se masque dans “*gossip*” (« commère » ou « comméragage ») pourtant formé sur “*god*”+ “*sibb*” : « parent » (dont le sens subsiste dans “*sibling(s)*” : “*a brother or sister*” : “*His siblings are mostly in their early twenties*”). “*Godsib*”, qui avait donc, au départ, le sens de “*godparent*”, a pris au Moyen-Âge la signification de “*a familiar acquaintance, a friend, neighbor*”, s'appliquant “*especially to woman friends invited to attend a birth*”, puis, au XVI^e siècle, celle de “*anyone engaging in familiar or idle talk*” et enfin de “*trifling talk, groundless rumor*”. Cheminement tortueux et intrigant, mais c'est souvent le cas. Et même lorsque la filiation est plus directe, on ne songe pas toujours à faire le rapprochement – qui paraît ensuite marqué du sceau de l'évidence – entre, par exemple, “*nurse*” et « nourrice » ; “*shop*” et « eschoppe » ; “*cheese*” et le latin “*cāseus*”

1. M. Taillé, *Histoire de la langue anglaise*.

2. Un indice allant dans ce sens : l'étymologie du latin *sōns, sontis* : « coupable » (emploi juridique) forme du participe présent de “*sum*”, première personne du présent du verbe *esse*/être (racine i.-e. **es-*) selon le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* de A. Ernout et A. Meillet, Paris, Klincksieck, 2001.

3. Contrairement au castillan, à l'italien et au français, qui en sont fort bien pourvus (qu'on pense en français aux séries de termes en *-aille* : *canaille* ; *boustifaille* ; *racaille* ; *piétaille* ; *valetaille* ; *marmaille* ; *pagaille*... ; en *-asse* : *pouffiasse* ; *hommasse* ; *pétasse* ; *connasse* ; *chiasse* ; *bidasse* ; en *-ot* : *parigot* ; *parpaillot* ; *saligot* (*saligaud*) ; *cuisiot* ; *marmot* ; en *-ard* : *cornard* ; *viandard* ; *pochard* ; *crevard* ; *connard* ; *salopard* ; *tocard/toquard* ; *braillard* ; *bâtard* ; *chiard*, *pleurnichard*, etc.), l'anglais n'a guère de suffixes péjoratifs hormis *-ster* dans quelques cas : *punster* (*an individual that can't help making bad jokes* : un mauvais plaisant ; blagueur) ; *trickster* (arnaqueur) ; *gangster* ; *gamester* (= *gambler*) ; *tipster* (informateur ; pronostiqueur), *shyster* (*a person who is professionally unscrupulous especially in the practice of law or politics* : un avocat marron ; un politicien véreux), etc. Notons, cependant, à titre de curiosité, l'existence dans les deux langues d'une série de termes familiers ou péjoratifs, souvent issus de troncations avec ajout de la voyelle *paragogique** [o] : français→*dirlo*, *catho*, *facho*, *coco*, *mytho*, *clodo*, *socialo*, *populo*, *intello*, *prolo*, *métallo*, *véto*, etc. ; anglais→*wino* (*drunkard*) ; *weirdo* (*an eccentric person*) ; *kiddo* ; *wacko* (*mad, insane*) ; *lingo* (*jargon*) ; *hypo* (*syringe*) ; *pyro* (*pyromaniac*) ; *gizmo* (*gadget*) ; *gonzo* (*extreme, bizarre*) ; *tyro* (*beginner, novice*) ; *dumbo* (*stupid person*) ; *politico* (*politician*) ; *pinko* (*sm holding left-wing views*) ; *two fatsos*. **Qui est rajouté à la fin d'un mot.*

(qui subsiste en français dans « caséine ») ; « redingote » et “*riding-coat*” ou « paquebot » et “*packet-boat*”.

On le voit, l'étymologie révèle de surprenantes parentés et des filiations oubliées comme c'est le cas de :

- “*bargain*” : « “marchander” mais dérivant du vieux français “barguigner” » ;
- “*bread*” : à l'époque où le pain se désignait par “*loaf*”, “*bread*” (à rapprocher du verbe “*break*”) avait le sens de “*miette*”, qui aujourd'hui se dit “*crumb(s)*” ;
- “*grass*” ; “*green*” et “*grow*” seraient tous les trois issus d'une racine indo-européenne **ghre-* “*to grow, become green*” ; “*tree*” et “*true*” (qui a d'abord eu le sens de : “*firm*” ; “*solid*” ; “*steadfast*”) seraient de même apparentés : faut-il en voir la raison dans la solidité et la verticalité – pour ne pas dire la rectitude – de l'arbre, dont le philosophe G. Bachelard fait : « *un stabilisateur, un modèle de droiture et de fermeté [...] un modèle constant d'héroïque droiture* » ?

Les phénomènes curieux abondent comme le montre la formation de “*a nickname*” (le surnom) : à l'origine *an ickname* (“*ick*” même racine que “*eke*” : augmenter. Cf. “*He works overtime to eke out one's livelihood*”) mais il y a eu **agglutination** du *n* de l'article “*an*” et du terme suivant, d'où “*a nickname*”. Le français a connu semblable mésaventure : *le+ierre* (issu du latin “*hereda*”) est devenu après agglutination de l'article « *lierre* » (d'où, désormais : « *le lierre* »). Phénomène inverse dans le cas de “*an apron*” (un tablier), issu du français « *napperon* », d'où au départ, “*a napperon*” puis le *n* originel s'est détaché du nom par **coalescence** avec le déterminant précédent, ce qui a donné le terme actuel : “*an apron*”.

L'étymologie permet également le rapprochement de termes qui, dispersés sous diverses rubriques dans les manuels de vocabulaire, se retrouvent et se regroupent au cours d'une sorte de « cousinade » lexicale, à l'instar des mots dérivant de la racine **ken* tels que :

- ***Kin*** (Noun) : issu de “*cyn*” : *family, race, class, kind* = « la parenté », dérive de la racine **ken*, qui elle-même dérive de la racine indo-européenne **gn* (désignant ce qui se rapporte à la race ou à la famille) : “*His kin are entrepreneurs*”. Cf. l'expression ***kith and kin*** : “*which originally denoted one's country and relatives; later one's friends and relatives*”: “*A widow without kith or kin*”. ***Kith***: *knowledge, native place, one's friends (related to “couth” = “known”; “well-known”)* ;
- ***Kin*** (Adj.) meaning “*Related*”: “*He was kin to the brothers*”. Cf. ***Next of kin*** = *nearest relations*: “*We'll have to notify the next of kin of his death*” (les proches) ; ***kissing kin*** (parents avec lesquels on se fait la “bise”) ;
- ***Kinsfolk***: la famille ;
- ***Kinship***: 1) *blood relationship* (« la parenté ») 2) *A sharing of characteristics or origins*: “*They felt a kinship with architects*” (des affinités)
- ***Kinsman* / *Kinswoman***: parent(e)
- ***Akin to*** = *similar, like*: “*Pity is often akin to love*”
- ***Kindred*** (Noun): *One's family and relations*: “*Most of his kindred are still living in Ireland*”
- ***Kindred*** (Adj.) = *related*: “*A kindred spirit*” (une âme sœur) ; “*Kindred languages/subjects*” (apparentés, connexes) ;
- ***Kind*** (à l'origine “*gecynde*”: *well-born, well-bred*) puis « aimable » (parce que appartenant à la même famille). Cf. Shakespeare's play upon words in *Hamlet*: “*A little more than kin, and less than kind.*”
- ***King*** issu de “*cyning*” formé sur *Kin+ing*: “*with the sense of ‘one descended from’; ‘scion of the (noble) race’*” = « représentant de la famille » (provient de **kuningas* = « chef de la gent » selon A. Martinet in *Des Steppes aux océans*) ;
- ***Knight***: d'abord « serviteur de la parenté » puis « chevalier ».

Il arrive fréquemment que des écrivains – et non des moindres – se laissent aller au plaisir de « goropiser¹ » ; c’est le cas notamment de H. D. Thoreau, l’auteur de *Walden ; or, Life in the Woods*² (1854), célèbre pour ses étymologies aussi poétiques que fantaisistes – telle celle de l’épi de blé, qu’il fait remonter à la notion d’espoir : “*The ear of wheat (in latin spica, obsoletely speca, from spe, hope) should not be the only hope of the husbandman*”, naturellement fausse alors qu’est vraie, en revanche, celle qu’il rappelle instaurer un lien originel entre le travail agricole et la pratique de l’écriture comme l’atteste le sens premier de « page » (« rangée de ceps formant rectangle ») et de « vers » (« volte de la charrue au bout du champ »).

De même, jouant sur l’homophonie de son patronyme Thoreau avec “*thaw*” (Nom : « le dégel, la débâcle » ; Verbe : « fondre », « se dégeler ») et avec “*Thorwald, son of Eric the Red*”, il établira une fausse étymologie et généalogie lui permettant de se revendiquer descendant du premier découvreur de *Vinland* (la proto-Amérique), ce qui nous vaut, après “*Thaw/Thor-eau*”, un second jeu de mots : “*But whether Thor-finn saw the mirage here or not, Thor-eau, one of the same family, did*”.

Mais la plus belle, la plus originale, la plus poétique – et donc la plus fausse – des étymologies que propose Thoreau – arpenteur du réel, chanteur de l’errance et de l’extravagance – est celle qu’il donne dans l’essai sur la Marche (“*Walking*”) de la notion de “*sauntering*” (“*walking about in an idle or leisurely manner*”) :

I have met with but one or two persons in the course of my life who understood the art of walking, that is, of taking walks—who had a genius, so to speak, for sauntering, which word is beautifully derived “from idle people who roved about in the country, in the Middle Ages, and asked charity, under pretense of going *à la Sainte Terre*,” to the Holy Land, till the children exclaimed, “There goes a *Sainte-Terrer*,” a Saunterer, a Holy-Lander³.

Belle illustration du postulat du philosophe Y. Belaval :

Une étymologie fautive, une ressemblance verbale dont le linguiste montrerait qu’elle n’est qu’un hasard dû au déterminisme des lois matérielles de la phonétique, sont néanmoins capables de conduire à une découverte ou à une invention valable⁴. (*Les Philosophes et leur langage*)

Voilà qui absout Thoreau de son péché mignon (“*pet sin*”).

Loin de mériter le désintéret qu’on lui manifeste, l’étymologie rend à l’angliciste d’éminents services : elle re-motive les mots, qui perdent ainsi une partie de leur arbitraire (« *Elle restitue au vocable “sa force élémentaire”, c’est-à-dire figurative* » Y. Belaval) ; elle renoue le lien avec *l’histoire de la langue* – rompu par la linguistique structurale ; avec *le sens* – évacué par la *Grammaire générative* de N. Chomsky ou le *Distributionalisme* de L. Bloomfield ; et avec *les choses*, c’est-à-dire le référent extra-linguistique, déclaré hors champ sinon hors-sujet

1. Verbe rare signifiant : « *Inventer des étymologies fantaisistes pour appuyer ses théories* ». Créé, en 1699, par le philosophe G. W. Leibniz à partir du nom du savant néerlandais *Goropius*, qui était coutumier du fait ; l’expression a été reprise par d’autres philosophes.

2. *Walden ou la vie dans les bois*, trad. par L. Fabulet, Paris, Gallimard, 1922.

3. « Je n’ai trouvé qu’une ou deux personnes au cours de mon existence qui aient compris l’art de la Marche, à savoir celui d’aller se promener, qui aient le don, pour ainsi dire, du *sauntering* [balade] ; ce terme qui est si joliment dérivé “de ces personnes désœuvrées qui vagabondaient de par le pays, au Moyen Âge, et demandaient la charité, sous prétexte qu’elles se rendaient *à la Sainte Terre*” –, tant et si bien que les enfants s’exclamaient : “Voici un *sainte-terrer*”, un *saunterer* – un pèlerin en partance pour la Terre Sainte. » *De la marche*, traduction de Th. Gillybœuf, Éditions Mille et une nuits, 2003.

4. Parmi les philosophes contemporains recourant systématiquement à l’étymologie pour asseoir leur argumentation, c’est à Martin Heidegger que reviendrait la palme. Partant du principe que « *Das Wort “Philosophie” spricht jetzt griechisch* », il a soumis les concepts fondamentaux de la pensée grecque – *logos, legein, tò on, poiein, phenomenon, physis*, etc. – à un réexamen radical où il cède parfois à la tentation de “*goropiser*” comme lorsqu’il rapproche dans l’analyse de *physis/phyein* la racine *phy-* de *pha-* pour aboutir à *phainesthai* « *ce qui s’avance et se pose dans la lumière* ». C’est beau comme l’antique, mais faux...

par certaines théories. Elle nous rappelle, fort opportunément, trois données ou principes essentiels :

– la nature trine¹ du signe : ***un signe ne vit que de renvoyer à autre chose que lui-même*** : « *Le signe, c'est toujours ce qui m'ouvre à quelque chose d'autre* » (U. Eco). La fonction du signe ne se limite pas au face-à-face, en chiens de faïence – par-dessus la barre, qui tout à la fois les unit et les sépare – d'un Sé et d'un Sa ; c'est « *une relation de renvoi* » (R. Jakobson) à l'extra-linguistique : « *Les signifiés linguistiques naissent du réel, mais ils le structurent et l'interprètent* » (R. Martin) comme nous l'avons vu dans la Section 4 ;

– l'arbitraire de la décision d'exclure la diachronie de l'étude de la langue :

La coupe synchronique est une fiction nécessaire, un point de stabilisation momentané, qui n'existe que par la visée théorique, à l'intérieur d'un système en évolution. Ce choix théorique ne va pas, lui non plus, de soi : si les systèmes stabilisés sont idéaux, pourquoi les privilégier comme points de départ théoriques à partir desquels est caractérisée l'évolution ? (C. Fuchs et P. Le Goffic)

– le paradoxe inaugural de certaines théories linguistiques ostracisant le sens : « *Souhaiter une linguistique qui réussisse à traiter du langage abstraction faite de son sens, c'est demander une science fondée sur la suppression préalable de son objet.* » (É. Gilson. Nous soulignons)

Si ces diverses exclusions, voire anathèmes, ont été des préliminaires nécessaires à la constitution d'une linguistique moderne – toute délimitation d'un domaine de recherche s'inaugure par un geste d'exclusion définissant son « *dehors* » – vient toujours un moment où ses progrès vont précisément dépendre de la réintégration dans son champ d'investigation de ce qui en avait été préalablement exclu (qu'on songe au retour du “chaos” et de “l'indéterminisme” dans la physique moderne). L'étymologie, toujours vivace dans l'esprit des locuteurs – même sur le mode fantaisiste et populaire, mais comme le concède Saussure : « *Rappelons-nous que tout ce qui est dans le sentiment des sujets parlants est phénomène réel* » – a su maintenir le lien consubstantiel du langage avec le monde qu'il a pour finalité de dire et puis ne serait-elle pas au sens (relevant de la sémantique) ce que la psychanalyse est à l'inconscient ?

1. « Constitué de trois éléments ou personnes » (CNRTL)

« La traduction, ce crime de gens malhonnêtes qui, ne connaissant ni l'une ni l'autre langue, entreprennent avec audace de remplacer l'une par l'autre. » (J. Renard)

« Le traducteur lui aussi est un *antihéros* qui viole la séparation naturelle des langues voulue par les dieux (qui lui a donné le droit de traduire ?), mais proclame, par sa rébellion, l'unité suprême du *logos*, non moins divine. » (G. Steiner)

EN METTANT EN REGARD UN LEXÈME ou une locution de l'anglais et leurs équivalents français, les manuels de vocabulaire font œuvre de traducteur et recourent aux divers procédés que J.-P. Vinay et J. Darbelnet, pionniers en la matière, ont relevé dans leur étude visant à « *reconnaître les voies que suit l'esprit, consciemment ou inconsciemment, quand il passe d'une langue à l'autre, et à en dresser la carte.* » (*Stylistique comparée de l'anglais et du français*). Depuis la parution de leur ouvrage, l'analyse de ces procédés – au nombre de sept – a bénéficié de l'apport des théories linguistiques permettant de pallier la faiblesse de l'assise théorique des travaux des deux précurseurs, mais leur pertinence n'a jamais été radicalement remise en question et parmi les principes qui les ont guidés – ou les observations qu'ils ont faites –, il en est un grand nombre qui restent toujours valables à commencer par les deux postulats de départ :

– « *qu'en fin de compte, un mot n'a pas de sens en soi : il n'a de sens que dans et par un contexte* » ;

– qu'il n'y a « *que deux directions dans lesquelles le traducteur peut s'engager : la traduction directe ou littérale, et la traduction oblique* » et, en découlant, la description de la démarche du traducteur, qui consiste à :

« rapprocher deux systèmes linguistiques, dont l'un est exprimé et figé, l'autre est encore potentiel et adaptable. Le traducteur a devant ses yeux un point de départ et élabore dans son esprit un point d'arrivée... ».

Point d'arrivée auquel il parvient – après bien des tours, des détours et des tourments – en mettant en œuvre un des sept procédés suivants, dont certains s'appliquent plus aisément à un énoncé qu'à un seul lexème hors contexte intégré dans une liste :

1. L'Emprunt

Ok ; gangster ; bulldozer ; macadam ; wagon ; star ; script ; travelling ; cowboy ; bowling ; scout ; cocktail ; challenge ; I-Phone ; I-Pad ; geek ; streaming ; management ; packaging ; Nobody's perfect, etc. la liste des emprunts est fort longue et s'enrichit tous les ans car l'emprunt – qui est en soi négation de l'opération de traduction –, permet de combler une lacune généralement d'ordre culturel ou technologique. Certains emprunts se sont intégrés, voire fondus dans la langue d'accueil en adoptant une orthographe plus conforme au français : c'est le cas de *beefsteack* devenu « bifteck », de *bowling-green*/« boulingrin », de *pudding*/« pudding », de *packet-boat*/« paquebot », de *riding-coat*/« redingote », de *fuel*/fioul, etc.

2. Le Calque

C'est une variété d'emprunt puisqu'on annexe un syntagme anglais dont on traduit littéralement les éléments le composant : ainsi *birth-control* calqué en « contrôle des naissances » alors que la bonne traduction aurait été « limitation de la natalité » (“*control*” signifiant en anglais l'idée de maîtriser un phénomène à la croissance exponentielle, d'où : *arms control*, *pest control*, *rat control* [la dératisation], “*Firefighters are still trying to control the blaze*” :

maîtriser la progression de l'incendie) ; *air-conditioned/air-conditioning* traduit par « l'air conditionné » (au lieu de la « climatisation ») ; *I realized that...* → j'ai réalisé que... (au lieu de « pris conscience »), *the man in the street* « l'homme dans la rue » au lieu du « Français/Anglais/Américain moyen, etc. » selon le contexte.

3. La traduction littérale

Le procédé concerne l'énoncé plutôt que le mot isolé figurant dans une liste à deux entrées. La traduction littérale suppose plusieurs conditions, rarement remplies :

- un parallélisme de structures ;
- un parallélisme de concepts ;
- un parallélisme de situations ;
- un parallélisme de schémas de pensée et des moyens d'expression.

Deux exemples tirés de *Stylistique comparée* suffisent pour illustrer la question : si “*He looked at the map*” peut se traduire littéralement par : « Il regarda la carte », il n'en va pas de même pour “*He looked the picture of health*” : « Il se portait comme un charme » plutôt que le calque : « Il paraissait l'image de la santé ».

4. La transposition

C'est « l'âme de la traduction » ; le procédé consiste à remplacer la catégorie lexicale et grammaticale à laquelle appartient tel ou tel mot, par une autre sans changer le sens de l'énoncé :

He's a good speaker → « Il parle bien » (de *speaker*, substantif, on tire le verbe correspondant et de l'adjectif *good* l'adverbe « bien ») ;

To admit defeat → « S'avouer vaincu » (*defeat*, substantif voit son signifié transmis par un participe passé en français) ;

She's disarmingly frank → « Elle est d'une franchise désarmante » (double transposition : de l'adjectif *frank* en substantif « franchise » et de l'adverbe *disarmingly* en adjectif « désarmant(e) »).

5. La modulation

C'est un changement de point de vue qui ne modifie pas la signification :

Bullion van : fourgon blindé (*bullion* : lingot). Le véhicule que l'anglais désigne par sa fonction – le transport de lingots d'or – le français le caractérise par son blindage.

Firewood : bois de chauffage

Hip pocket : poche revolver (l'usage au lieu de la position)

Emergency exit : sortie de secours (le secours pour l'urgence)

So and so to the gallows! (la potence) : Untel au poteau ! (peloton d'exécution)

6. L'équivalence

Elle résulte de l'évocation par l'anglais et le français d'une situation identique par des moyens linguistiques différents. Le meilleur exemple en est celui des panneaux routiers tels que, entre autres : *SLOW MEN AT WORK* et *SOFT SHOULDER* par lesquels Vinay et Darbelnet inaugurent leur réflexion. Leur traduction correcte dépendra de la connaissance de la situation, source de l'énoncé en L1, puis de la reconnaissance – évidemment si elle existe – d'une situation équivalente en L2, qui fournira ainsi la traduction ; c'est bien le cas pour les deux exemples choisis, qui donnent respectivement : *RALENTIR TRAVAUX* pour le premier panneau et *ACCOTEMENT INSTABLE* pour le second, littéralement, « Tendre/douce épaule », sur laquelle les deux auteurs s'interdisent, à regret, de fantasmer.

The name rings a bell : Ça me dit quelque chose

Bottoms up! : Cul sec !

She looks as if butter wouldn't melt in her mouth : On lui donnerait le Bon Dieu sans confession

They were two peas in a pod : Ils se ressemblaient comme deux gouttes d'eau

7. L'adaptation

Limite de la traduction et forme extrême de l'équivalence ; l'adaptation résulte de divergences culturelles, c'est-à-dire de cas où la situation à laquelle le message L1 se réfère n'existe pas ou bien est différente dans L2 et doit être reformulée par rapport à une autre situation que l'on juge équivalente ; c'est affaire d'interprétation.

He shook me by the hand : ce geste, banal en France, prend en Grande-Bretagne ou aux États-Unis, moins portés sur les contacts physiques et les poignées de main, une signification particulière qui entraînera une adaptation en marquant le caractère exceptionnel : « Il me serra la main avec effusion. »

Two blocks away : les villes françaises, à la différence de New York, n'étant pas découpées en "blocs de maisons", l'expression sera adaptée et traduite par « deux rues plus loin » ou « à moins de deux cents mètres ».

On le voit par ces divers exemples : « *dans la traduction, la dialectique de l'unique et du multiple se fait sentir de façon éclatante. Sous un certain angle toute traduction s'efforce d'abolir la multiplicité et d'amener à superposer des vues différentes du monde. [...] L'art du traducteur est [...] profondément ambivalent : il s'inscrit au centre de **tiraillements contraires entre le besoin de reproduire et celui de recréer soi-même.*** » (G. Steiner, *Après Babel*. Nous soulignons)

La traduction, notamment littéraire, reste fondamentalement un art, mais un art reposant sur une technique, qu'il ne suffit pas, cependant, de posséder pour avoir la garantie d'être bon traducteur¹ ; c'est une condition nécessaire mais pas suffisante. C'est un prérequis auquel vont s'ajouter la parfaite maîtrise de la langue maternelle dans la diversité de ses registres ; une grande familiarité avec la culture du pays dont on traduit la langue et – dans le cadre de la traduction littéraire –, une connaissance intime de l'ensemble de l'œuvre de l'auteur dont on traduit un texte.

Pour conclure, nous laisserons au philosophe M. Heidegger – qui l'a tant pratiquée entre grec ancien et allemand et dont les propres écrits présentent un redoutable défi pour ses traducteurs – le soin de vanter les mérites de la traduction :

Par la traduction, le travail de la pensée se trouve transposé dans l'esprit d'une autre langue, et subit ainsi une transformation inévitable. Mais cette transformation peut devenir féconde, car elle fait apparaître en une lumière nouvelle la position fondamentale de la question ; elle fournit ainsi l'occasion de devenir soi-même plus clairvoyant et d'en discerner plus nettement les limites².

1. Pouchkine définit le traducteur comme « *le cheval de trait de l'esprit humain* ».

2. Cité par Y. Belaval, *op.*, *cit.*

Section 21

L'INTÉGRATION DANS L'ÉNONCÉ : AU-DELÀ DU LEXÈME

L'INTÉGRATION DU LEXÈME DANS UN ÉNONCÉ – fragment autonome de discours formant un tout cohérent étroitement rattaché à ses conditions de production (qui parle? à qui? où? quand? comment? pourquoi?) – constitue le point d'aboutissement des processus dont nous avons retracé les étapes essentielles; grâce à elle, le lexème, unité de langue, passe de *l'ordre vertical* de sa présentation dans les manuels – ou de celui, plus chaotique, de sa mémorisation –, à *l'ordre linéaire de l'énoncé*, résultant d'une « mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation » (E. Benveniste)¹. Pourquoi linéaire? Parce que la physiologie humaine impose que les mots soient dits les uns après les autres sans que cette contrainte implique qu'ils aient été pensés dans l'ordre de leur apparition dans l'énoncé. Ainsi, doté d'une accentuation, porteur d'un sens parmi ses signifiés de puissance², pris dans un réseau de repérages³ et combiné aux autres composantes de l'énoncé en fonction de règles de construction et de disposition dont l'ensemble forme la syntaxe, le *lexème*, porté par la voix, devient *vocable*, unité de parole (ou de discours) ou *mot* à l'écrit.

L'énoncé n'étant pas un *donné* mais un *construit*, implique la mise en œuvre d'une triple opération• de :

– **Repérage** : c'est par rapport aux coordonnées fondamentales de toute acte d'énonciation – le triplet : *Je-ici-maintenant* – que vont se faire les repérages concernant la personne, le temps et l'espace : « *Le sujet énonciateur se distingue du sujet de l'énoncé, de même que le temps et le lieu de l'énonciation (ici et maintenant) se distinguent du temps et du lieu de l'énoncé (temps et lieu auxquels réfère l'énoncé)* » (E. Benveniste). Cf. “*She is sure to please him*” : « Elle lui plaira certainement » où c'est le sujet énonciateur “*Je*” – et non le sujet de l'énoncé “*She*” – qui est source de la certitude (« *Je suis certain qu'elle lui plaira* »).

– **Sélection** : la première opération dans la constitution de l'énoncé, c'est le choix d'un terme de départ; par exemple, parmi toutes les unités lexicales stockées dans la mémoire, l'énonciateur en sélectionne une et la nomme. On va parler à ce stade, selon la théorie de H. Adamczewski, de « choix ouvert » ou de « saisie plurielle » par opposition au cas où toute idée de choix est absente puisqu'on dispose de l'élément en question antérieurement à la mise en discours (on parle alors de « choix bloqué » ou « saisie singulière »). Imaginons devoir inventer un conte pour un enfant : dès la formule initiale – *Once upon a time* – qui seule est donnée (comme le premier vers selon P. Valéry⁴; les suivants se façonnent), le narrateur se trouve confronté à un choix : *there was a/n... ?* – là, s'ouvre l'immense éventail des possibilités : *little/*

1. Rappelons – pour faire le lien avec la Section précédente –, que G Steiner voit déjà dans cette opération *une forme de traduction* : « Toute mise en forme expressive, toute réception doublée d'interprétation est un phénomène de traduction, à l'intérieur d'une seule langue ou de plusieurs ». La notion de traduction ne se limite donc pas à la *mise en relation de deux langues*, c'est aussi *un processus interne à la langue maternelle* car « pour le linguiste comme pour l'usager des mots, la signification de tout signe linguistique est sa traduction en un autre signe plus éloigné et “dans lequel il se développe plus à fond” (l'expression est de Peirce). » (*Après Babel*)

2. En langue, la plupart des lexèmes sont polysémiques, c'est-à-dire dotés de plusieurs sens ou acceptations; « en revanche, les vocables qui les actualisent en discours sont, en règle générale, monosémiques, car le contexte linguistique et situationnel détermine l'acceptation exacte. » (M.-F. Mortureux)

3. Opération permettant de déterminer un élément par sa mise en relation avec un autre élément, en général plus déterminé, lui servant de repère. Par exemple, on appelle *repère constitutif* « l'élément autour duquel on va construire l'énoncé. Dans “*Ce roman, Jean me l'a prêté*”, “*Ce roman*” est le repère constitutif. Le choix d'un repère constitutif est une *opération* appelée thématization [*topicalization*]. » (J. Guillemin-Flescher).

4. « Les dieux gracieusement, nous donnent *pour rien* tel premier vers; mais c'est à nous de façonner le second, qui doit consonner avec l'autre, et ne pas être indigne de son aîné surnaturel. »

poor/miserable, etc. ; *girl/boy/rabbit/bear*, etc. Si le choix se porte sur *little girl*, celui du pronom personnel (“*he*” ou “*she*”) dans la suite du conte et pour la reprise du nom par le pronom (opération de fléchage) se trouve, en fait, bloqué depuis l’étape précédente : ce ne peut être que “*she*” puisque l’héroïne du conte est “*a little girl*”. Ainsi progressera le conte, par des appels successifs à l’axe des choix (ou axe paradigmatique•) et intégration dans l’axe de la chaîne (ou axe syntagmatique•). Le principe *choix ouvert/choix fermé* est selon H. Adamczewski, « *un invariant formel au plan des opérations de mise en discours* ».

C’est là que joue l’opposition du *rhématique* et du *thématique*, clefs de la théorie des phases, conçue par ce même linguiste¹. Dans le travail d’élaboration de l’énoncé, on peut effectivement distinguer diverses étapes fondamentales, baptisées « *phases* » :

– la *phase 1* (ou rhématique) place l’énonciateur à un niveau élémentaire, primaire ou premier : il s’agit de nommer, de présenter, de poser des données ou de les valider ;

– la *phase 2* (ou thématique) situe l’énonciateur à un stade plus avancé, qui présuppose l’accomplissement de l’opération précédente et permet de survalider, de réfuter, de reprendre, de commenter, d’anaphoriser, etc. (toutes opérations exigeant l’étape antérieure).

En résumé : l’opposition rhématique vs. thématique concerne :

– soit la grammaire des (méta)opérations désignant divers niveaux de travail mental : une opération qui est première et permet à l’énonciateur de poser des données est qualifiée de rhématique ; en revanche, une opération qui est seconde, complémentaire, présupposante, est qualifiée de thématique ;

– soit le statut informationnel d’un segment donné : est rhématique toute unité qui véhicule une information nouvelle et thématique toute unité qui renvoie à du connu.

La succession des phases et l’alternance choix ouvert/choix fermé forment le moteur à deux temps de la constitution des énoncés et de la progression du récit.

– *Combinaison* : les opérations précédentes résultent donc dans l’intégration d’un élément posant une information nouvelle ou présupposant du connu dans l’axe de la chaîne où se relie entre eux et se succèdent – dans un ordre qui n’est pas nécessairement celui du surgissement des « morceaux de pensée » –, les vocables ayant fait l’objet d’une sélection et d’une élaboration mentale appropriée. Cette dernière opération va, à son tour, faire entrer en ligne de compte d’autres paramètres liés à la combinatoire présidant à la formulation de l’énoncé ; entre autres :

– *L’ordre des vocables* :

Cet aspect des langues est lié à la linéarité. Chaque langue a sa façon bien à elle de positionner les éléments de l’énoncé dans la chaîne finale (on parle, de ce point de vue, de langues S-V-O pour Sujet-Verbe-Objet comme le castillan ou l’italien ; V-S-O comme l’arabe ou l’hébreu, etc.). L’anglais, à l’égal du français, est une langue S-V-O : c’est là le schéma de l’énoncé dit « *canonique* » (conforme à une norme dominante), c’est-à-dire le modèle statistiquement prédominant sur lequel sont construits les énoncés. Ce qui ne veut pas dire que d’autres structurations ne soient pas permises, par exemple : l’inversion, liée à une interprétation non assertive, ainsi qu’on le voit dans les interrogatives (*How are you?*) ; dans les conditionnelles (*Were I to tell you what he said about you, you would not believe me = If I were to tell you*) et dans les énoncés ont sont mis en tête des semi-négatifs tels que “*hardly*” ; “*not only*” ; “*little*”, “*no sooner*” :

Hardly had the game begun when it started to rain

Not only do the nurses want a pay increase they want reduced hours as well

No sooner had he sat down than the telephone rang

1. Nous en faisons une présentation sommaire et renvoyons soit aux ouvrages cités en bibliographie pour une meilleure introduction à cette théorie et pour de plus amples détails soit au *Cours : Système lexico-grammatical anglais* mis en ligne sur Hal-archives ouvertes (04628320).

Little did he realize that we were watching his every move

Il faut bien voir que « l'ordre des mots n'est jamais gratuit : entre “*Elle n'est pas toujours là*” et “*Elle n'est toujours pas là*”, il y a un monde » (H. Adamczewski). Effectivement ; de même y a-t-il une différence entre « un brave homme » et « un homme brave » ; « l'extrême droite » et « une droite extrême » et tout francophone est sensible à la différence de sens – liée à l'antéposition ou à la postposition de l'épithète « triste » – se manifestant dans l'expression : « *Un saint triste est un triste saint* » ;

– **La Place** : il faut prendre conscience « qu'une place vaut pour une opération, autrement dit, la place qu'occupe un mot dans un énoncé permet de signaler *un type de mise en relation* ; par ex. : 1) *I have enough money to retire* = j'ai assez d'argent vs. 2) *I have money enough to retire*. En 2, *Enough* dans le linéaire a dépassé sa cible “*money*” = j'ai bien assez et même trop ». (C. Delmas).

Alors que l'adjectif épithète se place majoritairement avant le substantif en anglais, sa mise en relief entraîne sa postposition : *Things material and spiritual* ; *A taste for things beautiful* ; *Remembrance of things past* (À la recherche du temps perdu) ; *The cult of things Chinese* ; *In periods happy and unhappy* ; *Sorrow unfathomable* ; *Bliss eternal* (poésie) ; *One of his lectures was on “The House Beautiful”* ; *A dilettante of things delightful* ; *A paradise both earthly and unearthly*.

Dans d'autres cas, l'inversion s'explique par l'influence du français : *knight errant* ; *prince regent* ; *heir apparent* (l'héritier présomptif) ; *the Princess Royal* ; *the body politic* ; *England proper* (l'Angleterre proprement dite) ; *the President Elect* ; *from time immemorial...*

– **La Portée** : on entend par là, « la partie de l'énoncé affectée par l'opération indiquée par un marqueur. Le marqueur n'est pas toujours contigu à l'élément sur lequel il porte, par ex. : dans *You mustn't smoke here*, la négation porte en réalité sur *smoke* comme l'indique la paraphrase : *You must refrain from smoking here.* » (M.-L. Groussier/C. Rivière).

À titre d'illustration : « l'énoncé “*He only tasted the wine at lunchtime*” peut recevoir cinq interprétations différentes selon le terme sur lequel l'adverbe “*only*” fait porter l'accent principal :

- *tasted* = il a seulement goûté ;
- *wine* = c'est seulement le vin qu'il a goûté ;
- *lunchtime* = c'est seulement à midi qu'il a goûté ;
- *He* = il n'y a que lui qui...

Sans aucun accent sur un élément particulier = La seule activité qu'il ait eu de la journée est de goûter... » (G. Bourcier).

Enfin, l'oralisation ou énonciation met en jeu l'*accentuation*, la *neutralisation* (rappe-lons après C. Fries que : “*It is the crowding of unstressed syllables which causes foreigners great difficulty in understanding the stream of English speech*”) et surtout de la prosodie (ensemble des phénomènes dit *supra-segmentaux*¹ associés aux modalités mimo-gestuelles et relevant de l'expressivité) qui concerne :

1. L'intonation (la mélodie ou variations de la hauteur de la voix). L'intonation anglaise est d'une extrême variété (ton aigu ; moyen ; grave ; descendant ; ascendant ; descendant puis ascendant) et sa maîtrise est essentielle car « *characteristic tones are even more important than words* » (H. Klinghardt) ;
2. Le rythme (accentuel en anglais et non syllabique comme le nôtre) ;
3. L'accent d'insistance et émotionnel (“*emphasis*”) (G. Faure).

1. Se dit de traits phoniques qui concernent des unités plus longues que le segment.

L'étude détaillée de toutes ces opérations et divers phénomènes sort du cadre de cet ouvrage et relève des manuels spécialisés auxquels nous renvoyons. On retiendra cependant de l'exposé succinct qui en a été proposé que la composition de l'énoncé par l'énonciateur, « *maître d'œuvre responsable du transit langue → discours* » (J.-P. Gabilan), est une opération d'une extrême complexité dont seule l'analyse linguistique peut donner les clefs.

« On ne possède une langue que si l'on est capable de dire la même chose sous des formes extrêmement variées et d'en saisir les nuances. » (R. Martin)

LA DISPOSITION TRADITIONNELLE des lexèmes dans les manuels de vocabulaire – sur deux colonnes, alignés comme pour la parade – les uniformise et masque certaines de leurs propriétés qui ne se manifestent que lorsqu'on les fait entrer dans un autre ordre de présentation : la suite ou la série. Par exemple, entre : *mourir* ; *décéder* ; *rendre l'âme* ; *expirer* ; *s'éteindre* ; *périr* ; *trépasser* ; *y passer* ; *aller ad patres* ; *clamsner* ; *claque* ; *caner* ; *crever* ; *passer l'arme à gauche* ; *sortir les pieds devant*, etc., s'instaurent – malgré l'équivalence des signifiés : l'idée commune de « *passer de vie à trépas* » – des différences, des nuances (de ton, d'expressivité, de force évocatrice), qui naissent du rapport des termes entre eux. Depuis F. de Saussure, on désigne du nom de **valeur** – propriété purement relationnelle – le trait distinctif par lequel un terme diffère des autres éléments de la série dans laquelle il s'inscrit : *die* ; *pass away* ; *expire* ; *give up the ghost* ; *breathe one's last* ; *pay the debt of nature* ; *go the way of all flesh* ; *croak* ; *peg out* ; *kick the bucket* ; *cash in one's chips*, etc., forment la série parallèle à la précédente sans toutefois pouvoir s'y superposer terme à terme car il y a souvent – sinon toujours – une légère divergence : par exemple, la connotation de latinité de l'expression « Il est allé *ad patres* » (“*He's gone to glory*”) ne se retrouve dans aucun terme de la suite anglaise.

Ces séries de synonymes relatifs permettent d'effectuer – comme en musique – de subtiles variations sur un thème commun ; on en parle d'ailleurs en termes de niveaux de langue ou de **registres** (du même nom que les tirettes sur la console d'un orgue que l'exécutant sélectionne pour interpréter son morceau) :

La notion de niveau de langue désigne les différents types d'usage distincts selon le milieu socioculturel des locuteurs. En termes de norme, certains usages sont recommandés, d'autres neutres et d'autres enfin condamnés par la communauté linguistique. Un dictionnaire distinguera la plupart du temps les niveaux : « vieux », « classique », « littéraire », « poétique », « familier », « populaire » et « trivial », éventuellement « soutenu », « vulgaire » et « argotique ». La notion de registre peut concerner la variation des conduites linguistiques selon le médium utilisé (écrit vs oral), selon les relations sociales et selon les domaines de l'expérience (vocabulaire courant vs vocabulaires spécialisés). (A. Niklas-Salminen)

Chaque locuteur possède en effet, en fonction de son éducation, de sa culture, de son milieu social et professionnel, une palette plus ou moins large de nuances – réduites parfois à un seul ton – qui doivent idéalement favoriser l'ajustement de l'expression (*le dit*) à la visée de communication (*le vouloir-dire*). Idéalement, car on le sait depuis le sociologue P. Bourdieu, repris par le linguiste A. Culioli : « *La compréhension est un cas particulier du malentendu* », ce qui signifie qu'on est loin de toujours réussir à clairement exprimer ce que l'on veut dire, d'où les divers ajustements déjà évoqués dans la Section 9.

L'acquisition d'une gamme aussi large que possible de registres ou niveaux de langue est une des tâches de l'apprenti angliciste et ce ne sera pas la plus facile vue l'étendue et la diversité du lexique anglais, mais on ne saurait se priver d'essayer : *It's a case of needs must*¹ (« On n'a pas le choix »). Pour en montrer l'intérêt et les éventuels bénéfices, nous citerons un

1. Cf. Proverbe : “*Needs must when the Devil drives*” : “*Sometimes you have to do sth you would rather not*” (le proverbe correspond à « Nécessité fait loi »). “*Needs*” est ici un adverbe (= *of necessity*). Le suffixe -s sert, entre autres, à former des adverbes comme c'est le cas de *besides* ; *backwards* ; *downwards* ; *forwards*, etc.

exemple des variations – rappelant les célèbres *Exercices de style* de R. Queneau – qu’autorise la possession d’un large éventail de vocabulaire, mais aussi de constructions, de tons et de styles. Il est tiré de l’un des rares ouvrages abordant la question : *English Register* de L. Stone¹. Partant d’un simple énoncé – un constat –, d’une grande banalité et neutralité tel qu’on pourrait en trouver dans un roman moderniste au style épuré et dépouillé – “*He walked slowly down the road, admiring the sunset*” – l’auteur propose 13 variations, que nous reproduisons, assorties de leur commentaire entre parenthèses :

1. **Friend** : *I’ve just seen old A. He was having a walk. Couldn’t take his eyes off the sunset*
(Speech prefers short sentences.)
2. **Play** : *(A walks slowly across the stage, admiring sunset)*
(Descriptions in a play use the present simple, and drop the articles.)
3. **Diary** : *Saw A walking slowly down road. Was admiring sunset.*
(Diary writing, like note-taking, drops words such as pronouns and articles.)
4. **Popular newspaper report** : *Jack A, 32-year-old father of three, walked slowly down the road known as the ‘friendly road’ by neighbours. He was just admiring the sunset when...*
(Popular journalism tries to compress information, hanging it like washing on a line. A paper that deals less in ‘human interest’ and more in ‘hard news’, such as ‘*The Guardian*’ or ‘*The Times*’ would write the sentence more in its basic, first-given form.)
5. **Poetry** : *Slowly he went down the road
Eyes only for the setting sun*
(Poetry condenses, word order may be changed, and the shape immediately indicates the medium.)
6. **Statistic** : *Roadwalker and sunwatcher, 1*
(Statistic style coins words to describe whatever categories it wishes to make.)
7. **Politician** : *My friends, I should like to tell you what I saw the other night. A man – a mere human being like any of us – was walking slowly down the road...*
(Political style is often emotional, varied to suit its audience.)
8. **Psychiatrist** : Case history : *A, a married man aged about thirty-two. He described an occasion when he walked down a road. He suddenly found himself very strongly attracted by the sunset. I asked him to describe any other symptoms...*
(Case histories : psychiatrist use special vocabulary, medical based (e.g. symptoms) and shortened structures, like diarists and other notetakers.)
9. **Film publicity** : *In the most sensational and dramatic story ever brought to the screen, you will see A walk slowly down the road and admire the sunset. Don’t miss it. It’s the most brilliant, stupendous, magnificent performance of his entire acting career*
(Film advertising deals in superlatives. Its main idea is to delude the public into believing that each film is something completely new and original. There is a certain nervousness and uncertainty about it.)
10. **Police report** : *On May the twenty-seventh last, at nine o five (9.05) p. m., I observed A following the left-hand pavement for about forty yards in a south-westerly direction. As he proceeded he raised his eyes to an elevation of about 30 degrees and seemed, as far as it was possible to judge, to be gazing at the sun.*

1. Paris, Librairie Classique Eugène Belin, 1976. Dans *Stylistique comparée du français et de l’anglais*, J. Vinay et J. Darbelnet consacrent une section – sous le titre de “Variantes stylistiques. L’élaboration” – à l’étude des niveaux de langue permettant « de varier l’expression sans changer le sens ». H. Chuquet et M. Paillard traitent la question dans le sous-chapitre : “Les facteurs stylistiques et sociolinguistiques de leur *Approche linguistique des problèmes de traduction*.”

(Police accounts are always factual, very careful of their facts, heavily detailed, and usually spoken from a carefully prepared written statement.)

11. **Lawyer** : *The defendant has been accused of walking along Redtree Road on the evening of May the twenty-seventh and at the same time admiring the sunset.*
(Lawyers also use something of this factual style and a special vocabulary is noticed, ‘accused, ladies and gentlemen of the jury, M’lord [the manner of addressing a High Court judge]’)
12. **Headline** : *Man Walks Down Road : Admires Sunset*
(Headlines, like diaries and notes, drop many words [articles, pronouns] and because of space use many short words such as aim, bid, ban, rap, wed.)
13. **Newspaper placard** : *Sensation ! Man Walks Down Road*
(Newspaper placards usually manage to include one of the four favourites ‘surprise, sensation, drama, shock’. Even the simplest action is ‘sensational’.)
14. **Slang** : *This guy was stretching his legs and getting an eyeful of the sunset*
(English slang varies from job/area to job/area (apart from dialect), and is often American influenced [usually out-of-date American]).

L. Stone résume – en insistant sur le rôle clé de la situation –, la problématique des niveaux de langue ou registres de la manière suivante :

By register itself is meant a style situation, *i. e.* style in a situation or style because of a situation. The dominant factor is the situation, and the dominant factor of the situation is the people in it and the relationship between them : senior – junior, speaker/writer – audience, equals and so on, determining the basic formal and informal spoken and written registers.

Inherent therefore in the situation will most likely be traditional or unwritten demands based on respect, authority, custom, convention or equally on lack of formality, since this too can be a convention. [...] At its simplest a subordinate does not greet the boss first thing in the morning with ‘Hi, Jack!’. Nor does a parishioner address the local clergyman as ‘Old boy’. Likewise, a business letter ends ‘Yours faithfully’ not ‘Cheerio’.

Equally the linguistic ecology of life is such that to a tailor one is a 40 long, 31 waist, 28 inside leg. To a shoe shop one is a nine or a ten or a ten and a half. Miss World is (metrically speaking) 86-61-86, and to a civil servant one is ‘Dear Sir or Madam’.

Register also divides into lexical and structure components.

Un des critères de la maîtrise d’une langue étrangère réside dans la diversité des registres sur lesquels on peut jouer ; il est donc indispensable d’avoir, comme le dit le proverbe, plus d’une corde à son arc (“*More than one string to one’s bow*”).

MOT, PHRASE, TEXTE

« Écrire : dé-tresser un mot. » (R. Barthes)

« Est dit écrivain, non pas celui qui exprime sa pensée, sa passion ou son imagination par des phrases mais celui qui pense des phrases : un Pense-Phrase (c'est-à-dire : pas tout à fait un penseur et pas tout à fait un phraseur). » (R. Barthes)

« Il y aura un jour un livre très spécial et très intéressant à écrire sur le rôle du mot comme principal perturbateur de la science des mots. » (F. de Saussure)

« Le véritable domaine pour étudier l'imagination, ce n'est pas la peinture, *c'est l'œuvre littéraire, c'est le mot, la phrase* » (G. Bachelard)

C'EST SOUS L'INVOCATION DE L'ÉCRIVAIN, tel que le définit R. Barthes dans *Le Plaisir du Texte* – « un Pense-Phrase » – que nous placerons cette section consacrée au *mot* et à son insertion dans la *phrase* après celle traitant de l'intégration du vocable dans l'énoncé. On s'étonnera peut-être de ce patronage, mais c'est l'expression d'un parti pris littéraire, qui ne fait que refléter le paradoxe originel de nos Départements d'études anglophones où l'enseignement de l'anglais – dont l'objectif affiché demeure cependant la maîtrise de l'oral (la compétence énonciative) –, s'appuie lourdement sur l'écrit – les textes en tout genre – et notamment la littérature, au grand dam des étudiants qui ne s'y attendent guère au sortir du lycée. Romans, nouvelles, poèmes, pièces de théâtre, classiques ou modernes, documents de civilisation, extraits de journaux ou d'œuvres de fiction en cours de thème et de version ; force est de constater que l'écrit domine le cursus universitaire. Mais, à la décharge de l'université, il faut bien reconnaître que la littérature est le domaine par excellence où le *mot* – ce trouble-fête de la linguistique que F. de Saussure déclare *persona non grata* au début de ses recherches¹ – atteint son plus haut et noble statut, celui de matériau sur lequel s'exerce l'art des écrivains, « *ces artisans dont le langage est à la fois le matériau et l'outil* » (E. Gilson). Travail débouchant sur l'expression d'un *style* – « *dont la recherche est le signe distinctif de la langue écrite* » (G. Gusdorf) – qui consiste toujours, selon la meilleure définition qu'on en ait donné avec une remarquable concision : « *à parler la langue de tout le monde comme personne* » (R. Peyrefitte). Et c'est bien là ce qu'ont réussi les grands auteurs de toute littérature nationale : Shakespeare a effectivement fait de la langue commune de son temps – ou *common parlance*² – un usage unique, personnel et spécifique, qui a d'ailleurs considérablement enrichi de son apport et de ses trouvailles (“*Now is the winter of our discontent*” ; “*The milk of human kindness*” ; “*The green-eyed monster*”, etc.)³ le trésor commun du *Queen's/King's English*. Shakespeare, comme l'écrit E. Benveniste, est non pas un auteur mais une langue à part entière : « *C'est une langue que le poète est seul à parler, une langue qui n'est plus une convention collective, mais expression d'une expérience toute personnelle et unique* ». Et le philosophe M. Merleau-Ponty corrobore l'intuition du linguiste :

« Chez l'écrivain, la pensée ne dirige pas le langage du dehors ; *l'écrivain est lui-même comme un nouvel idiome qui se construit*, s'invente des moyens d'expression et se diversifie selon son

1. Mais il reconnaîtra son importance et lui accordera toute sa place dans ses recherches personnelles sinon secrètes portant sur les anagrammes. Sur ce point, cf. J. Starobinski, *Les Mots sous les mots : Les anagrammes de Ferdinand de Saussure*, Paris, Gallimard, 1971.

2. Lorsqu'on parle de « *terms that are now in common parlance* », on signifie par là qu'ils sont d'usage courant et font partie de la langue de tout le monde (« *used by many people in ordinary conversation* »)

3. La troisième expression apparaît dans “*Othello*” où la métaphore désigne la « jalousie » ; elle est passée depuis dans le langage courant et figure dans les dictionnaires.

propre sens. Ce qu'on appelle poésie n'est peut-être que la partie de la littérature où cette autonomie s'affirme avec ostentation.¹ » (Nous soulignons)

Et il rajoute que : « *L'homme qui écrit détruit, si l'on veut, la langue commune, mais en la réalisant* ». Il existe effectivement un autre mode d'activation de la langue que la parole : l'*Écriture* considérée *non dans sa fonction de fixation et de préservation de l'oral mais d'exploitation des potentialités évocatrices du mot en réponse à une intention esthétique* ; autrement dit, l'Écriture instrument et moyen d'une littérature opérant la *mise en œuvre du langage*, au double sens du terme « œuvre » : action et création. L'écriture *fait œuvre* de la langue ; elle la transforme, la faisant passer du statut de *medium* de communication à celui de matériau d'une pratique stylistique et artistique aboutissant à l'élaboration d'une œuvre relevant d'une approche spécifique, qui reste encore très largement à construire même si elle peut d'ores et déjà s'appuyer sur les acquis de la linguistique existante : appelons-la *linguistique scripturaire* ou *scripturale* dont l'objet serait non la transmission de l'information mais la *littérarité* entendue au sens de ce qui fait qu'un œuvre est littéraire ou selon R. Jakobson : « *la transformation d'un acte verbal en œuvre et le système des procédés effectuant cette transformation* ». C'est dire si l'écriture est « *loin d'être la simple doublure de la parole dite* » (E. Gilson)² ; G. Gusdorf va jusqu'à parler du *caractère aristocratique de l'écriture* :

Comme si le recours au papier et au porte-plume mobilisait en nous une autre conscience, distincte de la conscience parlante. [...] L'homme qui écrit et qui lit n'est plus le même que celui qui doit à la seule parole proférée son insertion dans l'humanité. Les valeurs en jeu se modifient profondément. La parole est captive de la situation ; elle suppose un visage et un moment, un contexte d'émotion actuelle, qui la surcharge de possibilités extrêmes pour l'entente comme pour la discorde. Au contraire, l'écriture donne du recul. Elle soustrait le lecteur aux prestiges de l'actualité.

Avec la phrase – savamment façonnée et polie par l'écrivain qui la pense et la pèse au trébuchet de sa sensibilité³ –, on quitte le domaine de la langue comme système de signes et l'on entre dans un autre univers, celui de la langue instrument d'expression à visée autre que communicative et informative, c'est-à-dire *esthétique* : « *pour être une œuvre d'art, un objet doit procéder effectivement d'une intention esthétique ; pour fonctionner comme une œuvre d'art, un objet doit être reçu comme procédant d'une intention esthétique* » (G. Genette)⁴. C'est là, la manifestation d'une autre dimension, essentielle, du langage :

Le langage est l'instrument privilégié du refus de l'homme d'accepter le monde tel qu'il est. Sans ce refus, si l'esprit cessait d'élaborer sans répit des « contre-mondes » selon des modalités qu'on ne peut séparer de la grammaire des formes contrefactuelles et optatives, on serait condamné à faire éternellement tourner la roue du présent.

Chaque langue s'accompagne d'une refus du déterminisme qui lui est propre. Toutes affirment que le monde peut être autre. *Ambiguïté, polysémie, obscurité, manquements aux enchaînements logiques et grammaticaux, incompréhension réciproque, faculté de mentir ne sont pas des maladies du langage mais la source de son génie.* Sans eux, l'individu et l'espèce tout entière auraient dégénéré. (G. Steiner, *Après Babel*. Nous soulignons)

D'où le paradoxe, souligné par G. Steiner : « *La faculté humaine d'énoncer des choses fausses, de mentir, de nier "les faits tels qu'ils sont" est au cœur du langage et du contrepoint*

1. Cité par R. Jakobson dans *Une vie dans le langage*.

2. Il en va de même pour la parole qui n'est pas simple oralisation d'une pensée pré-formée : « *La parole n'accompagne pas une pensée déjà faite, mais l'accomplit.* » (M. Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la Perception*).

3. Cf. E. Morin : « *La sensibilité esthétique* est bien une aptitude à entrer en résonance, en harmonie, en synchronie avec sons, odeurs, formes et images, couleurs, que produisent en profusion non seulement l'univers mais aussi l'*homo sapiens*. » (*Le Paradigme perdu*, Paris, Le Seuil, 1973).

4. G. Genette : *L'Œuvre d'art : la Relation esthétique*, Paris, Le Seuil, 1997.

entre les mots et le monde. Il se peut que le vrai soit, des deux, le cas le plus limité et le plus spécial. »

La faculté mise en jeu par cette négation des “faits tels qu’ils sont”, c’est *l’imaginaire*, qui contribue tour à tour à étendre notre domination pratique sur le réel ou à rompre les attaches qui nous y relient : « c’est un pouvoir d’écart grâce auquel nous *nous représentons les choses distantes et nous nous distançons des réalités présentes.* » (J. Starobinski).

L’Écriture ou travail sur la lettre¹ – voyelles dotées de *couleur* et consonnes, de *dynamisme* selon Claudel – qui fonde la littérature n’exclut nullement la voix, loin de là, mais elle y joue un rôle différent de celui qui était le sien dans la constitution de l’énoncé où, porteuse du lexème, elle en assurait la conversion en vocable ; là, elle sert de catalyseur dans la quête du *rythme formel et musical* (*rhuthmos*)² que poursuit tout prosateur digne de ce nom et que seul le poète conduira à ce degré extrême, à cet apogée où le verbe poétique se transmue en « *aboli bibelot d’inanité sonore* » mallarméen. Un exemple, classique, dans tous les sens du terme :

L’allitération en « s » dans *Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes* évoque, certes, le sifflement, mais pourquoi pas, liée au rythme de la phrase et au mot *serpents* (sans évoquer la forme graphique du s), l’ondulation spécifique du serpent elle-même (le serpentement) ? (S. Bouquet)

On voit dans ce vers célèbre que « *l’élégance de la forme va avec l’excellence du rythme* » pour reprendre une heureuse expression de la remarquable étude que P. Sauvanat a consacrée au rythme grec. Ainsi, maint écrivain fait passer sa phrase écrite par ce que G. Flaubert appelait « *l’épreuve du gueuloir* », la lisant tout haut pour lui insuffler les cadences de la voix et parvenir à cet accord du son et du sens – “*The sound must seem an echo to the sense*” (A. Pope) – que poursuit tout bon écrivain – « *la qualité la plus délicate de la prose, c’est LE RYTHME* » (Valéry) – et plus encore tout poète qui, au rebours de la théorie de l’arbitraire du signe, affirme la conviction que : « *nulle démonstration ne [le] convaincra qu’il n’y a pas de rapport entre le son et sens d’un mot, sinon il n’aurait plus qu’à renoncer à son métier.* » (P. Claudel)

Après ces prolégomènes indispensables, nous pouvons préciser notre position dans ce qu’on pourrait appeler la « *querelle du mot* » et justifier, par la même occasion, l’intitulé à valeur programmatique de cet ouvrage. En effet, la linguistique moderne se fonde sur l’exclusion du “mot” auquel F. de Saussure reproche « *d’être incompatible avec notre notion d’unité concrète* » et, en application du principe que c’est la théorie qui détermine son objet et non l’inverse, il lui substitue le concept de “Signe”. Comme le résume fort bien M. Pergnier :

Le mot, unité maîtresse incontestée de la grammaire et du lexique avant l’apparition de la linguistique moderne, est banni sans pitié et ne trouve plus nulle part droit de cité. [...] Le mot a été déclaré suspect parce qu’il n’a jamais reçu aucune définition autre que graphique, et même orthographique. [...] c’est un concept dont la définition a toujours été entièrement liée à la pratique de l’écriture.

1. Cette notion de travail n’est pas abusive et apparaît régulièrement sous la plume des écrivains ; cf. P. Valéry : « Le travail de faire et refaire une phrase – un paragraphe, une strophe – doit conduire l’esprit à des états plus précieux que tout ce que l’on peut obtenir en fait de résultat particulier sur le papier. Pour construire telle expression composée, il a fallu se modifier en profondeur ; et c’est en quelque manière, opérer à 3 dimensions, au lieu de 1 ou de 2 – comme fait la spontanéité. »

2. P. Sauvanet, *Le Rythme grec*, Paris, PUF, 1999. L’auteur souligne que : « Si notre rythme nous renvoie plutôt au domaine de la musique, donc de l’expérience auditive, le *rhuthmos* au contraire se réfère à l’expérience visuelle des formes. [Le rythme grec], qui est davantage de l’ordre du maintien que de l’écoulement, est “ce qui impose des liens au mouvement et ce qui enserme le flux des choses” (W. Jaeger). Le rythme relève de la nécessité de l’ordre, de l’ordonnement, de l’organisation : le rythme grec, qu’il soit spatial ou temporel, conceptuel ou musical, oscille sans cesse entre la forme et le flux [...] *rhuthmos*, forme dans le flux, ou flux de la forme. »

Or ne pas savoir définir une entité n'est nullement preuve de son inexistence et, d'ailleurs, Saussure finit par reconnaître que « **le mot, malgré la difficulté qu'on a à le définir, est une unité qui s'impose à l'esprit, quelque chose de central dans le mécanisme de la langue.** » (CLG). Effectivement, malgré sa défiance, il ne pourra s'empêcher de l'utiliser abondamment dans le texte même du CLG qui pourtant le dénonce ; il en ira de même, par la suite, de tous ses successeurs, contempteurs ou sectateurs du "Mot" : impossible de s'en passer¹ : « *chassé par la porte, le mot rentre pour ainsi dire insidieusement par la fenêtre* » (M. Pergnier). Locuteurs individuels, écrivains, poètes et philosophes se disent plutôt utilisateurs de mots que de signes² car les seconds sont aux premiers ce que la carte est au territoire : une abstraction, un artefact de linguiste, créé en synchronie alors que le Mot – enveloppe charnelle voire spirituelle du Signe (M. Merleau-Ponty parle de la « *bouchée intelligible du mot* ») – portant en lui la mémoire de son histoire, est la concrétion d'usages sociaux séculaires, l'ayant doté d'un poids, d'une saveur³ et surtout d'une dimension essentielle : celle de l'**évocation** (E. Benveniste). L'intuition du linguiste concernant le pouvoir évocateur du mot est, cette fois-ci, corroborée par celle du poète, Baudelaire : « *manier savamment une langue, c'est pratiquer une espèce de sorcellerie évocatoire* ».

Résumons notre conception qui, à la suite de M. Merleau-Ponty, fait de « **l'homme "un animal de mots"** » :

- le **Signe**, unité sémiotique⁴, relève de la théorie linguistique : entité épurée, anhistorique et amnésique – sans mémoire des « *vicissitudes du sens et des emplois* » (P. Valéry) –, le Signe « *ne signifie que sa différence à l'égard des autres* » (Merleau-Ponty) ;

- le **Lexème**, unité significative, appartient au domaine de la **Langue** et il est en attente d'emploi, donc inerte tant qu'il n'est pas activé par l'acte d'énonciation ;

- le **Vocable**, composante de l'Énoncé, sous-tendu par la **Voix**, ressortit à la **Parole** ;

- le **Mot** – unité sémantique, signifiante et **évoquante** –, est constitutif de la **Phrase** régie par l'**Écriture**, génératrice du **Texte**, relevant de l'**Hyphologie**⁵ ;

- le **Verbe**, enfin, forme suprême, mot parfait « *rémunérant le défaut des langues* » (S. Mallarmé), renoue avec la « *chair du monde* » et s'incarne dans le **Poème** rivalisant avec la **Musique** : « *Devenus matériau du poète, les signes ne peuvent plus être les « signes » de l'usage commun* » (E. Benveniste) ; effectivement : « *Le poète opère la restitution du verbe. Il rend à la parole ses résonances, il offre chaque mot dans une situation nouvelle, et telle que sa vertu réapparaît.* » (G. Gusdorf).

Sur l'opposition entre Signe et Mot, on ne peut ignorer ce qu'en écrit Y. Belaval, maintes fois cité, dans *Les Philosophes et leur langage*, et qui donne matière à réflexion :

Au type visuel [les philosophes qui pensent *par images*], le mot apparaît comme signe : ce signe ne soutient, avec le signifié que des relations extrinsèques ; il n'a de valeur que d'usage et de commodité ; il est inerte, interchangeable ; prononcer le son « âme » pour désigner le principe de la pensée demeure aussi indifférent à notre idée que d'articuler « cercle » ou « rond » pour

1. « Notre loquacité est prénatale. Race de phraseurs, de spermatozoïdes verbeux, nous sommes *chimiquement* liés au Mot » (Cioran, *Syllogismes de l'amertume*).

2. M. Merleau-Ponty a, il est vrai, publié *Signes* en 1960, mais M. Foucault, six plus tard, prend pour thème de réflexion *Les Mots et les choses : Une archéologie des sciences humaines*.

3. Cf. l'observation fort révélatrice de Heinz Wismann, traducteur : « *Tous les mots français ont, me semble-t-il, un caractère de mets cuisiné* » (*Penser entre les langues*, Paris, Albin Michel, 2012).

4. Cf. E. Benveniste : « L'unité sémiotique est le signe. Que sera l'unité sémantique ? – Simplement le mot » et E. Gilson : « Le signe (sémiotique) est naturellement indéterminé et général, le mot (sémantique) est toujours lié à un acte présent de signification et par là même particularisé [...] Le sémiotique concerne le signifié du signe, le sémantique concerne ce que celui qui emploie le signe veut dire, le sens de la pensée qu'il veut communiquer. »

5. « Texte veut dire tissu [...], le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel [...]. Nous pourrions définir la théorie du texte comme une hyphologie (*hyphos*, c'est le tissu et la toile d'araignée). » (R. Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, 1973).

désigner la figure géométrique. Mais au type verbal [les philosophes pensant *par* mots], le mot n'est plus réellement un signe : le mot fait corps avec l'idée ; il ne la désigne pas du dehors, il l'exprime comme nous exprimons nos traits ; doué de valeur expressive, une prise existentielle l'unit à ce qu'il signifie, et on le voit changer d'aspect selon le contexte ou la langue. Le mot-signe est un instrument ; le mot-expression est un acte qu'habite une finalité interne. C'est pourquoi le premier nous oriente vers les choses et les consignes de l'action ; on remarquera que la théorie des mots-signes appuie spontanément ses preuves sur des objets inanimés ou des êtres mathématiques. À l'inverse, le mot-expression nous orienterait vers le vivant, et serait plus propre à traduire la communication des consciences entre elles qu'avec les choses [...] Tandis que le mot-signe semble présupposer des choses et des pensées faites, le mot-expression semble concerner des choses et des pensées à faire.

Il nous reste à dire un mot – c'est bien le cas – de la relation entre Mot, unité graphique du texte, composé entre deux blancs, et Phrase pour évoquer l'insertion du premier dans l'unité supérieure de la phrase, elle-même segment et partie intégrante du Texte. Comme le prouve n'importe quel brouillon ou manuscrit original d'écrivain, la phrase ne se constitue pas linéairement par une addition de mots à la queue-le-leu qui produirait le sens, c'est au contraire le sens, conçu globalement – quoique souvent de façon nébuleuse –, qui se réalise et se divise en "signes" particuliers, qui sont les mots ; la phrase est faite d'incessants allers-retours, de ratures, de biffures et de refontes : « ***L'écrivain véritable est un homme qui ne trouve pas ses mots. Alors, il les cherche. Et en les cherchant il trouve mieux.*** » (Valéry).

Le choix des mots est déterminé par le sens global "intentionné" et l'effet recherché par l'auteur, et il en va ainsi jusqu'à ce que soit trouvé l'équilibre idéal entre forme et contenu, expression et expressivité ; est donc à l'œuvre une forme de récursivité – « *processus où les effets ou produits sont en même temps causateurs et producteurs dans le processus lui-même, et où les états finaux sont nécessaires à la génération des états initiaux.* » (E. Morin). Cette opération trouvera sa contrepartie au moment de la lecture-interprétation car « ***nous comprenons la phrase à partir du sens des mots en même temps que le sens des mots se cristallise à partir de celui qui émerge de la phrase.*** » (E. Morin) C'est à cette occasion que l'on prend conscience du ressort secret de toute écriture, à savoir que :

Dans la vie de l'esprit, il ne faut pas considérer que la phrase est faite avec des mots, il beaucoup plus vrai de dire que les mots se constituent comme le dépôt sédimentaire des phrases où se manifestent les volontés d'expression. Le sens d'un mot, bien loin d'être fixé une fois pour toutes, est original en chacune de ses réincarnations. Le dictionnaire ne présente qu'un répertoire de valeurs moyennes et comme statistiques. « Le mot, disait Henri Delacroix, est créé chaque fois qu'il est mis ». (G. Gusdorf)

À titre d'illustration, nous proposons trois extraits d'œuvres littéraires (une en français, les deux suivantes en anglais britannique et américain). Le premier est tiré du roman de G. Hyvernaud, *La peau et les os*, où l'auteur relate ses années de captivité dans un camp de prisonniers de guerre en Allemagne pendant la seconde guerre mondiale :

Notre passe-temps, cet été-là, ce fut de regarder enterrer les Russes. Un travail très monotone. Traîner la charrette pleine de morts. En tirer les morts. Jeter les morts dans la fosse. Recommencer. Toute la journée comme ça. *Toute la journée à remuer du mort.* Dans cette plaine de soleil et de sable¹.

« Remuer *du* mort », minime transgression de la syntaxe française mais effet inversement proportionnel à l'économie des moyens employés. Rappelons, à la suite des lexicologues N. Flaux et D. Van de Velde, qu'en français :

1. *La peau et les os*, Préface de R. Guérin, Paris, Pocket, p. 99 (Nous soulignons). L'œuvre se situe dans la lignée de *Si c'est un homme* de Primo Levi, de *L'Espèce humaine* de Robert Antelme, des *Jours de notre mort* de David Rousset et de *L'Écriture ou la vie* de Jorge Semprun, dénonciations vigoureuses du « siècle d'Auschwitz et du Goulag où l'on a réduit les hommes à des déchets ».

la substantivation recourant au partitif “du/de” (*du neuf, de l’ancien, du beau*) ne s’applique pas aux adjectifs exclusivement réservés aux humains, ou même aux animés ; sont exclus : **du gentil*, **du malade*. Ceux qui ne présentent pas de restrictions de sélection sur leur sujet recevront dans cette construction une interprétation non-humaine : *du gras, du maigre* dénotent des aliments, ou plus spécialement des viandes. Les référents seront donc toujours exclusivement inanimés, concrets ou abstraits. (Nous soulignons)

L’effet de cette transgression sémantique et stylistique est précisément de révéler la réduction de l’homme au statut de déchet, d’agrégat physico-chimique et de souligner la déshumanisation de l’individu qu’opère l’enfermement en camp de détention ou de concentration ; laissons la conclusion au linguiste C. Hagège : « *S’il est incongru de dire en français qu’une maison de retraite héberge du vieillard, c’est que l’on n’est pas accoutumé à concevoir l’humain comme une masse de matière non dénombrable...* ». Mais c’est précisément ce que l’œuvre de G. Hyvernaud veut contraindre le lecteur à concevoir et à ressentir¹.

Le second exemple est la phrase par laquelle débute le roman de H. James, *The Wings of the Dove* : “*She waited, Kate Croy for her father to come in but he kept her unconscionably, and there were moments at which she showed herself, in the glass over the mantel, a face positively pale with the irritation that had brought her to the point of going away without sight of him.*”²

En anglais de tous les jours (“*in everyday English*”), nous aurions soit : “*Kate Croy waited for her father to come in*”, soit “*She waited for her father to come in*”, qui créerait un effet de suspense (qui est ce “*She*” ?) ; le premier énoncé est plus probable parce que prenant comme terme de départ un nom propre, qui correspond à une détermination maximale, alors que le pronom personnel demeure vague s’il ne sert pas à la reprise d’un élément précédemment nommé. Or la phrase inaugurale commence par l’élément le plus indéterminé pour mentionner ensuite celui auquel il renvoie, procédé qui crée un léger décalage ou plus précisément, retard si bref soit-il – à l’image de l’attente – et même de la double attente qui est évoquée : dévoilement différé de l’identité de “*She*” et entrée attendue du père. C’est un bel exemple de phrase structurée à l’image de son signifié tel le célèbre « *Veni, vidi, vici* » de J. César dont la concision reflète le brio de la campagne incisive menée par le conquérant de la Gaule. Il s’agit d’une phrase *iconique* (ressemblant à ce qu’elle désigne)³ comme l’*incipit* du roman dont le titre, incidemment, renvoie à deux passages de la Bible : Psalm 55 : “*And I said, Oh that I had wings like a dove! for then would I fly away, and be at rest.*” et Matthew 10:16 : “*Behold, I send you forth as sheep in the midst of wolves: be ye therefore wise as serpents, and harmless as doves.*”

Par un léger bouleversement de l’ordre canonique, l’*introït* à structure iconique marque *une double entrée* : celle, à peine différée, du personnage du père dans la pièce, et celle du lecteur, immédiate et effective, dans le *domaine de la fiction*, de *l’imaginaire* et du *travail* sur le langage, fondement du récit et d’un style.

1. Ce processus de “massification”, de réduction de l’Autre/l’Adversaire à du “compact” ou du “continu dense” – pour reprendre des catégories linguistiques – apparaît toujours dans des situations de conflit : au temps du petit père Combes, les “laïcards” voulaient “*bouffer du curé*”, les va-t-en-guerre en 14-18 “*tuer du Boche*” et les paras pendant la guerre d’Algérie “*casser du fell*”...

2. *The Wings of the Dove*, Ed. by J. D. Crowley & R. A. Hocks, New York, W. W. Norton & Company, 1978.

3. Rappelons que dans la théorie sémiotique de Charles Sanders Peirce : « *n’importe quoi, qualité, individu existant, ou une loi, est l’icône de quelque chose pourvu qu’il ressemble à cette chose et soit utilisé comme signe de cette chose.* » (G. Deledalle, *Théorie et pratique du signe*, Paris, Payot, 1979).

Fait contrepoint, le troisième exemple, symétrique inversé du précédent, puisqu'il marque non pas l'*incipit*, mais l'*excipit* de l'un des chapitres d'un autre grand classique américain, *The Red Badge of Courage* de Stephen Crane¹, dénonciation de la Guerre Civile (1861-1865) sur fond religieux, dont le chapitre IX, relatant la mort d'un combattant, Jim Conklin (une figure christique comme le suggèrent ses initiales J. C.), se clôt sur l'image considérée comme la plus célèbre de la littérature américaine : « *The red sun was pasted in the sky like a wafer.* » traduite en français, dans la première édition du roman, par : « Le soleil rouge était collé au ciel comme un pain à cacheter². »

Sont à l'œuvre, dans cette métaphore frappante, deux propriétés du mot, exacerbées dans un contexte littéraire : sa polysémie virtuelle (ou pluralité d'acceptions) et corrélativement, sa capacité à stimuler des interprétations. En effet, par opposition aux vocables (actualisant les lexèmes en discours) qui sont « *en règle générale, monosémiques, car le contexte linguistique et situationnel détermine l'acception exacte* » (Mortureux), les mots du texte littéraire entretiennent souvent une sorte d'indécision quant à leur signifié exact ; c'est le cas de "wafer", choisi à dessein par l'auteur. Selon le dictionnaire *Merriam-Webster*, "wafer" possède trois sens :

1. *a thin crisp cake, candy, or cracker* (une gaufre)
2. *a round thin piece of unleavened bread used in the celebration of the Eucharist* (une hostie)
3. *an adhesive disk of dried paste with added coloring matter used as a seal* (un pain ou cachet de cire)

En l'absence de strict équivalent polysémique, le premier traducteur, F. Viellé-Griffin, a dû faire un choix parmi les trois composantes de cette trinité lexicale. On sait que S. Crane, fils de pasteur, a dans sa vie personnelle et sociale (il doit fuir New-York après avoir pris la défense d'une prostituée harcelée par la police et vit ensuite en concubinage avec Cora Howarth, une divorcée, tenancière de maison close) comme dans ses écrits, réglé ses comptes avec la religion, qui du coup, paradoxalement, imprègne toute son œuvre. Ce que sachant, si l'on traduit "wafer" par :

– « gaufre », on met en avant l'ironie moqueuse de Crane³ – déjà dénotée par l'emploi de "pasted" –, et l'indifférence de l'astre diurne à l'égard de la mort du soldat ;

– « un pain ou un cachet de cire », qui a l'avantage par rapport au choix précédent de posséder deux sèmes en commun avec le soleil : la rotondité et la teinte rouge, on reste dans la dérision et l'orbe incandescent du soleil couchant symboliserait alors le cachet apposé par un cruel destin sur le décret – l'arrêt de mort – scellant le sort de l'infortuné Jim Conklin ;

– « hostie », on accentue la dimension religieuse du texte et de la scène, dimension déjà soulignée dans le contexte précédent par de multiples allusions, symboles et métaphores ; solution qui aurait donc notre préférence.

Toutefois, si le traducteur est sommé de choisir, il n'en va pas de même pour le lecteur qui restera imprégné par l'ambivalence recherchée – cultivée, en un mot – par l'auteur, ambiguïté qui serait justement éliminée en situation de communication utilitaire comme étant parasitaire. C'est, au contraire, une vertu pour le texte littéraire, qui peut ainsi jouer sur trois registres

1. *The Red Badge of Courage* (Indianapolis, The Bobbs-Merrill Company Inc., 1964). Traduit de l'anglais par F. Viellé-Griffin et H.-D. Davray sous le titre de *La Conquête du courage* (Paris, Mercure de France, 1911, "Le Livre de poche", 1967). Pour plus de détails sur la question ici abordée, nous renvoyons à l'analyse de M. Gresset, "De la traduction de la métaphore littéraire à la traduction comme métaphore de l'écriture", RFEA n° 18 – Novembre 1983.

2. « *Pastille de pâte sèche et aplatie qu'on humecte pour fermer une lettre.* » (CNRTL)

3. Curieusement, Voltaire, grand pourfendeur de la religion devant l'Éternel, utilise la même image dévalorisante dans une de ses diatribes contre les chrétiens ("les Christicoles") : « *Ces gens-là [les Hindous] sont plus sensés que nous, qui avons fait notre Dieu d'une gaufre. Les Indiens vont droit au solide [i.e. ils érigent des lingams de pierre].* » (Nous soulignons. Cité par H. Guillemin, *La Cause de Dieu*, Utovie, 2015)

simultanément car le lecteur, après le dépli du mot “*wafer*” dans son esprit, n’a pas à départager la trine acception d’un terme quelque peu blasphématoire à l’égard d’une religion qui célèbre avec l’eucharistie un de ses rites majeurs.

Quatre remarques s’imposent, en guise de conclusion :

– la traduction, cette « *navigation entre deux langues* » (H. Wismann), est essentiellement une philologie appliquée ;

– les deux derniers exemples témoignent de la fréquence – pour ne pas dire la prégnance – du substrat biblique – dans la littérature américaine dont on pu affirmer que : “*It is the nature of American scriptures to be vulgarizations of holy texts from which they take their cues*”¹ ;

– avec le texte, composé de phrases, on entre dans le domaine de l’interprétation, mais comme le fait remarquer E. Gilson : « *Le chemin qui conduit l’écrivain de sa pensée aux mots n’est pas sûr, celui qui conduit le lecteur des mots de l’écrivain à sa pensée est plus incertain encore.* » ;

– les trois exemples retenus illustrent, chacun à sa manière, une des propriétés essentielles du langage : la flexibilité de sa syntaxe et la “déformabilité” du sens lexical ou propositionnel. La créativité que stimule le langage repose sur une capacité inhérente de ***transgression ou de violation de ses propres lois de fonctionnement*** et cette labilité est source de potentialités à explorer et à exploiter : « *De ce que toute langue est susceptible de déformation, un fait minimal rend compte : toute langue est capable de poésie.* » (S. Bouquet)

1. L. Fiedler, *Love and Death in the American Novel* (New York, Penguin Books, 1982).

« Les hommes et les mots s'éduquent réciproquement » (U. Eco)

VASTE ET COMPLEXE QUESTION QUE celle des rapports entre une langue donnée et l'ensemble des activités sociales et culturelles de la société où elle a cours : elle en est tout à la fois le miroir, le véhicule et le filtre car tout système culturel autre que le langage dépend tout de même de celui-ci pour son organisation et son existence. Si, selon F. de Saussure, il n'y a dans la langue que des différences, il semble bien que dans l'esprit et la mémoire du locuteur où s'emmagasinent les données culturelles **dominent les rapports associatifs et l'ordre des analogies, des similarités et des ressemblances**. Se constitue ainsi un savoir encyclopédique – ou plutôt “*chaopédique*” – où un élément en appelle un autre, présentant quelque point commun, à l'exemple du mot « chat » évoqué par U. Eco :

Un chat, c'est non seulement un félin domestique, mais c'est aussi l'animal défini par les classifications zoologiques comme *felis catus*, l'animal adoré des Égyptiens, l'animal qui figure dans l'*Olympia* de Manet, l'animal que l'on mangeait comme un morceau de roi dans le Paris assiégé par les Prussiens, l'animal chanté par Baudelaire, l'animal que Collodi associe au renard pour la ruse et la méchanceté, l'animal qui dans une certaine fable est au service du marquis de Carabas, l'animal paresseux qui s'attache aux lieux mais ne va pas mourir d'inanition sur la tombe de son maître, l'animal de prédilection des sorcières, etc. : tout cela ce sont des *interprétations* de l'expression *lchatl*. Elles sont toutes enregistrées, posées intersubjectivement dans quelque texte de cette immense bibliothèque idéale dont le modèle théorique est l'encyclopédie. Chacune de ces interprétations définit sous quelque rapport ce qu'est un chat, et pourtant elle fait toujours connaître quelque chose de plus à propos du chat. (*Sémiotique et philosophie du langage*)

L'exploration de cet immense univers biblio-mental, de « *cette galaxie potentiellement désordonnée et illimitée d'éléments de connaissance du monde* » (U. Eco), n'étant pas à notre portée, nous nous bornerons à citer quelques exemples d'affleurements d'ordre culturel dans le domaine lexical – locutions, allusions plus ou moins claires, citations fondues dans le titre ou le corps d'un texte, etc. – autant d'écueils que, dans cette navigation entre deux langues qu'est la traduction, il faut non pas contourner mais, contre toute prudence, aborder de front après les avoir repérés, ce qui n'est d'ailleurs pas la moindre difficulté. Les deux courts extraits suivants illustrent cette problématique d'une manière exemplaire :

1. – “*Every nation, every lasting political movement, needs its legends: its Romulus and Remus, its Alfred and the cakes, its Washington and the cherry tree. The USA has also the legend of the Constitution.*”
2. – “*When Americans either southern or non-southern think of the South of the past they may call to mind contented slaves harvesting white cotton fields... Or they may visualize poor rural whites eking out a living in worn-out fields beside a Caldwellian tobacco road, or poor urban whites riding to the end of the line on a “streetcar named Desire” or degenerates in Yoknapatawpha County intent on rape, incest, and murder.*”

Comme l'écrit le philosophe R. Debray, fondateur de la médiologie – étude systématique des interactions entre technique et culture – « *Toute nation est narration* » en ce sens qu'elle fonde son existence et sa légitimité sur des textes justement dits « fondateurs » (mythes, légendes, constitutions, etc.) et c'est ce que souligne le premier extrait. Mais si la référence aux

jumeaux de la Rome antique est probablement évidente pour la majorité des étudiants francophones, il n'est pas dit que les deux suivantes leur parlent, alors qu'elles sont familières à tout anglophone, britannique dans le cas de "*Alfred and the cakes*" et américain, pour l'épisode du cerisier et de Washington.

Selon la légende : "*Alfred, King of England (848-899), once entered a peasant's hut where he was asked by the housewife, who had not recognized him, to keep an eye on some cakes which were baking on the hearth. The young king forgot his task and weathered in amused silence the scolding of the good woman who found her cakes spoilt on her return. The episode bears witness to Alfred's famed benignity and sense of humour.*"

Quant au Président G. Washington : "*the story goes that when a boy Washington cut down a cherry tree and chose to confess his faults and be thrashed by his father rather than tell a lie. This fictitious incident has become a popular illustration of the great statesman's early moral integrity.*"

L'extrait faisant référence à la Province des Belles-lettres qu'est le Sud des États-Unis multiplie les clichés culturels – esclaves, contents de leur sort, travaillant dans les champs de coton ; petits Blancs, "rats des champs et des villes" ou carrément dégénérés – et les allusions littéraires, qui se décodent ainsi :

– les pauvres blancs trimant dans des champs arides pour gagner leur misérable vie près d'une route au tabac est un renvoi, clairement balisé par l'épithète "*Caldwellian*", au roman *Tobacco Road (La route au tabac, 1932)* de Erskine Caldwell (1903-1987) ;

– la référence au *Streetcar Named Desire (Un tramway nommé Désir)*, pièce de théâtre de Tennessee Williams (1911-1983), portée à l'écran par Elia Kazan et, de ce fait, relativement bien connue, doit évoquer quelque chose à tout lecteur moyennement cultivé ;

– la suivante, aux dégénérés peuplant le comté du *Yoknapatawpha*, est certainement moins claire pour le Français moyen, sauf à faire partie des lecteurs et spécialistes de W. Faulkner (1897-1962), "*Sole owner and proprietor*" dudit comté fictif au nom indien (signifiant soit "*split land*" soit "*water flowing slow through flat land*") où est située toute son œuvre.

Les titres sont un des domaines de prédilection de l'allusion culturelle ; nous avons déjà évoqué la Bible dans son rôle de pépinière de références religieuses : *The Grapes of Wrath* est tiré de Revelation 14:19-20 : "*And the angel thrust in his sickle into the earth, and gathered the vine of the earth, and cast it into the great winepress of the wrath of God*" ou de "*The Battle Hymn of the Republic*" ("*My eyes have seen the glory of the coming of the Lord*" // "*He is trampling out the vintage where the grapes of wrath are stored*") ; le roman de Shirley Ann Grau, *The Keepers of the House*, emprunte à l'Ecclésiaste 12:3 : "*In the day when the keepers of the house shall tremble, and the strong men shall bow themselves, and the grinders cease because they are few, and those that look out of the windows be darkened*". Les exemples d'emprunts d'origine biblique sont légion.

D'autres sources sont mises à contribution :

– *Of Mice and Men* de J. Steinbeck puise dans le poème de R. Burns, "*To a Mouse*" où figure le vers, désormais célèbre : "*The best laid schemes o' mice an' men / Gang aft a-gley*" assurant que les « projets les mieux conçus des souris et des hommes se déginglissent souvent » ; le titre français *Des souris et des hommes* occulte cette sombre prédiction et, effet inattendu, la double acception du français « *des* » ("à propos de" ou article partitif) et de « *souris* » (petit rongeur et femme légère) oriente le lecteur vers une piste de lecture légèrement décalée (sans être fautive) par rapport à l'idée d'écroulement d'un rêve longuement caressé (celui de George et de Lennie) qui est la thématique de départ du roman.

– *From Here to Eternity* (1951) de J. Jones est redevable de son titre à un poème de Rudyard Kipling, "*Gentlemen Rankers*" : "*Gentlemen-rankers out on a spree, / Damned from*

here to Eternity, / God ha' mercy on such as we, / Baa! Yah! Bah!". Il fut porté à l'écran par Fred Zinnemann en 1953 ("*Tant qu'il y aura des hommes*") et connut un succès phénoménal.

– *For Whom the Bell Tolls* (1940) de E. Hemingway fait référence aux "*Meditations*" du poète métaphysicien J. Donne (1572-1631) :

*No man is an island entire of itself; every man
is a piece of the continent, a part of the main;
if a clod be washed away by the sea, Europe
is the less, as well as if a promontory were, as
well as any manner of thy friends or of thine
own were; any man's death diminishes me,
because I am involved in mankind.
And therefore never send to know for whom
the bell tolls; it tolls for thee.*

– "*Tender is the Night*" (1934) de F. S. Fitzgerald rend hommage à "*Ode to a Nightingale*" de J. Keats (1795-1821) : "*Already with thee! Tender is the night*".

Les écrivains britanniques ne sont pas en reste :

– *Vanity Fair* (1846), roman de W. Thackeray, emprunte son titre au *Pilgrim's Progress* (1678) de John Bunyan (*Le Voyage du pèlerin*), l'œuvre la plus lue après la Bible dans le monde anglo-saxon : "*It beareth the name of Vanity-Fair, because the town where 'tis kept, is lighter than vanity*" ;

– *Brave New World* (1932) de Aldous Huxley provient de *The Tempest* de W. Shakespeare : "*O brave new world, / That has such people in 't*".

– *Seven Pillars of Wisdom: A Triumph* (1922) de T. E. Lawrence (*i.e.* Lawrence d'Arabie) met la Bible à contribution : "*Wisdom hath builded her house, she has hewn out her seven pillars*" (Proverbs IX. 1) tout comme le titre de l'œuvre suivante :

– *The Last Enemy* (1942) de R. Hillary, mémoires de guerre d'un pilote australien de la R.A.F : "*The last enemy that shall be destroyed is death*" (1 Corinthians XV. 26)

Films, pièces de théâtre, comédies musicales, etc. fournissent également leur lot de références culturelles :

– "*The paths of Glory*" (*Les sentiers de la gloire*), film anti-militariste de S. Kubrick (1957) – interdit de projection en France jusqu'en 1975 –, fait écho à un poème de Th. Gray (1716-1771), "*Elegy Written in a Country Churchyard*" :

*The boast of heraldry, the pomp of power,
And all that beauty, all that wealth e'er gave,
Awaits alike th'inevitable hour,
The paths of glory lead but to the grave.*

Le même poème a fourni le titre du quatrième roman de Th. Hardy, *Far from the madding crowd* (1874) et du film sorti en 2015 – *Loin de la foule déchaînée* – (le vers original a été tronqué : "*Far from the madding crowd's ignoble strife*"). L'expression est passée dans le langage courant ; "*Madding*", adjectif littéraire signifiant : "*behaving in a crazy way*" ;

– *Salad Days* (1954), comédie musicale de D. Reynolds et J. Slade, est une référence à la pièce de Shakespeare, *Anthony and Cleopatra* (I. v.) : "*My salad days, when I was green in judgment, cold in blood*". L'expression a d'ailleurs connu une grande fortune puisqu'elle a, comme la précédente, intégré la langue de tous les jours et le dictionnaire pour signifier : "*the time when you are young and do not have much experience of life*".

Les titres de journaux réservent aussi quelques surprises à l’instar de celui-ci, lumineux pour les “marchands du Temple”, mais obscur pour l’apprenti angliciste : “*The Bull tops 4000*” (« Bourse en hausse : le cap des 4.000 dépassé ») ; le marché en baisse recourt à un autre symbole animal (“*Bear*”) : “*a bearish market*” (un marché baissier) ; “*The bears outnumbered the bulls on Wall Street today*”.

Les allusions dites prestigieuses ou rhétoriques (“*elegant variations*”) constituent également des écueils redoutables quand on ne les (re)connaît pas : “*the Granite City*” (Aberdeen) ; “*the Athens of the North*” ou moins flatteur “*Auld Reekie*”¹ (Edimbourg) ; “*Big Smoke*” (Londres) ; “*The Old Lady of Threadneedle Street* (la Banque d’Angleterre) ; “*the Old Dominion*” (Virginia) ; “*the Old Colony*” (Massachusetts) ; “*Beef State*” (Texas) ; “*The windy city*” (Chicago).

Une référence aux “*playing fields of Eton*” renvoie au Duc de Wellington, censé avoir déclaré : “*The battle of Waterloo was won in the playing fields of Eton*” (décodage : “*It was the former schoolboys of Eton College who, as officers in the Duke of Wellington’s army led the British army to victory over Napoleon at Waterloo*”) ;

– “*...never was so much owed by so many to so few*” (Hommage de W. Churchill à la poignée de pilotes de la R.A.F qui ont sauvé le pays pendant la bataille d’Angleterre) ;

– “*No taxation without representation*” : revendication politique des colons américains se rebellant contre le joug du Royaume-Uni.

Ces derniers exemples nous font entrer dans le domaine des citations, immense et redoutable pour le traducteur – en herbe ou confirmé –, car elles sont souvent difficiles à détecter quand elles sont noyées dans un texte, altérées ou détournées à des fins humoristiques comme lorsque Dorothy Parker affirme que : “*Brevity is the soul of lingerie*” où il faut reconnaître – modifiée pour l’occasion et le plaisir de faire un bon mot (“*a quip*”) – l’expression, devenue depuis proverbiale, apparue pour la première fois dans *Hamlet* : “*Brevity is the soul of wit*”.

Il en va de même pour le détournement spirituel, opéré par les humoristes W. C. Sellars et R. J. Yeatman dans : “*When I am dead and opened, you shall find ‘Callous’ engraved upon my heart*”, qui jouent sur les mots en reprenant une citation attribuée à Mary Tudor : “*When I am dead and opened, you shall find ‘Calais’ engraved upon my heart*”, prononcée après la perte de Calais, possession anglaise pendant plus de 200 ans, finalement reprise par les Français.

Ci-dessous, quelques exemples de citations courantes :

“*Ask me no questions, and I’ll tell you no fibs*” (O. Goldsmith, *She stoops to conquer*)

“*Take up the white man’s burden*” (R. Kipling)

“*We are not amused*” (Queen Victoria)

“*Mad dogs and Englishmen go out in the midday sun*” (N. Coward)

“*You made confusion more confounded*” (Milton)

“*When good Americans die, they go to Paris*” (O. Wilde)

“*A cup that cheers, but does not inebriate*” (W. Cowper) ; l’expression renvoie désormais à “*a nice cup of tea*”

“*He builded better than he knew*” (R. W. Emerson)

Slogans, publicitaires ou politiques, clichés divers apportent également leur contribution à la formation de la culture populaire :

“*Guinness is good for you*” (UK, 1929)

“*I pledge myself to a New Deal for the American people*” (F. D. Roosevelt, 1932)

“*Put a Tiger in your Tank*” (Esso, 1964)

“*America, Love it or Leave it*” (1969 ; slogan des partisans de la guerre du Vietnam)

1. Date de l’époque, désormais révolue, où la ville était très polluée et puait (“*reek*”), littéralement.

“*Keep that schoolgirl’s complexion*” (*Palmolive soap*, 1917 ; préservation du « teint de jeune fille » ou de « lys et de rose »)

“*Your country needs you*” (Célèbre affiche représentant Lord Kitchener, index pointé vers l’avant et moustache en crocs martialement relevés, invitant les Britanniques à s’engager dans l’armée en pendant la guerre de 1914-1918)

Les proverbes, fort nombreux (on en relève plus de 1.400), offrent moins d’obstacles à la compréhension du fait de leur formulation souvent caractéristique et de leur moindre brièveté fournissant plus d’indices que les titres :

Good wine needs no bush : À bon vin point d’enseigne

Empty vessels make the most sound : Ce sont les tonneaux vides qui chantent le mieux

Those who live in glass houses should not throw stones : Il faut être irréprochable pour critiquer autrui

Don’t look a gift horse in the mouth : À cheval donné, on ne regarde point les dents

A fault confessed is half redressed : Faute avouée est à moitié pardonnée

Better reign in hell than serve in heaven : Mieux vaut petit maître que grand valet

All is not gold that glitters : Tout ce qui brille n’est pas or

The game is not worth the candle : Le jeu n’en vaut pas la chandelle

The more, the merrier : Plus on est de fous, plus on rit

The fewer, the better cheer : Moins on est, mieux on mange

A stitch in time saves nine : Un point à temps en épargne cent

Who pays the piper calls the tune : Qui paie les violons choisit le morceau

Patience and time run through the longest day : Patience et longueur de temps font plus que force et que rage

Misfortunes never come singly : Un malheur ne vient jamais seul

Bad news travels fast : Les mauvaises nouvelles ont des ailes

A good name is better than riches : Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée

Great minds think alike : Les grands esprits se rencontrent

Many a mickle makes a muckle : Les petits ruisseaux font les grandes rivières

Malgré sa complexité, le sujet ne pouvait être éludé : toute langue étant le véhicule d’une culture – savante et populaire – on ne saurait parler celle d’un peuple dont on ignorerait tout (civilisation, institutions, arts, mœurs épulaires et autres, etc.). C’est d’ailleurs ce qui fait la spécificité de l’enseignement des langues à l’Université par rapport aux autres méthodes d’apprentissage, disons “concurrentes”, dont elle se démarque par la prise en compte de cette dimension, grâce aux cours de civilisation, de littérature et autres domaines. Mais, ces enseignements atteignent vite leurs limites et ne sauraient remplacer les séjours, plus ou moins longs, à l’étranger permettant de s’imprégner – selon l’expression appropriée – du mode de vie et de la culture du pays concerné.

THE JOYS OF LEX (Jeux de mots et de langue)¹

« Le langage répond à un autre besoin par quoi l'espèce se définit encore : *le jeu*. » (C. Hagège)

« Socialement et individuellement, l'homme est un animal rythmique. » (M. Mauss)

“*Man does not live by words alone, despite the fact that sometimes he has to eat them.*” (A. Stevenson)

SI LITTÉRATURE ET STYLE se définissent en termes de travail sur le matériau de la langue, il est heureusement *d'autres usages relevant du jeu* (loin d'ailleurs d'être – tout comme le plaisir – totalement absent de la première activité)², *de l'humour et d'une compétence rythmique naturelle chez l'homme* (et la femme, cela va sans dire). Il faut avouer que les préoccupations très utilitaires de l'enseignement universitaire, centré sur thème, version, commentaire, dissertation, exposé et examens oraux pour sanctionner le tout, ne favorisent guère les incursions dans des domaines, par définition hors programme (de l'argot à la sexualité en passant par jurons et insultes) : les étudiant(e)s, c'est bien connu, sont chastes et s'expriment en une langue châtiée... Comme, à l'instar de O. Wilde, “[*We*] can resist anything except temptation”, nous terminerons notre parcours par un petit détour – pour ne pas dire virée – du côté des usages et mésusages du *Queen/King's English* pouvant déclencher un rire, un sourire ou sentir un peu le soufre tels les graffiti qu'un journaliste de la BBC, N. Rees, a eu l'heureuse idée de collecter. La gamme des registres abordés par les amateurs de “*Writing on the wall*”³ est particulièrement étendue : certains sont humoristiques, imaginatifs, brillants, poétiques, scabreux, scatologiques, érotiques voire pornographiques ou carrément absurdes, mais tous partagent une même qualité ; c'est de l'anglais authentique : “*English as she is spoke*”⁴. En voici quelques exemples :

I am therefore I think. Is this putting Descartes before the horses? (variation sur le proverbe: “*To put the cart before the horses*”)

Goat's milk – It's Udder Joy (jeu de mots sur “*utter joy*” : “*absolute joy*” et “*udder*” : le pis de la chèvre). Cf. le jeu de mots semblable en français : « Le lait, c'est vachement

1. Le titre de cette section est repris de l'ouvrage de Gyles Brandeth, *The Joy of LEX: An amazing and amusing Z to A and A to Z of words*, London, Guild Publishing, 1987. L'auteur y est présenté comme “*a seasoned wordsmith and self-confessed verbaholic*”, ce dernier terme – “*a portmanteau word*” – formé sur “*word+alcoholic*” signifie “*a word addict*” (cf. “*a workaholic*” ; “*a bookaholic*” ; “*a shopaholic who goes shopping everyday*” ; “*a cashaholic*” : “*someone who is hopeless with money*” ; “*a chocaholic*” : “*a person who craves or compulsively consumes chocolate*”, etc.).

2. Cf. R. Barthes, *Le Plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973.

3. A reference to Daniel 5 : 27. When the mysterious writing [*Mané, Thécel, Pharès*] “*Thou art weighed in the balances, and art found wanting*” (« *Tu as été pesé dans la balance et ton poids est en défaut* ») appeared on the wall of the palace of the King of Babylon, the prophet Daniel was called to explain it. Daniel read the writing and explained it as follows : God has tested you and found that you are unfit to continue to be king. The common saying ‘*to see the writing on the wall*’ is a warning of coming disaster or misfortune. Cf. the following graffiti: “*Graffiti's days are numbered – The writing is on the wall*” (N. Rees, *Graffiti rules O.K.*, vol. 3, London, Unwin Paperbacks).

4. “A Portuguese writer wrote an English-Portuguese conversation book and asked Mr. A. W. Tuer (publisher, 1838-1900) to publish it. The book contained very many mistakes and Mr. Tuer, for a joke, published it with this title. A person who speaks English badly may be said ‘*not to speak it as she is spoke*’.”

bon », que J. Vinay et J. Darbelnet proposent de traduire par : “*Milk: udderly delicious*” en modifiant la graphie de l’adverbe “*utterly*”.

Harakiri takes a lot of guts

I love life but it’s unrequited

If pigs could fly, Scotland Yard would be the 3rd London airport (“*pigs*” : slang for cops)

Old lawyers never die. They simply lose their appeal (double sens de “*appeal*” : charme et procès en appel)

Old professors never die – They simply lose their faculties

Education kills by degrees

Cisterns of the world unite – you have nothing to lose but your chains (détournement du célèbre appel à la Révolution de Karl Marx : “*Workers of the world...*”)

Eskimos are God’s frozen people (détournement de la Biblical phrase: *God’s chosen people*; ce que les Américains prétendent être)

The only good Tory is a lavatory

When God made man she was only testing

Men call us birds. Is that because we pick up worms ? (“*bird*” : oiseau et nana/gonzesse ; “*worm*” : ver de terre et pauvre type)

Women like the simpler things in life – like men

Before you meet your handsome prince you have to kiss a lot of toads (a toad: un crapaud, mais aussi “*a contemptible person*”)

Richard Cœur de Lion – 1st heart transplant?

Adam met Eve and turned over a new leaf (jeu sur le double sens de *leaf* : page/feuille de vigne/figuier, cache-sexe)

Masturbation is a waste of fucking time

*Cunnilingus isn’t an Irish airline*¹

Fighting for peace is like fucking for virginity

Jesus saves! Today he’s the only one who can afford to

Racial prejudice is a pigment of the imagination (jeu de mots sur l’expression : “*A figment of one’s imagination*”: sth that one has imagined)

We are the unwilling, led by the unqualified, doing the unnecessary for the ungrateful (Graffiti US air base in Vietnam)

On retrouve les mêmes procédés et le même éventail de registres dans les petits poèmes rimés (*clerihews* [deux couplets] ; *limericks* [cinq vers rimés selon le schéma : aabba] et *ruthless rhymes*) où l’inventivité la plus débridée se donne cours :

The limerick packs laughs anatomical

Into space that’s quite economical

But the good ones I’ve seen

So seldom are clean

And the clean ones so seldom are comical

There was a young girl of Madras

Who had the most beautiful ass,

But not as you’d think,

Firm, round, and pink,

*But grey, with long ears, eating grass*².

1. Est-il nécessaire de rappeler que la compagnie aérienne irlandaise s’appelle *Aer Lingus* ?

2. Le premier *limerick* est tiré de l’ouvrage de J. Pouvelle, P. Knott, R.-M. Huart, *L’Anglais sans haine en 40 petits poèmes consternants*, Paris, Mallard Éditions, 1998.

*There was a young man of Devizes
Whose ears were of different sizes,
One was so small it was no use at all,
The other won several prizes.*

*When I was young and full of life,
I fell in love with the doctor's wife,
And ate an apple a day
To keep the doctor away.*

L'humour peut adopter d'autres formes, plus brèves et plus mordantes :

*A hooker: a fisher of men ("a hooker" : "a prostitute" ; "a hook" : un crochet/hameçon)
A toy pistol: a gun-of-a-son (inversion de "son of a gun", variante euphémique de "son of a bitch")*

A marxist: a prophet of doom who predicts the doom of profit

A salesman: a contortionist who puts his foot in your door, his tongue in your ear and his hand in your pocket while peddling

A kiss that speaks volumes is seldom a first edition (Clare Whiting)

A Puritan is a man who noes what he likes (jeu de mots sur : "know" et "say no")

The hard part of being broke is watching the rest of the world go buy (Alan F. G. Lewis)

L'anecdote suivante est un modèle du genre, un mot d'esprit aussi subtil que vachard :

On a visit to Hollywood, Margot Asquith met Jean Harlow. Apparently, the film-star had not encountered the name 'Margot' before and asked if the 't' was pronounced or not. Came the reply: "No. The 't' is silent – as in Harlow."¹

Le *limerick* suivant éclaire la rouerie de la réplique précédente :

*Here lies the body of Mary Charlotte,
Born a virgin, died a harlot.
Until fifteen she kept her virginity,
Which is a record for this vicinity.*

Ces exemples d'utilisation de la langue comme moyen de jeux – à base le plus souvent de **paronomases** (rapprochements de mots formellement semblables comme dans : "*When I am dead, I hope it may be said: 'His sins were scarlet, but his books were read.'*" [H. Belloc] ou les dernières paroles, certainement apocryphes de Mme Tussaud : "*Once I was waxing–now I am waning*")² – plaident en faveur de **l'existence d'une pulsion (ou d'une compétence) rythmique et ludique** (postulée par J.-L. Calvet)³ puisant dans toutes les ressources de la langue et, au besoin, en inventant de nouvelles, pour s'exprimer :

1. Jean Harlow, actrice et *sex-symbol* des années 30, incarnation de la blonde platine dont le QI serait la moindre de ses mensurations. Donc, à l'actrice qui demande si le prénom *Margot* se prononce avec un /t/ final muet ou non (en fait les deux variantes sont possibles), Margot Asquith, aristocrate britannique, réputée et redoutée pour ses bons mots, répond qu'il se prononce avec un /t/ muet comme Harlow. Si le nom Harlow s'écrivait avec un /t/ final au lieu de /w/, il correspondrait à "*harlot*" (« une catin » ; « une prostituée ». Le mot est issu du vieux-français « herlot » : « vagabond »). On ne saurait plus habilement stigmatiser son interlocutrice ; C. Darwin n'a peut-être pas eu tort d'affirmer que : « *The female of the species is deadlier than the male.* »

2. Fondatrice du musée londonien de figures de cire du même nom. Jeu de mots sur : "*wax*", la cire et l'expression "*wax and wane*" : *to increase then decrease in strength, importance, etc. over a period of time.* Cf. "*The moon is on the wax/wane*" : La lune croît/décroît.

3. *Langue, Corps, Société*, Paris, Payot, 1979.

A committee : a group of the unfit appointed by the unwilling to do the unnecessary (C. Bryers)

Gossip is when you hear something you like about someone you don't

After two days in hospital, I took a turn for the nurse (W. C. Fields ; play upon the phrase "take a turn for the worse")

Immature artists imitate. Mature artists steal

Some people pay a compliment as if they expected a receipt

Prayers must never be answered: if it is, it ceases to be prayer and becomes correspondence (O. Wilde)

Merely innocent flirtation, not quite adultery, but adulteration (Byron)

'Wilkes,' said Lord Sandwich, 'you will die either on the gallows, or of the pox' – 'That,' replied Wilkes blandly, 'must depend on whether I embrace your lordship's principles or your mistress'.

Avec cette vingt-cinquième section, nous sommes arrivés au point où notre ouvrage devrait déboucher sur une conclusion : il n'y en aura point car ce parcours se veut invitation à poursuivre le chemin entrepris et l'étude du lexique anglais en mettant en œuvre les principes méthodologiques que nous avons illustrés :

- relever l'accentuation (*stress*) de chaque mot ;
- lui associer la construction correspondante : *inherent in* ; *incumbent upon...* ;
- tenir compte de la notion d'aspect : *sober* (ponctuel) vs. *sobre* (duratif) ;
- recourir au besoin à l'étymologie : *serendipitous* ; *cantankerous* ; *lynchpin* ; *lichgate*, par exemple, gagneront à être analysés du point de vue de leur formation et/ou évolution ;
- se méfier des "faux-amis", autrement dit, de l'évidence et des apparences : *bless* ; *chandelier* ; *extravagant* ; *figure* ; *eventually* ; *fabric...*
- remplacer la particule "to" des infinitifs par le suffixe "-ing" pour indiquer la nature verbale d'un lexème et sa possible transformation en nom (V→N) ;
- se rappeler que la conversion N→V a près d'une chance sur deux d'être possible, donc vérifier systématiquement si tel est le cas (cf. Section : "Zoo linguistique").

Certes, le processus d'acquisition du lexique s'en trouve quelque peu ralenti mais il gagne en extension, authenticité et fiabilité ; rien ne sert de courir : *Slow and steady wins the race!*

Ce rappel effectué, notre ouvrage se terminera comme il a commencé – "*In my beginning is my end*" (T. S. Eliot, "*Four Quartets*") – par l'indication d'une bibliographie peu conventionnelle permettant de prolonger l'exploration entamée dans les deux dernières étapes et donc de se divertir tout en travaillant : "*All work and no play make Jack a dull boy*" dit le proverbe – qui a une variante féminine : "*All work and no play make Jane a dull girl*" –, recommandation à suivre à la lettre.

OUVRAGES DE RÉFÉRENCE

ADRIENNE, *Sex and Slang*, Paris, Éditions n° 1, 1992

BARNES, F. & MAIGNÉ, G., *Kit de survie dans les banlieues anglaises*, Nantes, Éditions du temps, 2007

BRANDETH, G., *The Joy of LEX: An amazing and amusing Z to A and A to Z of words*, London, Guild Publishing, 1987

BUTLER, R., *The Penny's dropped: A Dictionary of English Images*, Gap, Ophrys, 1981

GOBLIN, D. & TROLL, F., *Dirty Sexy Words : Les mots que vous n'apprendrez pas en cours d'anglais*, Paris, Ellipses, 2009

- LEEDS, C., *English Humour*, Paris, Belin, 1989
- METCALF, F., *The Penguin Dictionary of Modern Humorous Quotations*, London, Guild Publishing, 1986
- POUELLE, J., KNOTT, P., HUART, R.-M., *L'anglais sans haine en 40 petits poèmes consternants*, Paris, Mallard Éditions, 1998
- REES, N., *Babes & Sucklings*, London, Unwin Paperbacks, 1983
- REES, N., *Eavesdroppings*, London, Unwin Paperbacks, 1982
- REES, N., *Graffiti Lives O.K.*, London, Unwin Paperbacks, 1979
- REES, N., *Graffiti Lives 2*, London, Unwin Paperbacks, 1980
- REES, N., *Graffiti Lives 3*, London, Unwin Paperbacks, 1981
- REES, N., *Graffiti Lives 4*, London, Unwin Paperbacks, 1982
- REES, N., *“Quote... Unquote”*, London, Unwin Paperbacks, 1978
- REES, N., *Why do we say... ?*, London, Guild Publishing, 1987
- REES, N., *Slogans and Catchphrases*, London, Unwin Paperbacks, 1984
- SIERRA-NAUGHTON, V., *L'Anglais sans interdits (argot anglais)*, Chennevières-sur-Marne, Assimil, 1996
- SKOPAN, M., *Word Watch*, Gap, Éditions Ophrys, 2000
- TARRANT, G., *Writers on Writers*, London, Aurum Press, 1995
- THE PUNCH BOOK OF SEX AND MARRIAGE*, London, Grafton Books, 1987
- THE SPECTATOR CARTOON BOOK*, London, Guild Publishing, 1988

VERBES IRRÉGULIERS

IL EST DE TRADITION QUE manuels de vocabulaire et de grammaire anglaise se terminent par la liste alphabétique des verbes dits irréguliers ou forts ; nous nous conformerons à l'usage tout en subvertissant le principe car nous avons suffisamment critiqué les présentations sous forme de liste pour ne pas en reproduire le modèle. L'ordre alphabétique, primaire et sommaire, étant peu éclairant puisqu'il se contente d'aligner des données, nous lui substituerons, à la suite de H. Adamczewski et J.-P. Gabilan, une présentation (assortie d'exemples et de commentaires) par regroupement *selon des critères objectifs* permettant de passer du chaos des apparences à la prise de conscience de l'existence de régularités formant des *micro-systèmes* (toute langue est système de systèmes). On peut répartir les deux cents et quelque verbes irréguliers anglais¹ en sept classes selon les propriétés suivantes :

1. Verbes ayant au prétérit et au participe passé la même forme qu'à l'infinitif, autrement dit dont *la voyelle de la forme de base ne change pas = 3 voyelles identiques* ;
2. Verbes ayant *un prétérit et un participe passé identiques mais différents de la forme de base* ;
3. Verbes ayant *3 voyelles différentes* ;
4. Verbes ayant *2 voyelles différentes* ;
5. Verbes se terminant par *-en* au participe passé (cf. allemand : *Sein*→*Gewesen*)
6. Verbes à finale en dentale */d/*→*/t/* ;
7. Verbes ayant un prétérit et participe passé en *-ɔ:t/*.

1. Bet ; bid (*enchérir*) ; burst ; cast ; cost ; cut ; hit ; hurt ; knit² ; let ; put ; quit³ ; set ; shed ; shut ; slit ; split ; spread ; thrust ; upset
2. abide/abode/abode/abided ; bereave/bereft/bereft⁴ ; bind/bound/bound⁵ ; bleed/bled/bled ; breed/bred/bred ; burn/burnt/burnt ; cleave/cleft/cleft⁶ ; cling/clung/clung ; creep/crept/crept ; deal/dealt/dealt ; dig/dug/dug ; dream/dreamt/dreamt ; dwell/dwelt/dwelt ; feed/fed/fed ; feel/felt/felt ; find/found/found ; flee/fled/fled ; fling/flung/flung ; (be)get/got/got⁷ ; gild/gilt/gilt⁸ ;

1. Pour leur traduction, nous renvoyons aux listes pré-existantes, qui ont au moins cette utilité.

2. *People who move from close-knit villages to large cities often feel lonely and friendless = tightly bound together by beliefs and activities*

3. *We're quit of all our difficulties.*

4. *Bereaved* lorsque la privation est causée par la mort : *A bereaved widow* mais *He was bereft of hope* : completely without hope.

5. « Relier » : *Fine leather-bound books* ; *His job kept him city-bound* ; *Blizzard-bound Boston* ; *It was bound to happen* (expresses inescapability) : *She's bound to know* (= She's sure to know) ; *It is my bounden duty* : C'est mon devoir impérieux.

6. *Cleave/cleft/cleft/cloven* (fendre) : *to show the cloven foot* : montrer le pied fourchu (comme le Diable) ; *a cleft palate* ; *be in a cleft stick* : être dans l'impasse. Il existe un homophone *Cleave/clave* ou *cleaved/cleaved* (s'accrocher) : *cleave to one's wife/beliefs*. "Cleave" est un bel exemple d'*énantiosémie* (coprésence de deux sens contraires dans un mot comme en français « dépister » qui veut dire à la fois « suivre/faire perdre la piste » ; en allemand "leihen" : « prêter/emprunter » ; en anglais "twin", « jumeler » mais aussi « séparer, disjoindre » SOED). Cf. l'article de J.-L. Calvet, "Autour du Signe linguistique : De Saussure à Lacan" in *Essais de linguistique*.

7. *Gotten* en américain et en anglais seulement dans l'expression proverbiale : *Ill-gotten goods seldom prosper* : « Bien mal acquis... » Le verbe *beget* (*begot/begat, begotten*) signifie « engendrer » : *The only begotten of the Father = the only Son of God the Father* ; *War begets misery and ruin...*

8. Régulier également : *The gilded youth* (la jeunesse dorée) ; *The Golden Age* (l'Âge d'or) vs. *The Gilded Age* (l'Âge du toc) : l'expression désigne la période de l'histoire américaine (1865-1901) marquée par l'essor de l'industrie et de la prospérité engendrant les fausses valeurs du matérialisme ; *gild the lily = try to ornament sth*

grind/ground/ground ; hang/hung/hung¹ ; have/had/had ; hear/heard/heard ; hold/held/held ; keep/kept/kept ; kneel/knelt/knelt ; lay/laid/laid ; lead/led/led ; lean/leant/leant ; leap/leapt/leapt ; learn/learnt/learnt ; leave/left/left² ; light/lit/lit³ ; lose/lost/lost ; make/made/made ; mean/meant/meant ; meet/met/met⁴ ; pay/paid/paid ; read/read/read⁵ ; say/said/said ; sell/sold/sold ; shine⁶/shone/shone ; shoe/shod/shod⁷ ; shoot/shot/shot⁸ ; sit/sat/sat ; sleep/slept/slept ; slide/slid/slid ; sling/slung/slung⁹ ; slink/slunk/slunk ; smell/smelt/smelt ; speed/sped/sped¹⁰ ; spell/spelt/spelt ; spill/spilt/spilt¹¹ ; spin/spun/spun¹² ; spit/spat/spat ; spoilt/spoilt/spoilt ; (under)stand/stood/stood ; stick/stuck/stuck ; sting/stung/stung ; strike/struck/struck/stricken¹³ ; string/strung/strung¹⁴ ; sweep/swept/swept ; swing/swung/swung ; tell/told/told ; weep/wept/wept ; win/won/won ; wind/wound/wound ; wring/wrung/wrung

3. begin/began/begun ; do/did/done ; drink/drunk/drunk¹⁵ ; fly/flew/flown¹⁶ ; (under)go/went/gone ; ring/rang/rung ; shrink/shrank/shrunk ; sing/sang/sung ; sink/sank/sunk¹⁷ ; spring/sprung/sprung ; swim/swam/swum ;
4. bear/bore/borne/born ; (be)come/came/come ; blow/blew/blown¹⁸ ; draw/drew/drawn ; grow/grew/grown ; know/knew/known ; lie/lay/lain ; mow/mowed/mown¹⁹ ; run/ran/run ; see/saw/seen ; sew/sewed/sewn ; shear/sheared/shorn²⁰ ; show/showed/shown ; slay/slew/slain ; sow/sowed/sown ; strew/strewed/strewn ; swear/swore/sworn ; swell/swelled/swollen²¹ ; tear/tore/torn ; throw/threw/thrown ; wear/wore/worn ;

already beautiful, so spoiling the effect ; Gild/sugar the pill ; Take the gilt off the gingerbread = take away the part that makes the whole attractive ; gilt-edged pages (= pages dorées sur tranche) ; gilt-edged shares/stock/securities = « des placements de père de famille ».

1. *Hanged* : exécuté par pendaison. Cf. le jeu de mots célèbre de Benjamin Franklin lors de la rédaction de la Déclaration d'indépendance : “*If we don't hang together (= remain united), we shall hang separately*” ; “*well-hung*”: *having large breasts or a large sex organ*.

2. *I've no cigarettes left* = Je n'ai/il ne me reste plus de cigarettes ; *There's no bread left* : il ne reste pas de pain.

3. Adj. employé seul : *a lighted match* mais *a well-lit street*.

4. *He's very hail-fellow-well-met with everyone* : very cheerful and friendly (sometimes derogatory) = « Il est très familier/à tu et à toi/très copain-copain avec tout le monde »

5. *A well-read man* = un homme qui a beaucoup lu *vs.* *A widely-read novelist* = un romancier qui est beaucoup lu

6. Reg. *Shined* : *I've shined your boots ; a shoe-shine* (act of polishing)

7. *Well-shod feet*

8. *Shotten fish* : fish that has spawned (frayé)

9. *A slingshot* (US) : *a catapult* (G. B.) : « une lance-pierres »

10. Expédier/accélérer → *Production was speeded up by the introduction of machinery*

11. *It's no use crying over spilt milk* = Ce qui est fait est fait/Rien ne sert de se lamenter sur le passé

12. *Spinster* (a derogatory term in modern everyday English → an unmarried woman) ; *spinning a yarn* = try to make sby believe a long story that is not true / *Spin a fine theory which may be false*

13. *They were struck down by illness ; thunder-struck* mais *Stricken* au sens figuré : *Her stricken face* (affligé) ; *well-stricken in years* (chargé d'ans) ; *stricken with age/debts ; conscience/grief-stricken ; the stricken deer* (épithète) *vs.* *the deer was struck down* (attribut)

14. *A high-strung horse* : nervous ; excitable

15. *A drunken man vs. The man is drunk*.

16. *High-flown language* : grand-sounding, though lacking in meaning

17. *A sunken ship vs. the ship has sunk ; sunken eyes* : « des yeux caves »

18. *Well! I'll be blowed!* = *cursed* = Eh bien, que le diable m'emporte !

19. Le participe passé *mowed* existe, mais l'adjectif est toujours *mown* : *mown grass*.

20. “*To the shorn lamb, God tempers the wind*” : « Dieu mesure le froid à la brebis tondu » ; “*The King was shorn of his powers by his nobles*” : Le Roi a été dépouillé de ses pouvoirs...

21. *A swollen river. Swelled* (US) pour le sens figuré (*get a swelled/swollen head ; he suffers from a swelled head*) ou pour une augmentation numérique : *The army was swelled by the arrival of several regiments*.

5. (a)rise/rose/risen ; (a)wake/woke/woken (rg) ; beat/beat/beaten¹ ; bite/bit/bitten² ; bid/bade/**bidden**³ ; break/broke/broken⁴ ; choose/chose/chosen ; drive/drove/driven⁵ ; eat/ate/eaten ; (be)fall/fell/fallen ; forbid/forbade/**forbidden** ; forget/forgot/forgotten ; forgive/forgave/ forgiven ; forsake/forsook/forsaken⁶ ; freeze/froze/frozen ; give/gave/given⁷ ; hide/hid/**hidden** ; ride/rode/**ridden**⁸ ; rive/rived/riven⁹ ; shake/shook/shaken ; shave/shaved/shaven¹⁰ ; smite/smote/**smitten**¹¹ ; (be)speak/spoke/spoken¹² ; steal/stole/stolen ; stride/strode/**stridden** ; strive/strove/striven ; write/wrote/**written** ; take/took/taken ; thrive/throve/thriven¹³ ; tread/trod/**trodden**¹⁴ ; weave/wove/woven¹⁵ ;
6. **bend**/bent/bent¹⁶ ; **build**/built/built ; **gild**/gilt/gilt ; **gird**/girded/girt¹⁷ ; **lend**/lent/lent ; **rend**/rent/rent ; **send**/sent/sent ; **spend**/spent/spent¹⁸
7. beseech/besought/besought ; bring/brought/brought ; catch/caught/caught ; fight/fought/ fought seek/sought/sought ; teach/taught/taught ; work/wrought/wrought¹⁹

1. *Be dead-beat* : « être exténué »

2. “*Once bitten, twice shy*” : « Chat échaudé craint l’eau froide ». “*The biter bit*” : “Le trompeur trompé” (nouvelle de Wilkie Collins)→“*in this phrase ‘biter’ means ‘deceiver’, ‘one who amuses himself at another’s expense’*” (OED)

3. *He did as he was bid* Cf. *do sby’s bidding* : do what sm else wants to the point of servitude

4. *I’m broke* = « fauché ; sans un rond » ; *His firm is (has gone) broke*.

5. *Drive*→nom : *Drift* comme *Give*→*Gift* ; *Rive*→*Rift* ; *Sieve*→*Sift*, etc.

6. Give up ; break away from ; desert : *Forsake one’s wife and children/bad habits* ; *Don’t forsake me in my hour of need!* ; *a God-forsaken place*: lacking in any merit or attraction (un trou perdu)

7. A donné le nom *gift* : sth given, a natural ability (*have a gift for languages* ; *gifted with rare talents*).

Noter : *give*→*gift* : v→f.

8. *Ridden* : too much in the power of or concerned with : *Ireland is a priest-ridden country* (« sous la coupe des prêtres ») ; *science-ridden* ; *poverty-ridden* ; *insect-ridden* ; *crime-ridden streets* ; *war-ridden* ; *bed-ridden* (alité) ; *Good riddance!* : Bon débarras !

9. Fendre, déchirer : *The party was riven by disagreements over Europe* ; *He was riven with guilt* ; *Rive*→*rift*, v→f.

10. *Close/clean-shaven* mais “*The car just shaved the corner of the wall while turning*”.

11. “*He was so smitten with/by the view that he stopped and took out his camera*”.

12. Be a sign of : “*His skill at singing bespeaks much good training*” ; “*His polite manners bespeak the gentleman*” or second meaning : Order in advance: *Bespeak a table in a restaurant* ; *bespoke shoes/shirt* (faits sur mesure)

13. A donné le nom : *thrift* : *care, economy in the use of money* (noter : *thrive*→*thrift* : v→f). De la même manière : *shrive* (confesser) a donné *shrift* (confession) figurant dans l’expression : *get/give short shrift: little attention* (expédier/négliger qch) : *Education was getting short shrift*; *These annoying memos will get short shrift from the boss*; *My plan got short shrift from the board—a ten-minute presentation; they then voted it down*.

14. Foulé aux pieds

15. *Wove paper* : papier vélin. Au sens de “se faufiler” le verbe est faible : “*He weaved his way through the crowd*.” Noter l’expression : *Get weaving!* = *begin action*

16. *Bended* dans l’expression : “*He went down to the king on his bended knees*” : Il supplia le roi à genoux

17. Fasten sth/sb round/with : “*The climber girded himself with a rope*” ; *a sea-girt island*. Cf. Biblical phrase : “*Gird one’s loins*” : get ready for action. Noun→*Girth* (avec “th” comme length, width, breadth, depth, etc.) ; *the girth of a tree* ; *his girth is increasing*.

18. “*A well-written life is almost as rare as a well-spent one*.” (Thomas Carlyle)

19. *Wrought iron* (fer forgé) ; “*The storm wrought havoc with the boats*” : La tempête a dévasté/ravagé les embarcations.

GLOSSAIRE (MÉTALANGUE)

« *Glossaire : j'y serre mes gloses.* » (M. Leiris)

Métalangue : langue artificielle servant à décrire une langue naturelle. Ensemble des concepts permettant de parler des phénomènes mis en jeu lors du passage de langue au discours.

Aspect : point de vue sur le procès. L'aspect désigne les diverses manières dont un procès est envisagé : à son début, en cours de déroulement, comme achevé, répété, etc. (G. Bourcier)

Axes : Axe paradigmatique : l'axe des choix (sélection) vs. Axe syntagmatique : axe de la chaîne (combinaison). La chaîne/l'énoncé progresse par appels successifs à l'axe paradigmatique.

Contexte : conditions extra-linguistiques de la production d'un énoncé.

Co-texte : ce qui précède ou suit un fragment de texte donné, son environnement verbal.

Détermination : opération consistant à circonscrire un objet [en l'occurrence, un élément linguistique] en traçant les limites.

Discours : l'utilisation individuelle et momentanée de la langue. En fait, la langue n'est percevable que dans ses effets, c'est-à-dire les manifestations discursives ou énoncés produits. (G. Guillaume)

Énantiosémie : Propriété d'un mot de désigner une chose et son contraire comme le mot « hôte » : personne qui reçoit ou est accueillie

Énoncé ternaire/binaire : Ternaire = S-V-O → *Peter opens the safe* avec un Sujet dynamique exerçant son rôle de moteur (ou d'Agent) de l'activité nommée par le verbe vs. Binaire = S-[VO] où le sujet perd son agentivité et devient simple objet de discours : *Peter is [opening the safe]*. L'auxiliaire "be" joue ici le rôle de relateur.

Énonciateur : maître d'œuvre responsable du transit langue → discours, l'architecte qui inscrit sa marque dans l'énoncé le plus anodin. C'est le sujet-origine par rapport auquel s'effectuent toutes les opérations de repérage et de détermination. Énonciateur = centre organisateur de l'événement énonciatif.

Énonciation : Acte par lequel un énonciateur (repère origine des calculs sur le temps, l'espace et la personne) construit un énoncé, c'est-à-dire établit une série de repérages par rapport à une situation d'énonciation. Il s'agit selon Émile Benveniste d'une « *mise en fonctionnement de la langue par un acte individuel d'utilisation* ». Le sujet énonciateur se distingue du sujet de l'énoncé, de même que le temps et le lieu de l'énonciation (ici et maintenant) se distingue du temps et du lieu de l'énoncé (temps et lieu auxquels réfère l'énoncé).

Grammaire : le moteur de toute langue. Ensemble de moyens finis débouchant sur des énoncés en nombre infini. Si la grammaire interne du locuteur natif se construit de façon inconsciente, celle d'une langue étrangère ne peut pas se maîtriser de la même manière quand on n'est pas plongé dans un bain linguistique quotidien : il faut donc passer par l'analyse et la réflexion afin d'accéder à une compréhension intime de la langue et d'en dégager les règles de fonctionnement. (J.-P. Gabilan / H. Adamczewski)

Idéation : opération constructrice d'une idée, c'est-à-dire de la représentation matérielle et formelle d'une notion.

Incidence (syntaxique) : mécanisme par lequel tout vocable prend appui sur un support.

Langage : Aptitude propre à l'espèce humaine qui permet à l'homme de construire des langues, c'est-à-dire des codes complexes pour penser le monde et le communiquer.

Langue : ouvrage collectif, réserve d'outils d'expression (pour simplifier : Lexique+Grammaire) déposé au fond de notre esprit après une lente assimilation pour produire notre propre discours. **Discours** : l'utilisation individuelle et momentanée de la langue. En fait, la langue n'est percevable que dans ses effets, c'est-à-dire les manifestations discursives ou énoncés produits. (G. Guillaume)

Linéarité : Tous les énoncés sont linéaires, à quelque langue qu'ils appartiennent. Il n'est pas toujours aisé de se libérer de cette contrainte, de se « délinéariser », et pourtant il le faut absolument si l'on veut comprendre le fonctionnement des grammaires. (H. Adamczewski)

Linguistique : Science du langage et des langues. Étude du fonctionnement d'une langue afin d'en discerner les opérations fondamentales. Vise à accéder à une compréhension intime de la langue, à dégager les règles abstraites qui régissent les agencements permis ou interdits par la langue. (F. de Saussure)

Linguistique énonciative : part d'un véritable sujet parlant placé dans une situation réelle de communication produisant du discours. (A. Culioli)

Marqueur : la trace en surface des opérations formelles et sémantiques aboutissant à la production d'un énoncé et qu'il convient d'interroger pour accéder à une réalité inconnue. (P. Cotte). Chaque langue possède un jeu de marqueurs dont la raison d'être est de servir de signaux visibles ou audibles à l'intention du ou des destinataire(s) du message. Les marqueurs chiffrent les opérations (H. Adamczewski). L'auxiliaire "Do" est un marqueur caractéristique de la langue anglaise ainsi que *-Ing*, traceur d'opération, dont le rôle, purement formel, est de signaler la thémativité du verbe (s'il est seul) ou du groupe verbal tout entier.

Modalité : englobe tout ce qui, dans un énoncé, manifeste l'attitude, la prise en charge du sujet énonciateur (déclarer vrai ou faux un événement ; émettre un avis sur ses chances de réalisation ; formuler des jugements appréciatifs, etc.)

Notion : a) représentation cognitive et linguistique construite par les énonciateurs à partir d'un ensemble structuré de propriétés physico-culturelles. Une notion est antérieure à la catégorisation en nom, verbe, etc. Elle est définie en intension (propriétés communes à tous les éléments d'une classe) et n'est pas quantifiable (C. Bouscaren). Par ex. le mot « *Or* » dans « *Tout ce qui brille n'est pas or* » renvoie à la notion telle que définie par le *Petit Robert* : *métal précieux, jaune brillant, corps simple très ductile, malléable, inattaquable à l'air et à l'eau*.

b) un concept considéré en dehors de toute référence à une occurrence (repérage par rapport à une situation donnée) particulière, et constitué par un ensemble de propriétés définitoires (caractéristiques).

Opération(s) : c'est-à-dire opération(s) de mise en discours. Principe fondamental : Les énoncés d'une langue sont le produit d'une activité non consciente, le résultat de tout un travail interne qui précède nécessairement l'extériorisation orale ou écrite. Ces opérations cachées, inaccessibles à l'introspection ou à l'intuition, il appartient au grammairien-linguiste de les mettre au jour, car ce sont elles, et elles seules, qui constituent la grammaire interne, source de l'infinité des énoncés. (H. Adamczewski). La prédication, la modalisation, la détermination, l'extraction, le fléchage, etc. sont des opérations linguistiques.

Une grammaire d'opérations est une grammaire de l'amont des énoncés, en ce sens qu'elle va expliciter les étapes de la structuration de l'énoncé. Il s'agit de rendre compte du travail que tout énonciateur doit effectuer pour parvenir à l'énoncé définitif, à la chaîne linéaire finale.

Ordre des mots : Cet aspect des langues est lié à la linéarité. Chaque langue a sa façon bien à elle de positionner les éléments de l'énoncé dans la chaîne finale (langues S-V-O ; V-S-O, etc.).

Parole : cf. Langue et Discours

Place : une place vaut pour une opération, autrement dit, la place qu'occupe un mot dans un énoncé permet de signaler un type de mise en relation par ex. : 1) *I have enough money to retire* = j'ai assez d'argent **vs.** 2) *I have money enough to retire*. En 2, *Enough* dans le linéaire a dépassé sa cible "money" = « j'ai bien assez et même trop ». (H. Adamczewski)

Portée : partie de l'énoncé affectée par l'opération indiquée par un marqueur. Le marqueur n'est pas toujours contigu à l'élément sur lequel il porte, par ex. : dans *You mustn't smoke here*, la négation porte en réalité sur *smoke* comme l'indique la paraphrase : *You must refrain from smoking here*. (M.-L. Groussier/C. Rivière).

Posé/Présumé : le posé (= "le nouveau" → assertion explicite d'un énoncé apportant de l'information nouvelle) vs. le présumé (= "le connu" → énoncé implicite ou allant de soi). Par ex. le slogan publicitaire : *L'Allemagne aussi a des fromages* présume, en arrière-plan, l'idée reçue, partagée par beaucoup de Français, que leur pays serait la seule "patrie" des fromages, le pays du fromage par excellence. Le slogan prend le contre-pied de cette idée reçue...

Prédicat = ce qui est dit du sujet au moyen du verbe et des compléments : « *Le prédicat est une notion qui a été limitée par un sujet* » (H. Adamczewski), d'où le rôle de "To" en anglais.

Prédication : étape décisive dans l'acquisition d'une langue qui marque le passage graduel des mots individuels aux énoncés bipartites structurés et hiérarchisés où les mots sont pris dans un système de référence (Espace/Temps), repérés par rapport à un terme d'origine (ou de départ), et se voient attribuer des fonctions grammaticales (Sujet, Co, etc.). En bref, opération qui consiste à coupler un sujet grammatical (S) et un prédicat (P).

Procès : ce terme correspond à ce qu'exprime un verbe. Les procès se répartissent entre états (n'impliquant ni déroulement, ni progression par ex. *know geography ; be blue*) et processus [ayant un début et une fin, donc un déroulement, par ex. *write a dissertation*] (G. Bourcier).

Référent : "Objets" du monde extralinguistique (personnes, choses, événements, temps et lieux, etc.) que désignent les signes linguistiques

Relation : on fabrique des énoncés non pas en disposant des mots à la queue-le-leu mais en nouant des relations selon une syntaxe bien réglée d'où la nécessité de : 1) distinguer relations ternaires et relations binaires et de se méfier des fausses symétries proposées par les énoncés de surface ; 2) de tenir compte de l'orientation gauche ou droite de l'énoncé linéaire (H. Adamczewski)

Repérage : opération permettant de déterminer un élément par sa mise en relation avec un autre élément, en général plus déterminé, lui servant de repère. L'emploi de *last/next* implique un repérage. Si *Last/Next* sont repérés par rapport à "now", ils sont précédés de Ø : *I met him at a concert last week*, mais si le repérage se fait par rapport à "then" *Last/Next* sont précédés de *The* : *They spent the last week of the holidays at the seaside*.

Repère constitutif : élément autour duquel on va construire l'énoncé. Dans "*Ce roman, Jean me l'a prêté*", "*Ce roman*" est le repère constitutif. Le choix d'un repère constitutif est une opération appelée thématization [topicalization] (J. Guillemin-Flescher)

Rhématique / Thématique : opposition concernant soit (1) le statut informationnel d'un segment donné soit (2) la grammaire des méta-opérations.

(1) Est rhématique toute unité qui véhicule une information nouvelle ; est thématique toute unité qui renvoie à du connu. Ex. « *Le Président a annoncé que les impôts allaient baisser* » (Rh) vs. « *Le Président a confirmé que...* » (Th)

(2) Dans la deuxième acception, cette opposition est liée au concept de PHASE (désignant divers niveaux relatifs au travail mental de l'énonciateur). La *phase 1* (ou rhématique) place l'énonciateur à un niveau élémentaire ou premier (choisir, poser des données, les valider...). La *phase 2* (ou thématique) situe l'énonciateur à un stade ultérieur, qui présume l'accomplissement de l'opération précédente, et lui permet de survalider, réfuter, reprendre, commenter, etc.

Saisie : il existe deux types de saisie : une *saisie plurielle* (choix ouvert parmi des possibles) et une *saisie singulière* d'où toute idée de choix est absente (ou *saisie saturée* puisque le choix de l'élément en question est antérieur à la mise en discours : par ex. *What is Granny doing?* –

She's watering the garden ([*watering the garden*] est “fourni” par la situation) (H. Adamczewski, *Caroline*)

Sujet grammatical : Unité qui régit le verbe ; élément dont il est dit quelque chose à l'aide d'un prédicat. À ne pas confondre avec le *Sujet parlant* ou *Énonciateur*.

Syntagme : suite de mots constituant une unité syntaxique.

Syntaxe : désigne à l'origine l'ordre/disposition d'une armée sur le champ de bataille. Ensemble des règles présidant à l'occurrence simultanée des différents mots sur l'axe syntagmatique.

Terme de départ : élément par rapport auquel on construit la relation prédicative. Dans « *Jean [a écrit un roman]* », *Jean* est terme de départ et Sujet ; [*a écrit un roman*] est le Prédicat. (A. Culioli/J. Guillemin-Flescher)

RÉPONSES AU TEST DE LA 4^e DE COUVERTURE

Si pour la colonne 1 vous avez pensé à : *lire, aller, courir* et *donner* ; et si pour la colonne 2, ce sont : *chaise, maison, homme* et *lune* qui vous sont venus à l'esprit, alors une conclusion, fâcheuse, s'impose : ***vous ignorez tout de la structuration et du fonctionnement du lexique anglais*** puisque selon le contexte et la situation d'énonciation :

– les termes de la 1^{ère} colonne peuvent fonctionner comme des noms et signifier :

Read = 1. A period or act of reading sth : *I was having a quiet read of the newspaper* ;
2. A book considered in terms of its readability : *This book is a thoroughly entertaining read* (OUP).

Go = 1. An attempt or a try : *Have a go at sth: 'I can't start the engine.' 'Let me have a go.'*
I'll have a go at fixing it tonight.
2. Energy, enthusiasm: *She's always got plenty of go*

Run = the way things happen : *In the normal run of things the only exercise he gets is climbing in and out of taxis.*

Give = the ability of a material to bend or stretch : *The shoes may seem tight at first, but the leather has plenty of give in it*

– Et, selon la situation d'énonciation, les termes de la 2^e colonne peuvent fonctionner comme des verbes :

Chair = *Who's chairing the meeting?*

House = *The gallery houses 2,000 works of modern art*

Man = *Man the boat with a replacement crew:* to work at a place or be in charge of a place or a machine; to supply people to work somewhere (SYN crew, staff) : *Soldiers manned barricades around the city. The telephones are manned 24 hours a day by volunteers.*

Moon = to show your bottom to people in a public place as a joke or an insult : *Moon the audience ; The players mooned the other team*

Cet ouvrage est donc fait pour vous, puisqu'il vous apprendra, entre autres choses, que lors de l'apprentissage du vocabulaire anglais, il est capital de ne pas perdre de vue ***qu'un élément lexical, quel qu'il soit, est potentiellement apte à se contextualiser sous diverses catégories*** (N, V, Adj., etc.)

ACHAT OU NON DE CET OUVRAGE ?

Vous vous demandez si vous devez acheter ou non l'ouvrage que vous tenez entre les mains ; en effet, il en existe tant sur le marché, alors pourquoi celui-ci en particulier ? Qu'a-t-il de plus que les autres ? Pour vous aider à prendre une décision, nous vous proposons de faire le test suivant : soit les deux listes de termes anglais ci-dessous :

| Colonne 1 | Colonne 2 |
|-------------|--------------|
| <i>Read</i> | <i>Chair</i> |
| <i>Go</i> | <i>House</i> |
| <i>Run</i> | <i>Man</i> |
| <i>Give</i> | <i>Moon</i> |

Comment les traduiriez-vous ? (Réponse au verso).

L'auteur :

Professeur des Universités émérite (Perpignan-Via Domitia/Université P. Valéry-Montpellier III), P. Carmignani, formé à l'école de A. Culioli, J. Guillemin-Flescher (Institut Charles V) et H. Adamczewski (Université Paris III-Sorbonne nouvelle) a, en sus de sa spécialité (la littérature américaine), assuré pendant plus de trente ans l'initiation des étudiants anglicistes de 1^{ère} année aux mystères, aux joies et aux tourments de la linguistique, de la lexicologie et du thème grammatical.

Le public visé :

Les étudiants de 1^{er} Cycle et prioritairement, ceux qui, frais émoulus du lycée, entrent en 1^{ère} année à l'université dans un Département d'Études Anglophones.